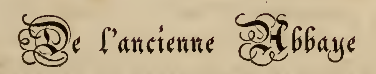




MANUSCRITS



DE SAINT JULIEN, A BRIOUDE.

Première Partie.

[1825]

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
rue de la Harpe, n° 78.

HISTOIRE ADMIRABLE

DU FRANC



ET

De la Vierge Aurélia,

Légende du 7e Siècle,

RETROUVÉE ET TRADUITE PAR UN AMATEUR D'ANTIQUITÉS FRANÇAISES;

Et publiée par Auguste Trognon,

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'ACADÉMIE DE PARIS.



Paris,

CHEZ BRIÈRE, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE, RUE SAINT-ANDRÉ DES ARTS, Nº 68.

MDCCCXXV.

Lettre de M. F.....as,

HABITANT DU CANTON DE VICQ (CANTAL),

A M. ******

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

St. ******, 12 novembre 1822.

MONSIEUR,

LE paquet que je vous adresse est un peu gros, et sans doute il vous effraiera au premier abord, quelque accoutumé que vous soyez à ma volumineuse correspondance. Mais veuillez vous rassurer : tout cet amas de papier n'est pas du bavardage épistolaire. Il y a un manuscrit : oui, Monsieur, un manuscrit, quoique le mot soit fait peut-être pour redoubler votre terreur,

et cette lettre n'a pour but que de vous en raconter l'histoire passée, et de vous en expliquer la future destination.

Voilà vingt et un an, Monsieur, que nous nous connaissons, quoique, à vrai dire, sans nous connaître : vous m'écrivez, je vous écris, et jamais nous ne nous sommes vus : nous avons fait l'un avec l'autre un échange de sentiments et d'idées, tel qu'il est bien rare entre ceux mêmes qui s'appellent amis, et pourtant nous risquerions de nous coudoyer vingt fois sur le même pavé sans nous saluer ou nous rien dire : nous sommes amis enfin, mais toujours à cent lieues l'un de l'autre ; nous sommes frères, mais en science, comme on l'était dans ce seizième siècle, si dédaigné maintenant, et qui fut le beau temps des lettres, le véritable âge de l'érudition. Est-ce trop présumer, mon cher Monsieur, de cette amitié scientifique, de cette fraternité littéraire qui nous unit, que de confier en ce moment à vos soins le plus cher de mes intérêts? Vous comprenez qu'il s'agit de mon manuscrit. Mais

j'oublie qu'avant tout je vous en dois l'histoire.

Bien que je ne vous en aie rien dit encore, vous soupçonnez sans doute quelle doit être tous les jours ma vie. Seul avec une tante, de quinze ans plus vieille que moi, j'habite dans la montagne une petite maison qui fait partie du village de St. *****, mais en est de trois cents pas éloignée. L'âge et surtout une grande paresse de corps, m'ont fait perdre le goût des violents exercices, qui d'ordinaire chez les montagnards s'associent avec leur vie retirée. Je n'ai point touché un fusil depuis nombre d'années; je hais la promenade, parce que je ne puis m'y accompagner de mes livres, presque tous d'une dimension peu portative. Aucune affaire d'intérêt ne m'appelle hors de chez moi; et je ne bouge en un mot de ma chaise, que pour me rendre à l'église le dimanche, et quand le temps est favorable, aller ensuite visiter quelques-unes des vieilles ruines qui nous environnent. Quand j'y suis (je puis m'en accuser en passant), on

dirait l'avare devant son trésor : là gisent tous mes plaisirs, et plus d'une fois il a fallu que l'on vînt m'en arracher.

Jugez, Monsieur, parmi une vie aussi retirée, quelle doit être mon ignorance de tout ce qui se passe au dehors. D'autres, plus philosophes, ou du moins feignant de l'être, se féliciteraient d'un tel état, et se regarderaient comme arrivés à ce comble du bonheur humain, dont parle Horace :

Oblitusque aliorum, obliviscendus et illis.

Pour moi, je n'ai point tant de vertu, ou, si vous voulez, j'ai plus de franchise. J'avouerai donc que dans ma solitude l'unique objet qui me pèse est cette ignorance de tant de choses à laquelle elle me condamne, et que souvent j'éprouve la plus grande peine à contenir les assauts de mon impuissante curiosité. Non que j'attache grand prix à connaître tous les débats politiques qui paraissent agiter le pays ; sur ce point, si j'étais avide de savoir, j'aurais moyen d'être satisfait, et, quand les routes ne

seraient pas trop mauvaises, quelques-unes des feuilles quotidiennes qui circulent dans le canton pourraient, après avoir passé par quelques centaines de lecteurs, arriver jusqu'à moi. Mais mon tourment véritable est d'ignorer les intéressantes nouvelles du monde scientifique et littéraire, de ne pouvoir exactement apprendre ce que découvrent tous les jours en Angleterre, en Allemagne, en Italie, et dans notre France même les patientes recherches des érudits; de n'avoir enfin pour toute ressource que la trop rare apparition de vos lettres, qui encore s'égarent quelquefois en faisant route vers nos montagnes. *Hoc animi mei vulnus*, comme disait ce savant qui se plaignait d'être relégué non pas loin des hommes, mais loin de la science.

Telle a été pendant de bien longues années ma situation : telle elle serait encore, si, ce printemps dernier, une révolution véritable n'était venue se faire dans le cours uniforme de ma retraite et de mes idées. Voici à quelle occasion. Un jeune

voyageur anglais, à ce qu'il m'a dit, ministre d'une paroisse du Derby-shire, parcourait notre pays. Il était du petit nombre de ceux qui le visitent pour le connaître, non pour s'y promener et dire ensuite qu'ils l'ont vu. Dans son attentive et scrupuleuse curiosité, il fit ce que font bien peu, il descendit dans notre agreste vallée, et fut adressé par mes bons et ignorants voisins en mon ermitage. Sur mes pressantes sollicitations, il consentit à y passer cinq ou six jours, et je n'ai pas besoin de vous dire combien fut prompte notre liaison. Tous deux nous aimions à savoir, et tous deux nous avions mutuellement beaucoup à nous apprendre. M. Fetchall avait plusieurs livres dans son bagage : je les parcourus tous ; mais un seul m'attacha particulièrement, c'était un roman, c'était Ivan-Hoe, par l'auteur de Waverley. Je ne puis dire que je lus cet ouvrage, mais bien que je le dévorai. Ne voulant pas me laisser victime d'une passion malheureuse, le jeune ministre eut la bonté de me donner ce que

j'aimais tant, et je ne lui en cachai pas toute ma joie. Depuis lors j'ai bien relu Ivan-Hoe une fois par mois.

Ne croyez pas cependant, Monsieur, qu'un homme de mon âge et de mes études se soit laissé prendre, comme une jeune fille, à l'intérêt chevaleresque des aventures, aux souffrances amoureuses de la juive Rébecca, et aux illustres faits d'armes du tournois d'Ashby. Je rougirais trop par devers moi-même d'une si niaise admiration. Le charme a été pour moi tout autre. J'étais heureux de voir réalisée par un habile et savant écrivain une des plus anciennes chimères de mon esprit : je jouissais de trouver les vieux temps se ranimant devant notre siècle avec leur naïve et véritable figure.

Vous le savez, Monsieur, car mes lettres n'ont pu s'en taire, combien de fois n'avais-je pas tourné et retourné cette conception dans mon esprit ! Combien de fois ne vous avais-je pas exprimé le vœu qu'un homme de talent parût enfin avec la pensée d'étonner

les âges modernes par le simple et fidèle récit de ce qui fut avant eux ! Quel intérêt ne vous promettais-je pas dans un tableau tout antique, qui n'aurait pour lui que d'être vrai, et de n'être point ce qui se voit tous les jours ! Relisez, si vous l'avez conservée, toute ma correspondance de 1809 à 1810 : elle est pleine de cette idée, que vous appeliez en riant mon idée fixe, mais que, grâce à l'auteur d'Ivan-Hoe, l'on n'a plus le droit d'appeler aujourd'hui une idée creuse. Je vous citais alors bon nombre de vieilles histoires, que j'avais notées d'un signe particulier, dans ma laborieuse compilation des chroniques et des légendes, et que je semblais réserver à être racontées. J'ajoutais que de bien plus intéressants récits existaient sans doute, tout-à-fait inconnus, et qui appartiendraient à celui dont la patience ne serait point rebutée par l'odeur poudreuse des parchemins de monastères. Que j'eusse été heureux de savoir qu'au même temps la même pensée remplissait un des plus beaux esprits de la Grande-Bretagne !

Cependant, par je ne sais quelle disposition particulière, mon imagination négligeait les plus brillantes époques de nos anciennes annales, et donnait toutes ses préférences aux temps les plus reculés, les plus tristes, les plus ignorés de notre vieille France. Peut-être est-ce la monotonie assez peu gaie de mon existence, dans un pays dénué de tout agrément; peut-être le genre des souvenirs tout monastiques dont je suis environné; peut-être enfin mon habitude de vivre parmi les légendes de nos couvents d'Auvergne, dont j'ai fait, à travers mes recherches, une assez ample collection. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un intérêt très grand, un intérêt unique, m'a paru s'attacher à ces premiers siècles de notre monarchie, dont toute l'histoire est à peu près dans les Vies de saints; où les plus grands actes de vertu, les seuls de qui fût gardé le souvenir, étaient des donations envers les églises et les abbayes; où enfin il semble ne plus y avoir pour notre pays de destinées publiques, mais seulement des

destinées privées qui s'achèvent de côté et d'autre dans l'obscurité et le silence. Voilà, mon cher Monsieur, sur quel théâtre mon esprit me transportait habituellement; voilà quelles images préoccupèrent si long-temps ma pensée, et j'en paraissais fort singulier au petit nombre de gens que le hasard envoyait à ma rencontre. On dit que vous pensez de même, à Paris, de notre compatriote M. de Montlosier : or, sachez qu'à coup sûr son vieux château entre pour beaucoup dans la bizarrerie de ses idées.

Après ce préambule, vous m'avez deviné sans doute, et déjà votre perspicacité parisienne me voit arriver devant le public avec une de mes découvertes, ou, si vous aimez mieux, de mes trouvailles, dont je lui viens faire confidence. Oui, Monsieur, c'est en effet là mon dessein, et moi indigne, à l'exemple du célèbre auteur d'Ivan-Hoe, j'ai voulu essayer sur mes contemporains l'effet des souvenirs de notre vieille France. Un grand désordre a régné d'abord dans ce projet à peine naissant, et je n'ai su long-

temps sur quoi arrêter mon choix. Désespérant de trouver dans la simple réalité quelque chose qui approchât des savantes combinaisons du génie qui a produit Ivan-Hoe, je tâchais du moins d'imaginer une réunion factice d'aventures toutes véritables, dont pût être piqué le goût dédaigneux des lecteurs d'aujourd'hui : car tels ils sont, à ce que l'on prétend ; tels surtout vous êtes à Paris, comme le rat d'Horace :

...... Tangentes male singula dente superbo.

Mais à force de vouloir arranger ensemble et ajuster mes pauvres chroniques, mon cerveau se brouillait, et dans mon pénible travail pour lier ce qui ne se tenait pas, je m'éloignais de plus en plus de la vraisemblance et du sens commun. Je m'en aperçus, et de bonne foi avec moi-même, je ne songeai plus dès lors à rien inventer. Je résolus de donner au public (si toutefois l'expression est supportable) mon érudition toute crue à digérer ; et pour m'épargner l'embarras des préférences, ne consultant

que l'ordre chronologique, je pris de mes légendes la première dans la suite des temps. Elle mentionne des événements du sixième siècle, et est écrite au septième.

Personne que moi n'en a eu jusqu'ici connaissance. Lorsque fut détruite, en 1794, l'abbaye de St.*****, la plupart des papiers furent brûlés : d'autres, renfermés dans la bibliothèque, furent entassés pêle-mêle avec les livres, et vendus fort bon marché à quelques curieux acheteurs. Il en resta enfin qui, comme d'inutiles vieilleries, furent jetés dans un coin, et demeurèrent livrés à la poussière et aux vers. De ce nombre était le manuscrit de la légende dont je vous parle. Quand il s'agit de débarrasser en 1800, à Aurillac, l'hôtel réservé à la préfecture, M. Th*****, l'ami de ma jeunesse, et qui connaissait ma passion pour les antiquités, m'invita à me rendre au chef-lieu, pour passer en revue le stérile dépôt de ces débris ecclésiastiques. Enchanté de cette heureuse pâture offerte à mon avidité, je restai deux jours à tout examiner,

et je dois convenir que je trouvai beaucoup de pauvretés, ou de ce qu'Horace appelle *divitias miseras*. Mais je trouvai aussi quelques documents fort intéressants, tous par leur antiquité remontant aux premiers temps de plusieurs de nos monastères. Je les recueillis avec soin, n'ayant toutefois rien en vue que de satisfaire mon goût pour les recherches et les collections de ce genre.

Depuis ce temps, mes propres réflexions, et surtout la lecture de mon bien-aimé Ivan-Hoe ayant entièrement changé mes idées, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, et par suite mes projets de publication étant arrêtés, cette légende gagna un prix singulier à mes yeux. De vous dire avec quelle ardeur empressée je la traduisis, c'est ce que je n'essaierai pas. Tout aurait été l'ouvrage de deux ou trois jours, si j'en avais cru le premier mouvement de ma plume; mais je me suis tenu en garde contre cette rapidité qui risquait de produire une vague imitation au lieu d'une fidèle copie. Je m'enchaînai donc à la plus

scrupuleuse littéralité : je m'efforçai de retracer la gothique latinité de l'époque par une diction française toute gothique elle-même : je me permis, plutôt que de manquer aux tournures de l'original, d'assez fréquents et peut-être d'assez bizarres latinismes : enfin je redoublai de scrupule, alors qu'il s'agissait de rendre quelques-uns de ces traits de mœurs grossiers et durs qui caractérisent le temps, et que je me serais cru coupable d'adoucir le moins du monde. Ma tâche ainsi achevée, et les sommaires des chapitres que j'avais trouvés, suivant l'usage des écrivains d'alors, réunis collectivement en tête de l'ouvrage, ayant été par moi distribués chacun en leur lieu, il ne me restait plus qu'à publier mon livre : c'était le plus embarrassant. Un moment je conçus la pensée de le donner à l'imprimeur du Roi et de la préfecture, à Aurillac, pour faire hommage à notre Auvergne d'un monument qui lui appartient. Mais je n'ai pas tardé à reconnaître que livrer cette légende au goût des Auver-

gnats, c'était lui préparer bien peu de lecteurs, et que la mettre en lumière parmi la pauvreté industrieuse et illétrée des habitants du Cantal, c'était la rendre à l'oubli dont je l'avais tirée. Mon Ivan-Hoe me revint aussi en esprit, et je m'avisai qu'il fallait parler à toute la France, comme l'illustre modèle que je suis a parlé à toute l'Angleterre.

N'ayant que vous de correspondant à Paris, mon cher Monsieur, incapable par des raisons d'âge, de santé, de fortune, et plus que tout le reste par mes habitudes, de venir moi-même me mettre aux prises avec les imprimeurs et les libraires de votre capitale, j'ai pris le parti de m'adresser à vous, de recourir à votre parfaite obligeance. Je vous envoie ma traduction, avec la copie du texte même de la légende, vous laissant à décider s'il est convenable de les publier l'un et l'autre, ou si la barbarie latine du septième siècle doit être épargnée au goût des lecteurs français du dix-neuvième. J'ose attendre aussi que vous voudrez bien exercer

sur cette traduction que je vous abandonne, les sévères fonctions de la censure : droit de vie et de mort vous est accordé sur elle ; elle ne saurait se trouver en de meilleures mains. Publiez, et tout ce que vous aurez fait sera bien fait. Seulement, que la nouvelle en vienne jusqu'à moi dans mes montagnes ; que je sache, avec une pleine et franche vérité, si ma bonne vieille histoire est goûtée du public. Je verrai alors si je dois donner suite à l'idée que j'ai conçue, et mettre au jour cinq ou six autres monuments du même genre qui me semblent d'un égal intérêt.

Veuillez donc, mon cher Monsieur, me donner réponse au plus tôt, pour que j'apprenne si vous acceptez la corvée dont je vous charge ; et en attendant agréez l'assurance de mon ancienne et cordiale affection.

Ant.-Marie-Philippe F.....as.

Avertissement

DE L'ÉDITEUR.

Le savant Académicien auquel est confié le soin de cette publication, a été distrait de ce travail par d'autres occupations importantes qu'il lui était pour le moment impossible d'abandonner. C'est pourquoi il a cru devoir s'en reposer sur un jeune homme qu'il sait avoir particulièrement étudié l'époque de notre histoire où se passent les événements consignés dans cette légende. C'est lui qui s'est chargé des fonctions d'éditeur, et en subira devant le public toute la responsabilité.

A. Trognon.

TABLE

DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

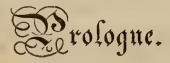
HISTOIRE

DU

Franc Harderad

ET DE

LA VIERGE ROMAINE AURÉLIA.



Moi, Optatus, moine de l'abbaye de Saint-Julien à *Brivæ* [1], humble serviteur de Jésus-Christ, j'entreprends de raconter la vie mémorable des très pieux Harderad et Aurélia. Comme le nombre des hommes agréables devant le Seigneur paraît diminuer chaque jour, et qu'à la veille de la fin de cet univers, annoncée

[1] Brioude. Je ne pouvais traduire *Brives*, car il existe une autre ville de ce nom.

par une foule de signes sur la terre et dans les cieux, trop d'exemples de sainteté ne sauraient être proposés à l'imitation de chacun, j'ai résolu, bien que d'un faible talent et d'une rustique faconde, d'écrire la narration des saints événements accomplis par le Dieu tout-puissant en la personne de ses deux élus. Je prie donc notre Sauveur de m'assister en cette œuvre : je prie la vierge Marie et les saints anges de répandre sur moi, par leur intercession, un peu de cette divine grâce et de cette très suave éloquence qui remplissaient le bienheureux Sidoine et le vénérable Grégoire, évêque de Tours. Que les hommes oublient la grossièreté de mon langage, pour ne voir que les vertus dont je leur fais le récit miraculeux; et qu'à l'approche du jour de la justice, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres, ils méditent des pensées de conversion, et songent que les biens terrestres ne leur sont donnés que comme des moyens pour s'assurer les biens immortels des cieux. Amen.

CHAPITRE PREMIER.

Du pays des Arvernes, depuis la venue de l'empereur romain, Jules-César, jusque vers celle du roi Théodoric.

Le pays des Arvernes est situé vers la partie moyenne de la Gaule, plus rapproché cependant, à ce que l'on croit, des régions méridionales. L'étendue en était autrefois très grande, et comprenait plusieurs villes célèbres dont je ne saurais rappeler ici tous les noms. Divers fleuves considérables, parmi lesquels le Liger et l'Elacris [1], arrosent les campagnes de différentes parts, sans compter un nombre infini de petites rivières qui descendent du haut des monts, et contribuent beaucoup à la variété et à l'agrément des lieux. La terre, comme l'a écrit le bienheureux Sidoine, est d'une singulière fertilité. La main du Seigneur y a placé des plaines pour les

[1] La Loire et l'Allier.

moissons, des coteaux pour les vignes, des pâturages pour les troupeaux : et en un mot les délices de la contrée sont telles, que les étrangers y ont été plus d'une fois persuadés d'oublier leur patrie.

Au reste, j'ignore s'il faut regarder comme une parure et un ornement du pays, les montagnes desquelles il est couvert, si hautes et si neigeuses, que des poètes n'ont pas hésité à les comparer aux Alpes de l'Italie. Cependant beaucoup de choses merveilleuses sont rapportées de ces montagnes. Plusieurs prétendent qu'un temps a été où elles lançaient en l'air des pierres enflammées, et faisaient couler au loin dans les champs des rivières de feu rapides et bouillonnantes. Quelques doctes disaient même, au siècle du très illustre Sidoine, qu'un grand nombre de bourgs, villages et autres endroits ont tiré leurs noms de ce qu'ils avoisinaient ces vastes incendies. Ce qu'étant tout-à-fait ignorant en de tels objets, je ne saurais affirmer ou nier.

Mais il est une autre chose qui me fut dite en mon enfance, comme les nourrices

la disent à l'enfance de tous, et à laquelle je ne saurais ajouter aucune foi. On raconte que la mer répandit autrefois ses eaux sur nos champs, et même sur le sommet de nos monts, et que des temps existèrent où cette belle plaine de Limagne fut un grand marais d'eau. Or un tel événement ne peut être advenu qu'aux jours du déluge, par l'ordre exprès de Dieu, et est trop ancien pour qu'aucun des hommes s'en puisse souvenir. Autrement, comment croire, si l'on n'est un paysan de tout point sot et illettré, que la mer de beaucoup éloignée de nous, ainsi que je l'ai vu, ait pu jamais franchir tant de pays, et surpasser de si hautes cimes? Lorsque surtout le grand Océan chaque jour brise ses flots au pied de rochers tout proches de lui, et élevés à une bien moindre hauteur. Ce sont donc fables qui ne sont nullement à croire.

Cependant le pays des Arvernes, naguère très florissant par la parole de Dieu, et aujourd'hui encore renfermant un troupeau choisi d'ames fidèles, ne fut pas, à ce qu'on raconte, toujours éclairé de la lumière

d'en-haut. Pendant long-temps, tout y fut plongé dans les ombres de l'idolâtrie, et l'on adora au sommet des montagnes Jupiter et d'autres dieux de chêne ou d'argile. J'ai ouï dire au saint évêque Fortunat, d'une piété et d'une science égales, qu'autrefois vint en ces contrées l'empereur romain Jules-César, et qu'il y fit la guerre contre un jeune roi, très courageux, dont le nom a fui de mon souvenir [1]. Celui-ci fut vaincu, après qu'il eut livré plusieurs combats, et eut été assiégé dans les murs de Gergovie. Le pays Arverne devint alors tributaire du grand Jules, et après lui, fleurit sous la domination des Césars de Rome. Quelques cités furent bâties en ces temps, et devinrent puissantes par les richesses. Il y eut des écoles, avec des rhéteurs et des grammairiens très célèbres, et tout le monde apprit à parler la langue romaine; ce qui fit les Arvernes véritablement frères des Latins, ainsi qu'ils prétendaient l'être dès auparavant. Enfin, de tous côtés parmi les campagnes, comme

[1] Vercingétorix. (*Note de l'Editeur.*)

témoignage d'une prospérité très grande, s'élevèrent des *villa* magnifiques, les plus belles, dit-on, de toute la Gaule. Ce qui advint depuis lors jusque vers le temps du bienheureux Sidoine, jamais je ne l'ai lu ni ne l'ai ouï raconter. J'ai appris seulement, comme tout prêtre du Seigneur a dû l'apprendre, que le premier évêque des Arvernes fut le bienheureux Austremoine. Suivant les anciens récits, il arriva dans les Gaules avec les saints martyrs Denys, Rustique et Eleuthère, et l'Evangile, prêché par cet homme de Dieu, porta des fruits rapides et abondants.

Mais parmi tous ceux qui succédèrent à ce grand prélat, et furent assurément très glorieux devant le Seigneur, aucun ne s'égala en doctrine ou en piété au très illustre Sidoine Apollinaire. De l'appeler la lumière des Arvernes, de dire qu'il composa les plus beaux écrits, en même temps qu'il se livrait aux plus belles œuvres du saint ministère, ce serait répéter ce qui est connu de chacun, et ne point le louer selon ses mérites. L'empereur Majorien lui

fit élever à Rome, sur la place publique, une statue couronnée de laurier ; et ses honneurs avaient été plus grands encore, lorsque auparavant son beau-père, le patricien Avitus, fut proclamé César. Mais aucune de ces prospérités ne lui enfla le cœur : il porta humblement sa haute renommée, et bien que tourmenté sans cesse par la jalousie de deux prêtres, ses ennemis, il vécut en face de tous dans une pieuse tranquillité d'ame.

En ces jours-là commença à paraître, pour la perte de beaucoup, la féroce nation des Goths. Ces barbares, livrés à la détestable hérésie d'Arius, régnaient dans Toulouse et dans plusieurs autres villes de la Narbonnaise et de la première Aquitaine. Déjà ils avaient été gouvernés par trois princes d'un génie très avide et très redoutable, lorsque Dieu permit qu'ils eussent pour roi Euric, que d'autres nomment Evarix, le plus belliqueux et le plus pervers de tous les mortels. Celui-ci, ne se contentant pas d'avoir étendu ses victoires jusqu'au Rhône et à la mer, et d'avoir en-

core subjugué la Novempopulanie, entreprit de réduire les Arvernes et de posséder leurs richesses. Il lui fallut pour cela un long temps et de longs efforts, et quoique leurs champs fussent dévastés, leurs troupeaux enlevés, leurs fermes pillées et livrées à l'incendie, cependant les peuples résistèrent quatre années durant avec un très grand courage. Maintes fois le Seigneur parut les couvrir de son bouclier, et il suscita pour leur défense le vaillant Ecdicius, qui avec dix-huit cavaliers mit en fuite plusieurs milliers de Goths. Mais sans doute les péchés de notre nation avaient comblé la mesure : car les Arvernes finirent par être livrés au glaive du cruel Euric, et il s'ensuivit contre notre sainte foi une atroce persécution.

Le bienheureux Sidoine et Grégoire, le célèbre évêque de Tours, ont raconté tous les deux avec une rare éloquence la désolation des églises chrétiennes, tant que régna ce mortel impitoyable. Après qu'un très grand nombre de prêtres et même de prélats eurent été mis à mort, et les autres

chassés en exil, le roi barbare prit soin de fermer par des buissons et des épines les avenues des saints temples, afin que la difficulté d'y entrer engendrât l'oubli de la foi. Nulle calamité pire que celle-là ne pouvait advenir, et cette plaie fut la plus cruelle de toutes. En effet, beaucoup d'hommes tombèrent par faiblesse dans l'hérésie, et ce fut pour les vrais fidèles un sujet d'incroyables lamentations. Mais le Seigneur qui avait frappé de sa verge les infortunés Arvernes, les prit en pitié après quelque temps, et le farouche ennemi de son nom périt encore dans la fleur de la jeunesse. On a raconté qu'au moment où il mourut, les villes de la Gaule furent agitées par un violent tremblement de terre.

Comme notre contrée était régie plus doucement par les magistrats du jeune roi Alaric, tout à coup retentit, avec un fracas considérable, le nom du chef des Francs, Clovis [1]. Étant venu avec une puissante

[1] Le savant traducteur avait reproduit les noms germaniques dans toute leur pureté, tels que Hlô-wig pour Clovis, Thiod-rich pour Théodoric, etc. Nous leur avons

armée, il défit, à l'aide du Seigneur, la nation des Goths, et beaucoup des sénateurs arvernes périrent, avec leur chef Apollinaire, en combattant contre lui. Toutefois, les fidèles furent transportés d'une très vive joie, en comprenant que l'hérésie était vaincue, et les clercs allèrent en foule au-devant du roi victorieux. Ils obtinrent de lui d'insignes honneurs et de magnifiques libéralités, pour lesquelles ils glorifièrent son nom. Mais ses soldats n'imitaient pas son exemple; et remplis d'avarice et d'impureté, ils dépouillaient les maisons des riches, et outrageaient la pudeur des femmes libres; d'où il arrivait que la domination des Francs était peu agréable aux peuples.

Théodoric étant devenu roi, après la mort du grand Clovis son père, occupa le pays des Arvernes. Celui-ci, à ce qu'on rapporte, fut un homme plein de mépris pour les ministres du Seigneur, très avide

rendu leur forme ordinaire, de peur qu'ils ne fussent trop méconnaissables pour la plupart de nos lecteurs.

(*Note de l'Editeur.*)

de richesses et d'une extrême férocité. C'est pourquoi on disait de divers côtés, qu'il ne fallait plus lui avoir aucune soumission, ni obéissance. Ainsi parlait-on parmi les Romains ; mais il s'en souciait peu, étant puissant par les armes. Cependant, comme il guerroyait chez les Thuringiens, le bruit courut au pays des Arvernes qu'il était mort. La chose étant desirée de tous, elle fut crue, et il s'éleva alors une grande rébellion. Le sénateur Arcadius, petit-fils de saint Sidoine, qui regrettait les choses du temps de l'Empire, mit le peuple en mouvement, et pour n'être point opprimé par les forces des autres princes barbares, il feignit que les Arvernes voulaient obéir au roi Childebert, et il le fit appeler secrètement. Celui-ci, très desireux de posséder les terres opulentes de la Limagne, s'empressa de venir à Augustonemetum [1], où Arcadius força la serrure d'une porte pour le faire entrer. Mais incontinent arriva la nouvelle que Théodoric n'était point mort,

[1] Clermont-Ferrand. Cette ville est également désignée par ce nom, et par celui de cité des Arvernes.

et Childebert mit la plus grande hâte à s'en retourner dans son royaume.

De son côté, le roi Théodoric, en apprenant toutes ces choses, s'enflamma d'une immense colère, et, comme il était d'un génie naturellement très cruel, il résolut de se venger en une manière éclatante. C'est pourquoi ayant assemblé son armée, et voulant la détourner de marcher avec ses frères contre le royaume des Burgondes, il leur tint ce discours : « Suivez-moi chez les « Arvernes : je vous mènerai dans un pays « où vous trouverez de l'or et de l'argent, « et d'où vous pourrez enlever des trou- « peaux, des esclaves et des vêtements « en abondance : seulement ne suivez pas « mes frères. » Étant séduits par ces promesses, qu'il leur répéta deux et trois fois, les Francs consentirent à l'accompagner, pour le malheur de notre pays, et ils y vinrent livrant tout au fer et à la flamme. Le prêtre Proculus, homme d'un courage très audacieux, soutint long-temps le siége, dans le château de Lovolautrum [1], près de

[1] Volorre, sur la Thiern.

la rivière de Tigerne : mais ayant été trahi par ses soldats, il fut frappé de mort, et les Barbares vainqueurs commencèrent à ce coup d'exercer toutes leurs cruautés. Arcadius avait heureusement échappé par la fuite, et sa mère avec sa tante n'avaient été punies que de l'exil. Mais une foule d'autres furent égorgés, et parmi eux des sénateurs de très noble famille : plusieurs furent réduits en captivité, tandis qu'ils défendaient leurs biens contre la rapacité des soldats : un nombre innombrable de jeunes filles et de matrones furent traitées avec opprobre. Enfin on peut dire que Théodoric se montra le plus farouche de tous les hommes, et égala même les fureurs de l'homicide Attila, lequel s'intitulait *le fléau de Dieu*.

Mais ce qui ne saurait être imaginé, ce sont les abominables sacriléges qui, par l'ordre de ce prince, furent commis contre les églises du Seigneur. La cité des Arvernes fut, il est vrai, protégée par la piété du bienheureux Quintianus, qui ne cessa de parcourir les remparts en chantant les

psaumes, et frappa ainsi d'étonnement les Barbares. Mais elle seule put se glorifier de ce bonheur. Tous les autres temples et monastères furent dépouillés de leurs richesses, salis par de méchantes impuretés, et la basilique même de Saint-Julien, à *Brivæ,* si vénérée jusqu'alors, fut profanée par une troupe de furieux. Cependant l'illustre martyr tira lui-même vengeance de son affront, et les sacriléges furent possédés de l'esprit immonde en une façon si misérable, que la terreur s'en répandit parmi les Barbares, et désormais parut retenir des choses saintes leurs mains avides et féroces. Hélas! ils avaient déjà assez fait de pillage et d'iniquités.

Lorsque ensuite vint le jeune roi [1] Théodebert, à la place de son père, le roi Théodoric, alors se passèrent les choses que je dois raconter.

[1] Les noms de roi et de reine se donnent indistinctement par les historiens d'alors, à toutes les personnes du sang royal. *Voyez* Dom Ruinart, préface sur Grég. de Tours.

(*Note de l'Editeur.*)

CHAPITRE II.

De Papianus, de sa fille Aurélia, et du saint prêtre Evodius. De leur fuite en la métairie de Flammiacum.

Au moment où l'armée des Francs arriva, comme je le disais tout-à-l'heure, pleine de vengeance et de rapine, la peur avait été universelle parmi les nobles qui s'étaient engagés dans la rébellion d'Arcadius, et dont la plupart tombèrent aux mains des ennemis. Mais il en fut qui, plus heureux, parvinrent à sauver leur vie, fuyant ou dans le royaume voisin du roi Childebert, ou dans les montagnes agrestes de leur propre contrée, dont le chemin avait été jusque-là ignoré des Barbares. Quelques-uns conservaient en ces lieux écartés des domaines où ils espéraient jouir d'une retraite sûre.

De ce nombre était le vieux sénateur Papianus, neveu de Papianilla, femme du

bienheureux Sidoine Apollinaire. Il était né sous le consulat de Valentinien et d'Anthémius, l'année même [1] où, pour la gloire des Arvernes, le patricien Avitus fut élu César par le peuple Romain. Son enfance avait été entretenue des victoires de l'empereur Majorien, dont le nom fut si redouté parmi les Barbares. Il combattit très courageusement sous son parent Ecdicius, pour défendre les Arvernes de la domination du roi des Goths : et ce fut avec une douleur extrême qu'il vit sa contrée natale cédée lâchement à ce prince par l'empereur Julius-Népos. Mais cette douleur fut bien plus grave encore et bien plus amère, lorsque l'année suivante fut détruit en Italie l'empire romain lui-même ! Il pleura alors, il gémit, et sa jeunesse tout entière se consuma dans une profonde affliction, et dans une haine impuissante contre les Barbares. Cependant il ne se pouvait figurer que pour jamais c'en était fait de l'Empire dans l'Occident : il espérait sans cesse que par l'appui des Césars de Byzance, la république

[1] An de J.-C. 455.

reprendrait vie en Italie, et de là viendrait à renaître dans les Gaules : c'est pourquoi il fut très suspect à tous les rois barbares qui commandèrent chez les Arvernes.

En les temps dont nous parlons, Papianus avait atteint sa soixante et dix-neuvième année. On pouvait le regarder comme le plus malheureux entre tous les malheureux sénateurs de l'Arvernie. Le premier de ses fils avait péri en combattant vaillamment à la bataille de Vouglé, qui fut gagnée par le roi Clovis. Quinze ans après, la main du Seigneur lui avait retiré sa très chaste et très fidèle épouse, Eutropia. Enfin, comme il soignait uniquement le second de ses fils, Urbicus, sur lequel il avait réuni toutes ses espérances, survint la rébellion d'Arcadius, et le jeune homme fut suscité par son père même pour délivrer son pays du farouche Théodoric. Mais Dieu ne permit pas que les Arvernes réussissent en leur effort : la maison de Papianus, qu'il avait fortifiée, fut envahie par les Barbares, et Urbicus misérablement égorgé, tandis qu'il

en défendait l'entrée, et assurait la fuite de son père.

En effet, celui-ci malgré son grand âge et la perte infortunée du dernier de ses fils, était parvenu à se dérober aux mains des Francs, qui n'eussent pas manqué de le mettre à mort, sachant combien il était leur ennemi. Avec lui avaient pris la fuite sa fille Aurélia, son parent le vénérable Evodius, prêtre du Seigneur, et un vieil affranchi bourguignon, jadis prisonnier et serf, mais que le don de la liberté avait attaché très fidèlement à son maître. Six esclaves, seul reste de cette famille opulente, avaient en outre accompagné Papianus : les autres avaient été tués ou pris par les Barbares.

Le vieux sénateur et sa fille étant portés en litière, leur marche ne put être très rapide. Toutefois ils ne furent point atteints par l'ennemi, et ne rencontrèrent même aucun danger. Les habitants, tous véritables Romains, avaient en tel honneur le nom de Sidoine et sa famille, qu'ils s'empressaient d'offrir aux fugitifs tout ce qui leur était nécessaire, et de les guider par

des routes où ils seraient certains de n'être exposés à aucune attaque des Francs. Ils marchèrent ainsi plusieurs journées, laissant en arrière d'eux les grandes villes de Gergovie, d'Augustonemetum, de toutes parts ravagées par les vainqueurs, et ne se donnant le temps ni d'adorer à Iciodorum [1] le tombeau de saint Austremoine, ni d'implorer à *Brivæ* l'assistance du bienheureux martyr saint Julien. Puis entrant dans les gorges âpres des montagnes qui se continuent d'Indiciacum [2] à Monsalvius [3], ils s'arrêtèrent en ces cantons encore tranquilles. Là était situé le dernier des domaines de Papianus, la métairie de Flammiacum. Il n'y était venu qu'une seule fois en toute sa vie, et en avait jusqu'alors négligé les revenus modiques. C'était dans ce moment pour lui le plus riche des trésors, puisqu'il ne possédait rien autre chose, et que le pays, où n'avaient jamais pénétré les Goths, ni les Francs, lui promettait une

[1] Issoire.

[2] Saint-Flours.

[3] Monsalvi.

entière sécurité. Il en jouit en effet durant quelques mois.

Cependant le vénérable Evodius, presque incontinent après son arrivée, s'était retiré, à quelques milles de Flammiacum, en un lieu solitaire, où il priait nuit et jour le Seigneur, qui le nourrissait de ses dons, y aidant la piété de pauvres pâtres, au cœur simple et à la foi vive. Presque jamais, il ne fut vu sortir du creux de son roc, à moins que ce ne fût pour porter la parole de Dieu à quelque ame souffrante en un corps malade, et deux fois seulement il alla visiter ses parents dans la métairie. Il les y trouva vivant selon le Seigneur, mais néanmoins d'une vie assez triste et déplaisante. L'opulence était passée pour eux : l'affranchi Ragneric s'occupait seul de leur personne et du soin de leur nourriture. Les six esclaves donnaient tout le travail de leurs mains à un champ d'une étendue assez considérable, mais auquel ils ne pouvaient suffire, en abandonnant près de la moitié négligée et inculte.

Au reste, Papianus et sa fille s'entre-

voyaient, dit-on, rarement, et se consolaient peu de mutuelles paroles. Le sénateur, depuis qu'il avait perdu l'espoir que le pays des Arvernes pût redevenir libre, s'était laissé plonger en un morne abattement. Il pensait incessamment à ses fils, qu'il avait chéris de si tendre amour, et l'affliction qu'il concevait d'avoir perdu ces deux soutiens de sa très illustre maison, remplissait son esprit tout entier. Sa fille lui était médiocrement chère, bien qu'elle lui restât seule et unique, par l'habitude qu'il avait prise de la négliger, et de ne s'inquiéter que de ses fils, d'Urbicus surtout, qu'il avait élevé pour la vengeance de son frère et de sa patrie. De temps en temps il s'entretenait avec le fidèle Ragneric, des calamités de la Gaule ; mais tous ses entretiens se terminaient par ces mêmes mots : « Le « monde vieillit, cher Ragneric, le monde « vieillit. La Providence de Dieu s'endort « pour s'éveiller au dernier jour qui ap« proche, et jusque-là elle nous abandonne « en proie à toutes les tribulations. Ainsi « me parlait déjà, il y a de bien longues

« années, le bienheureux Prosper d'Aqui-
« taine, alors que la mesure de nos maux
« n'était point encore comblée. Ragneric,
« le monde vieillit. »

Aurélia, de son côté, bien qu'elle fût d'une piété grande envers son père, et lui rendît tous les devoirs qui conviennent à une fille, préférait cependant ses devoirs envers cet autre père qui est dans les cieux. Depuis trois années elle avait, par un serment solennel, voué la virginité de son corps et de son ame au Seigneur et à la très sainte Marie, mère des hommes, et attendait la mort de Papianus pour aller s'enfermer en une maison de saintes filles. Son âge était alors de vingt-deux ans. Elle était de corps et de figure très gracieuse et élégante. Plusieurs, en considération de sa beauté et de ses richesses, non moins que de sa naissance, l'avaient demandée à son père pour épouse. Mais elle qui, dès la mort de sa mère, à peine adolescente, avait promis dans son cœur de se donner à un plus chaste et plus auguste époux, refusait tout autre mariage que celui de Jésus-

Christ, et se réservait à lui pure et sans tache. Cependant elle avait eu en son enfance l'esprit orné par les belles-lettres et les connaissances profanes. Un savant grammairien lui avait appris à lire Virgile, à comprendre la science du calcul, et même les lois Théodosiennes. Mais celui dont elle préférait les livres à tous les autres, était son très illustre et vénéré parent saint Sidoine Apollinaire. Elle avait lu plusieurs fois, et enfin avait retenu de mémoire tout ce qu'écrivit ce grand prélat, tant ses lettres que ses vers, non moins que ses antiennes et ses offices. Elle-même autrefois aussi avait composé des poèmes à l'imitation de ceux de son grand-oncle, et des hymnes bien dignes d'être chantés aux plus beaux jours de fête, dans les plus éminentes basiliques. Mais elle avait quitté ce travail, comme un amusement profane, et ne vaquait plus depuis long-temps qu'au jeûne, à la prière et autres exercices de la dévotion. La ferveur de sa piété avait redoublé surtout depuis que le tumulte cruel des Barbares l'avait reléguée dans la solitude avec

son père. Habitant toute seule le gynécée, parce que nulle femme ne l'avait suivie, toutes les autres étant tombées aux mains des Barbares, elle n'en sortait jamais, et toujours enveloppée de ses larges voiles, se préparait ainsi à la pieuse vie des recluses du Christ. Son père venait chaque jour l'y visiter; mais les embrassements qu'il donnait à sa fille étaient muets, courts, et trop longs encore au gré de celle-ci, qui s'affligeait en son cœur de voir troublés ses saints exercices. Elle prenait seule le peu de nourriture dont elle soutenait son corps, et n'y donnait jamais que de bien rapides instants, occupée surtout de la nourriture céleste de son ame, qu'elle tenait dans une perpétuelle élévation vers les choses divines. Ainsi vivait la famille de Papianus.

CHAPITRE III.

De la visite de trois Leudes au roi Théodebert, et comment ils en obtinrent les terres des Romains.

En ces temps, le roi Théodoric, si redoutable aux Arvernes, si cruel envers les serviteurs de Dieu, fut appelé en ses villes des bords du Rhin, par des rébellions que sa conduite perverse avait excitées. Avec lui partit son armée, enrichie des dépouilles d'une contrée qui ne devait plus, hélas! être renommée pour son opulence. Ce fut alors grand'pitié de voir les féroces soldats emportant avec eux, on eût pu dire le pays tout entier captif. C'étaient de riches ameublements, des vêtements de soie et d'or (dont quelques-uns, ô honte! avaient appartenu à nos saints pontifes), chargés sur de pesants charriots, pêle-mêle avec des instruments aratoires ou d'autres grossiers ustensiles. C'étaient de grands trou-

peaux de bœufs, de chevaux et autres animaux, chassés en désordre devant les bataillons en marche. Enfin (et rien ne saurait être plus lamentable), allaient enchaînés, non-seulement un nombre infini d'esclaves ravis à leurs maîtres, mais aussi beaucoup de personnes libres, et même d'un rang sénatorial, réduites en captivité, toutes pleurant et gémissant d'être destinées à la dure servitude des Barbares. O douleur! ô infortune! ô plaie pire que les sept plaies de l'Égypte, dont le Seigneur en sa colère frappa notre malheureuse patrie!

Cependant Théodoric, touché sans doute de quelque compassion par la main du Dieu éternel, apprit en ses états de Thuringe que Sigivald, son parent, qu'il avait laissé chez les Arvernes, comme son lieutenant, gouvernait les peuples d'une manière cruelle et inique : et étant résolu de le punir, il ordonna à son fils Théodebert, victorieux des Goths de la Septimanie, de conduire ses troupes en nos contrées. Celui-ci, guerrier aussi vaillant que son père, était de mœurs plus humaines, et

surtout d'une piété plus respectueuse envers le Seigneur et ses ministres. Le saint abbé de Limoges, Aridius, qui avait été l'instituteur de son enfance, le suivait partout, même allant aux combats, et le dirigeait de ses conseils. Il arriva donc à Augustonemetum, plutôt en vengeur des peuples que comme leur ennemi, punit le méchant Sigivald, défendit à son armée toutes rapines et violences envers les habitants du pays, et parut se plaire singulièrement dans le commerce des prêtres du Seigneur.

Mais ses soldats, hommes avides et farouches, n'étaient pas remplis du même esprit de piété et de paix, et c'était à grand'peine que les ordres sévères de leur prince les retenaient du meurtre et du pillage. Plusieurs demandaient tout haut qu'on les menât en un autre pays, puisque aussi-bien celui-ci ne pouvait être livré à leurs mains. « Si l'Arvernie a été appauvrie par l'expé- « dition de Théodoric, pourquoi ne pas « nous conduire dans les riches contrées « de l'Aquitaine? » Et ils frémissaient

et grinçaient des dents en disant ces paroles.

Cependant les chefs, plus dociles d'abord à cause du serment de fidélité qui les engageait à Théodebert, s'animèrent de la même impatience et de la même avidité, et s'étant réunis ensemble en un grand festin, durant la nuit, ils résolurent de demander en commun à Théodebert qu'il ne les frustrât pas plus long-temps des récompenses de la victoire. Et comme la plus grande partie des trésors, des vêtements et des meubles avait été enlevée par les Francs de Théodoric, ils s'accordèrent à réclamer les terres des Romains pour les faire cultiver à leur profit, et y établir leurs hommes. Cela étant convenu, trois d'entre eux furent choisis pour déclarer à Théodebert la résolution de ses Leudes. Ce fut d'abord Hilping, ancien compagnon de Clovis, homme de grande avarice, amateur du vin et de la bonne chère, qui avait dissipé de considérables trésors, acquis par ses rapines, et tâchait d'en acquérir sans cesse de nouveaux pour les dissiper encore. Avec lui

était Euphrasius, Romain de naissance, célèbre par sa bravoure dans les combats et son utilité dans les conseils, très estimé de Théodebert et aussi des autres Francs dont il avait embrassé le parti. Enfin le troisième de ces Leudes fut Harderad, jeune homme en la fleur de l'âge et d'une grande beauté de corps, très cher au prince, avec lequel il avait été nourri, à côté duquel il se rangeait dans les batailles, et d'une très haute renommée de vaillance parmi les Barbares. On racontait de lui une foule de choses merveilleuses, et entre autres, que dans la dernière guerre contre les Goths de Septimanie, il avait tué seize combattants de sa propre main.

Or ces trois hommes se rendirent le matin près de Théodebert, et Euphrasius, comme le plus habile en éloquence, lui parla ainsi : « Roi, tes fidèles réunis sont convenus « de nous envoyer vers toi, pour te dire « leurs plaintes, et te prier de les accueillir « gracieusement. Depuis bientôt un mois « que nous sommes en ce pays des Arver- « nes, presque toute notre substance s'est

« consommée; ce que nous avons enlevé aux
« peuples Goths et aux rebelles de la Nar-
« bonnaise a été tout-à-fait dépensé ; et
« voilà que tes Leudes vont tomber dans
« l'indigence, ne pouvant plus nourrir leurs
« hommes : car tu nous défends de rien
« prendre aux habitants de ce pays, épuisé,
« nous dis-tu, par l'armée de ton illustre
« père. Quelques-uns, voyant ces choses,
« voulaient qu'il te fût dit que nous quitte-
« rons cette contrée, pour aller vivre en
« une autre, et te laisserons seul avec ces
« prêtres que tu parais préférer à tes vail-
« lants compagnons. Mais il a paru plus
« honorable aux autres de ne pas aban-
« donner leur chef, et, comme il semble
« que tu veuilles t'attacher à ce pays, de te
« demander que nous aussi puissions nous
« y attacher. C'est pourquoi, nous sommes
« venus vers toi, afin que tu nous permettes
« d'aller chercher les terres qui nous seront
« de nécessité pour y nourrir nous et notre
« suite; voulant en faire notre richesse,
« puisqu'il n'en reste aucune autre que
« celle-là en ces contrées. » Comme il

avait ainsi parlé, ses deux compagnons applaudirent par des signes de tête répétés, et Hilping, qui avait trouvé trop longues et trop ornées les paroles d'Euphrasius, allait exprimer violemment son impatience, lorsque Théodebert leur dit : « Mes courageux « amis, vous me demandez des choses justes, « mais difficiles à vous accorder. Car ces « terres que vous voulez prendre, appar- « tiennent à d'autres, et ceux-là seront « forcés d'aller périr de faim sur les routes, « ou de se réunir aux Varges [1] qui nous in- « quiètent. — Ainsi, répliqua Hilping, « notre chef préfère à ses fidèles Francs « cette engeance de vaincus ! Il nous laissera « mourir de besoin, comme des chiens, « tandis qu'ils mangeront à leur aise ! Voilà « toujours les prédilections de nos rois « pour nous ! — Hilping devrait-il se plain- « dre, si la détresse le menace, reprit le « roi, lui qui après avoir emporté une « décuple part du butin, a déjà tout englouti « dans son ventre de loup ? — Cela est

[1] Brigands qui désolaient l'Auvergne, également incommodes aux vainqueurs et aux vaincus.

« facile à dire, crie alors le Franc cour-
« roucé, à l'homme que des prêtres et de
« vieilles matrones engraissent de leur
« large pitance, et qui sans doute va leur
« donner quelque jour à raser sa tête. »
Théodebert avait mis la main sur sa hache;
mais un regard du pieux Aridius, présent à
cet entretien, modéra sa fureur, et se re-
tournant vers Euphrasius et Harderad :
« Est-il donc vrai, mes amis, leur dit-il,
« que nos chers Francs soient réduits en
« telle nécessité? Et ne leur reste-t-il plus
« rien de tant de riches dépouilles? — Nous
« te l'avons dit, roi, répondit Harderad,
« et nous ne sommes pas hommes qui men-
« tions. Tu sais d'ailleurs que le Franc
« n'apprit jamais cette parcimonie, bonne
« pour le serf qui a envie de racheter
« quelque jour sa liberté. — Et il faut
« que je vous abandonne les terres des
« Romains ! — Ils en possèderont trop
« encore, s'écria Hilping, après que nous
« aurons pris ce qu'il nous faut. — Et
« qui me répond que vous ne prendrez
« que le nécessaire? que bientôt une grande

« rumeur ne se fera point en toutes ces
« contrées pour réclamer contre vos vio-
« lences? Qu'il ne me faudra pas remettre
« la main à l'ouvrage de mon père, et apai-
« ser une nouvelle rébellion ? — Et nos
« francisques, reprit Harderad ? — Ta
« francisque est invincible, mon vaillant
« ami, mais quand elle ne combat pas contre
« le Seigneur. Et nul doute alors que le
« Seigneur exaucera ses ministres, dont les
« prières l'invoqueront contre nos armes. »
A ces dernières paroles, Hilping regarda
le prince avec un sourire amer, qui exprimait son impiété : car l'eau du baptême,
en lavant son front idolâtre, n'avait pas
lavé son ame grossière. Puis, il se fit un moment de silence durant lequel Théodebert
resta immobile et pensif. Il sortit à la fin
de sa méditation, et dit aux trois Leudes,
d'un air résolu, quoique affligé : « Ce que
« vous me demandez, je vous l'accorde.
« Mais je dois y mettre une condition, et
« nul de vous n'aura l'audace de l'enfrein-
« dre. C'est qu'en tout endroit vous respec-
« terez les biens des églises et des monas-

« tères, leurs troupeaux comme leurs ter-
« res, leurs meubles comme leurs mai-
« sons; qu'en tout endroit vous vous abs-
« tiendrez de violence envers les prêtres
« du Seigneur, les reclus, les vierges et les
« saintes veuves vouées à Jésus-Christ. Je
« vous l'ordonne et vous l'enjoins une se-
« conde fois, que leurs personnes, ainsi que
« leurs biens, vous soient saintes et sacrées.
« Si non, souvenez-vous du pillard qui vola
« le bienheureux saint Martin. » Il fallut voir à ce coup le brutal Hilping hausser les épaules, et proférer ce blasphème :
« Maudit soit le jour où le grand Clovis
« alla se baigner la tête à cette fontaine de
« Rheims, et nous amena le Dieu et les
« prêtres de ces vaincus! — C'est par ce
« Dieu que nous avons abattu nos ennemis,
« lui répondit pieusement le roi Théode-
« bert : c'est par les prières de ses mi-
« nistres que nous prospérons et que notre
« règne s'affermit. Cesse donc, Hilping, la
« témérité de ton langage, et rappelle-toi
« mes volontés. — Que tu ferais rire ton
« père! » dit Hilping, en se retirant, et il

ne salua pas le prince. Euphrasius et Harderad, quoique plus humbles de cœur, s'indignaient cependant tout bas de la préception du roi en faveur des églises et de leurs biens, parce qu'elle contrariait leur avarice. Mais ils n'imitèrent pas leur compagnon, et saluèrent Théodebert, qui embrassa Harderad en signe d'amitié, comme toujours il l'embrassait.

Tous trois retournèrent vers les autres Leudes, auxquels ils firent connaître les volontés du prince Théodebert. Hilping éclata grosièrement de rire, en annonçant qu'il fallait respecter ce qu'il appelait en sa folie le bétail sacré du Seigneur, et plusieurs chefs, aussi insensés que lui, suivirent son méchant exemple. Cependant chacun d'eux rassembla autour de soi ses hommes réjouis d'une telle nouvelle, et ils se mirent en route de divers côtés, afin d'aller dépouiller les Romains de leurs terres. Hilping se dirigea vers la cité des Vellaves [1], Euphrasius vers celle des Gabalitains [2]; plu-

[1] Puy-en-Velay.

[2] Le Gévaudan.

sieurs s'acheminèrent vers le pays des Ruthènes [1], et quelques autres enfin se répandirent en cette belle Limagne dévastée alors, et dépouillée de tous ses fruits. Pour le jeune Harderad, d'après un avis particulier du roi, il suivit avec ses compagnons un chemin qui devait le mener en des contrées que les armes barbares n'avaient point encore ravagées.

[1] Rhodez.

CHAPITRE IV.

De l'arrivée de Harderad avec ses compagnons en la métairie de Flammiacum, de ses paroles impudiques à la vierge Aurélia.

Les esclaves du vieux Papianus, après les travaux d'une journée brûlante, s'occupaient vers le soir à reporter en la métairie les instruments épars du labour, et à chasser devant eux quelques porcs que l'on avait laissés errer dans la campagne, lorsqu'ils aperçurent du haut de la colline de Flammiacum, qui avait donné son nom à l'habitation, une bande d'hommes armés, dont tout l'extérieur annonçait des Barbares. Effrayés à cette vue, ils laissent leur ouvrage, prennent en hâte la fuite, et se présentent tout pâles à la porte de la maison, où ils rencontrent le vieux Ragneric. Ils lui disent la cause de leur épouvante, et le fidèle affranchi a bientôt reconnu que leurs paroles ne sont pas mensongères. Il

était impossible de résister : Ragneric ne sut donc que porter à son maître la nouvelle du malheur inévitable qui s'avançait vers eux. « Il le fallait ainsi ! dit le vieil-« lard avec une tranquillité morne. Je « m'étonnais d'avoir pu vivre en paix quel-« ques mois. Mais où fuir? et pourquoi « fuir? Pourquoi chercher à prolonger de « peu d'instants ma vie déjà trop longue, « à moins que ce ne soit pour périr au « milieu de la ruine universelle de ce « monde qui va finir? » Il allait en dire davantage, et commencer ses lamentations ordinaires, si Ragneric ne lui eût rappelé le péril qui approchait, et ne l'eût traîné au fond de la maison, dans le gynécée, où Aurélia se tenait agenouillée, en extase, devant une image de la très sainte Vierge. L'affranchi Bourguignon lui raconta leurs alarmes, et comment ils s'étaient retirés en ce lieu écarté, pour ne point essuyer la première fureur et les premiers outrages des Barbares. Elle, comme transportée de joie, et toute remplie de ses pieuses pensées : « Viennent-ils donc, s'écria-t-elle,

« nous apporter les palmes du martyre ?
« — Fille, lui dit Ragneric, songe à ton
« père. Rappelle-toi ce que tu vis, ce que
« tu entendis, le jour où ton père t'arra-
« cha du milieu de tes femmes éperdue et
« déjà presque livrée aux baisers des Bar-
« bares..... » La jeune vierge pâlit, trembla pour sa pudeur, et se serra contre son père.

Cependant la troupe des Francs avait descendu la colline en poussant des cris de joie, et, la plaine rapidement traversée, ils avaient brisé les faibles claies qui environnaient l'habitation. Leur nombre était environ de vingt : presque tous étaient de jeunes hommes, parce que leur chef Harderad était jeune lui-même. Quelques-uns portaient sur leurs épaules des dépouilles de bêtes sauvages qu'ils avaient tuées. Ç'avait été leur nourriture durant plusieurs jours qu'ils s'étaient égarés parmi les montagnes, ne rencontrant que des lieux agrestes et incultes à la place des riches terres qu'ils cherchaient. Aussi, ce leur fut grande allégresse, quand ils découvrirent de loin la métairie de Flammiacum, et des clameurs

bien plus bruyantes encore retentirent après qu'ils en eurent franchi le seuil. « Nous « sommes chez nous, s'écria sur-le-champ « Harderad; voilà ma maison. » Et tirant avec violence un esclave qui s'était caché en un coin du vestibule, il se fait conduire dans la salle à manger, où il se jette sur un lit et demande à boire, pendant que ses compagnons arrachent de leurs diverses cachettes, en les frappant rudement, les cinq autres esclaves auxquels ils commandent de leur servir promptement à souper. Ceux-ci, tremblant de frayeur, et sans cesse harcelés par de nouveaux coups et de nouvelles menaces, se hâtèrent de laver, dans des vases remplis d'eau chaude, les pieds des Barbares à la fois impatients et réjouis de cet office, puis leur apportèrent un porc entier qu'ils avaient fait rôtir, et autres mets de telle sorte, fort goûtés des Germains, et dont pouvait à peine se rassasier leur violent appétit. Jamais on n'aurait pu compter toutes les coupes de vin qu'ils avalèrent, et qui bientôt les plongèrent tous dans la plus complète ivresse. Harderad encourageait

les autres par son exemple, les exhortant à jouir largement de son hospitalité et à se reposer joyeusement sous son toit, appelant toujours du nom de siens les esclaves du misérable Papianus, et ne songeant pas même à s'enquérir s'ils avaient appartenu à un autre, quel était, où était ce maître. Nul soin ne les occupait tous, sinon celui de leur débauche : de grossières paroles, de tumultueux éclats de rire, des hurlements de gaieté et même aussi des blasphèmes, remplissaient la salle d'un fracas affreux : et le terme de tout cela ne se vit qu'alors que le sommeil vint les accabler malgré eux au milieu de leur ivresse. Ils s'endormirent bientôt, à l'endroit même où ils avaient bu et mangé, à côté de leurs plats et de leurs coupes, les uns sur leurs lits, les autres à terre sur les peaux de bête qui leur avaient tenu lieu de siéges ; et il faisait déjà très grand jour qu'ils ronflaient encore avec un bruit effrayant, non moins que des animaux immondes.

Enfin il plut à Dieu qu'ils s'éveillassent, et Harderad, dont la tête n'était plus obscur-

cie par les fumées du vin, leur parla ainsi qu'il suit : « Si je ne me trompe, mes fidèles, « nous voilà en une riche et grasse terre, « où nous pourrons vivre à l'aise, jusqu'à « ce que nous marchions en guerre, pour « y chercher meilleure vie et faire ample « butin. C'est pourquoi, allez tous, et par- « courant l'étendue de ce domaine, que « chacun de vous prenne un morceau de « terrain, avec une part des bestiaux, et y « établissant sa demeure, en tire sa sub- « sistance. Si quelque discord venait à s'é- « mouvoir dans le partage, j'en serai le « juge. Le nombre des esclaves est, il est « vrai, petit, et me suffira à peine pour « moi-même : mais quelques jours de repos « encore, et nos voisins nous en fourniront. « Jusque-là, et tant que dans ma maison il « restera quelques provisions, vous y trou- « verez la joyeuse hospitalité d'hier. Allez « donc, comme je vous disais. Pour moi, je « vais savoir quel est celui qui me cède cette « demeure, en quel lieu il s'est retiré (car « nous ne l'avons pas vu hier), et s'il n'au- « rait pas avec lui quelque trésor dont j'ai-

« merais à m'enrichir, et à vous faire part.
« Ce soir, avant notre souper, j'irai vous
« voir tous, et visiter mes nouveaux biens. »
Les Barbares applaudirent à ces paroles, par des hurlements à leur manière, et coururent de différents côtés pour accomplir leur brigandage.

Harderad s'empressa alors d'interroger les esclaves, et il en apprit la retraite de Papianus, où il se rendit aussitôt avec celui de ses compagnons qui était le plus fidèlement attaché à sa personne. La nuit avait été pleine de tristesse et d'alarmes pour le vieux sénateur, et surtout pour sa jeune fille. Celle-ci, quoiqu'elle tâchât de rassurer son cœur par de continuelles oraisons, ne cessait de trembler depuis que Ragneric lui avait offert l'image de sa virginité offensée ; et chaque fois que les clameurs des Barbares, dans leur ivresse, arrivaient à son oreille, elle pâlissait, comme si elle les eût vus déjà venant par violence enlever au Christ celle qui devait être son épouse. L'affranchi veillait sur elle avec sollicitude, et de temps en temps essayait de lui rendre

le courage par ses paroles. Car son père ne pouvait prendre ce soin, étant tombé, malgré lui, dans un sommeil de vieillard, après qu'il eut quelques instants lamenté son sort. La nuit se passa, et tous les trois étaient assis en silence, Ragneric songeant en lui-même de quelle manière il pourrait procurer à son maître et à sa fille quelque nourriture, lorsque se firent entendre les pas, et puis la voix du Franc Harderad, frappant violemment avec son compagnon à la porte du gynécée. Aurélia, glacée de peur, se renferma soudainement en un petit oratoire écarté, qui était sa retraite ordinaire, et la porte fut ouverte par l'affranchi Bourguignon. Harderad, après avoir tout autour de lui regardé, demanda à Papianus avec une raillerie dure et insolente si, vieil avare, comme il paraissait l'être, il n'avait pas en quelque coin caché son trésor. Mais qu'il n'espérât pas le lui dérober, vu qu'il était disposé à le chasser nu de la maison, plutôt que de se laisser frustrer en rien de ce qui lui appartenait par l'ordre du roi Théodebert. La réponse du vieillard fut fière et courageuse.

« Des trésors! lui dit-il. Et peut-il m'en « rester après que vous avez pillé mes riches « domaines *d'Eborolacum* [1], mes maisons « d'*Aquæ Calidæ* [2], et livré à l'incendie le « patrimoine de mes ancêtres? Des trésors! « en avais-je de plus chers que mes deux « fils, dont l'un périt par votre féroce Clovis, « l'autre, naguère encore, tomba sous l'im- « pie Théodoric, en défendant les jours « de son vieux père? Ah! Providence de « Dieu, Providence.....! — Pas de com- « plaintes, dit Harderad, peu ému de ces « paroles. Tu dis que tu n'as ni or, ni pier- « reries : je ne sais s'il faut t'en croire. (Et en prononçant ces mots, il regardait encore une fois partout, et fouillait même quelques endroits de la chambre.) Mais, « tu sais que ce domaine est désormais à « moi. J'y ai établi mes hommes. — Il « est à toi, comme vous appartiennent toutes « les Gaules, par le droit du brigandage. « O majesté déchue de l'empire! — Et « qui es-tu? s'écria le Barbare en l'inter-

[1] Ebreule sur la Sioule.

[2] Chaudes-Aigues.

« rompant. Quel est ton nom et ton rang,
« vieil ami des Césars ? » Papianus garda un dédaigneux silence, et il fallut que Ragneric répondît pour lui, et apprît au Franc qu'il allait réduire à la mendicité un sénateur, un descendant de l'illustre maison de Sidoine Apollinaire. « Ce Sidoine dont
« on parle tant parmi vous, reprit Harderad,
« quel qu'il soit, je le connais peu. Mais je
« ne veux pas cependant faire périr de faim
« ce vieillard. Qu'il reste ici, s'il lui plaît,
« parmi mes hommes ; il y trouvera de la
« nourriture. Toi, si tu veux demeurer, tu
« gagneras ta pitance par ton travail. Nous
« manquons d'esclaves. — Nous te deman-
« dons quelques jours seulement pour pré-
« parer notre départ et assurer notre re-
« traite, » répondit Ragneric, d'une voix humble et suppliante. Harderad était sorti avant qu'il eût achevé.

Cependant le compagnon d'Harderad, accoutumé à lui caresser l'oreille de ses adulations, se mit à le faire souvenir que les esclaves lui avaient parlé d'une fille qu'ils n'avaient point vue avec son père. Qu'au

défaut de tout autre trésor, c'en était un qu'il ne fallait pas négliger, et qui pouvait avoir un grand prix. Il réveillait ainsi la brutale luxure du Barbare, qui s'était pour un instant assoupie, l'avarice étant plus forte que tout le reste en son cœur. En effet, les yeux du jeune Franc étincelèrent aussitôt : « Tu as raison, ami. Elles sont belles, ces filles romaines. » Et sans rien dire de plus, il allait se précipiter vers la chambre de Papianus, lorsque s'offrit à ses yeux Ragneric qui venait querir pour son maître quelque nourriture. Il le saisit violemment par le bras : « Sa fille ! lui crie-« t-il, la fille du vieux Romain, où est-elle ? « Vous me l'avez cachée : il faut qu'à l'ins-« tant je la voie.... » et ses regards étaient ceux d'une bête en furie. Ragneric effrayé, lui répondit en balbutiant : « Il « est vrai, mon maître a une fille : mais « elle est dans une retraite consacrée au Sei-« gneur. — Esclave, tu mens ; elle est ici : « que je la voie, ou ma hache va te fendre la « tête. » L'affranchi ne sut échapper à son geste menaçant que par une fuite rapide,

et il fallut qu'Aurélia, arrachée de son oratoire, parût devant le Franc, qui s'était élancé déjà dans le gynécée, et, s'il n'était satisfait, semblait disposé à toute violence. Harderad, en la voyant, demeura un instant comme ébloui des rayons d'une si grande beauté : puis le visage enflammé de plaisir. « Fille, lui dit-il, tu es gracieuse : dors « avec moi dans mon lit. » Et, en disant ces mots, il s'avançait pour lui saisir et lui serrer la main. Mais elle, toute pâle, et signant son front de la marque du salut, recule d'horreur, pousse un grand cri, et tombe par terre comme morte. Tandis que le vieil affranchi s'empresse pour la relever, Harderad, les yeux toujours fixés sur elle avec une incroyable ardeur de concupiscence, paraît hésiter s'il s'avancera, et attendre si elle reviendra à la vie. Puis, comme il semblait qu'elle se fût endormie du dernier sommeil : « Que faire d'une femme « mourante ? dit-il d'un air mécontent. « Vieillard, soigne ta fille, puisqu'elle « paraît être ici sans servantes. Demain « peut-être elle sera plus sensée. Tant d'au-

« tres femmes aiment le Barbare! Je reviendrai. Allons rejoindre mes fidèles. » Et étant sorti, il les rassembla à l'entour de lui, et comme la veille, ils burent jusqu'à entière ivresse.

CHAPITRE V.

Comment la vierge Aurélia, aidée du Seigneur, repoussa les violences du Franc Harderad.

Harderad, bien que les vapeurs du vin eussent appesanti son sommeil, ne cessa d'avoir en songe devant les yeux l'image d'Aurélia. Elle s'offrait à lui diversement : tantôt il la voyait pâle et défaillante, telle qu'il l'avait rendue par ses paroles impudiques, et il lui semblait alors qu'il voulait la toucher, qu'elle fût froide comme le marbre d'un sépulcre. D'autres fois, à l'instant où il croyait jouir de ses embrassements, un cavalier ailé lui apparaissait qui le menaçait de son épée toute de flamme, et lui-même, prosterné à terre, tremblait et priait. Il lui parut enfin la voir vêtue d'un habit qu'il ne connaissait pas, lui souriant d'un doux sourire, et l'appelant au pied d'un autel, où lui-même

changeait son vêtement. Ces apparences diverses, se brouillant les unes avec les autres, troublaient son esprit, et lorsqu'il sortit du sommeil, il tâcha vainement d'accorder et de comprendre tout ce qu'il avait rêvé. Son entendement grossier ne recevait pas la lumière qui lui était envoyée d'en-haut, et qui plus tard devait rayonner à ses yeux.

S'étant donc efforcé pour lors de chasser la souvenance de toutes ces visions, et se rappelant ce qui était advenu la veille, il envoya s'enquérir si la fille du sénateur n'était point tombée en quelque maladie, et comme on lui rapporta que rien ne se craignait pour sa vie, ou même pour sa santé, il s'en réjouit vivement. Puis appelant son compagnon, qui avait vu toutes les choses du jour précédent : « Mon fidèle, lui dit-il, « j'aime cette Romaine avec fureur. Il « faut qu'elle dorme dans mon lit. Mais « que lui ai-je fait hier, pour qu'elle criât « d'une voix si aiguë, et tombât à mes « pieds aussi pâle qu'un cadavre? Sait-elle « pas que les jeunes filles sont pour être

« aimées des jeunes hommes? Pourtant, « les femmes romaines sont d'ordinaire « plus apprises que nous en telles cho- « ses.... Serait-ce qu'elle me méprise? Lui « serais-je en horreur? mais qu'importe?... « Elle entrera sous les couvertures de mon « lit. Je le veux : et qui m'empêche de le « faire? Je suis assez robuste pour la con- « traindre. » Et, en disant ces mots, il s'agitait avec violence, et marchait à grands pas, le visage égaré, ainsi qu'un homme possédé de l'esprit immonde. Alors le compagnon d'Harderad se prit à lui dire : « Pourquoi, très vaillant Harderad, trou- « bler ainsi tes esprits? Pourquoi conce- « voir en pensée de telles résolutions de « violence, comme s'il s'agissait d'attaquer « quelque formidable adversaire, ou de « dompter quelque bête farouche? Cette « femme que tu désires, te sera jointe, n'en « doute pas, sans qu'il te faille pour cela « remuer le ciel et la terre. Serait-elle assez « insensée pour refuser son corps au très « noble Harderad, à l'ami du prince Théode- « bert, aussitôt qu'elle le connaîtra? Or-

« donne-lui qu'elle t'aime ; ou, s'il te plaît
« davantage, dénonce-lui seulement qu'elle
« t'appartient, qu'elle est de droit ton es-
« clave, ta captive, sujette à toutes tes vo-
« lontés. » Harderad, qui avait semblé prêter
peu d'attention aux discours de son adula-
teur, tressaillit tout soudainement, et saisit
cette dernière parole : « Tu dis vrai, mon
« fidèle. Oui, sans doute, elle est mienne,
« elle est ma possession, mon bien. Tout
« ici ne m'appartient-il pas ? Cette maison,
« ces arbres, ces bestiaux, ces serfs, la
« guerre ne m'a-t-elle pas donné tout cela ?
« Ne puis-je pas en disposer à mon gré ? Et
« qu'est-elle autre chose, cette fille orgueil-
« leuse, qu'une partie de ce domaine ?
« Théodebert me l'a livrée avec tout le
« reste : » Et la joie brillant en ses regards :
« Qu'elle commence dès à présent à m'obéir.
« Va, commande-lui qu'elle paraisse de-
« vant moi, ou que sinon, j'irai la cher-
« cher par force, pour la ranger à son de-
« voir. »

Aurélia était demeurée assez long-temps
sans revenir de sa pâmoison, et le vieux

Papianus, quoiqu'il fût accablé de ses propres maux, avait été ému d'une vive inquiétude à la vue de sa fille, immobile et froide, non moins que si elle eût expiré. Enfin ses yeux s'étaient r'ouverts, et comme au sortir d'un long sommeil, après s'être quelques instants recherchée elle-même, et tout ce qui l'entourait, elle s'était remise debout, puis s'était agenouillée pour prier. Cette fois elle trouva dans la ferveur de ses oraisons une force chrétienne qui raffermit son ame, et la mit en état de braver les menaces impures du Barbare. « Mon « Dieu, disait-elle, sois avec moi, ainsi que « tu fus avec Judith; et je ne craindrai pas « l'ennemi de ton nom. » Ces paroles avaient été accueillies du Seigneur, et il lui avait envoyé le même esprit dont il remplit autrefois la veuve de Béthulie. Le sommeil qu'elle prit, et durant lequel de bienheureuses visions lui apparurent, fortifia encore son courage, en même temps qu'il calma ses sens, et lorsque le Franc, envoyé par Harderad, vint la quérir, son étonnement fut grand de ne plus trouver la même fille,

faible et tremblante, qu'il avait vue la veille. Son front lui sembla tranquille, son regard assuré, sa démarche majestueuse; et le peu de mots qu'elle lui répondit ne décelaient qu'une pleine confiance en Dieu, et une paix d'ame accomplie.

Au moment qu'elle parut devant Harderad, elle sentit quelque trouble au dedans d'elle, mais en prononçant tout bas les saints noms du Christ et de Marie, elle sut se remettre, et défendre ses traits de toute pâleur. Le Franc, dans sa grossièreté, prit ce calme d'une ame chrétienne pour l'offre soumise d'un corps dévoué à ses plaisirs, et il en conçut une joie immodérée : « Te « voilà donc, s'écria-t-il la convoitant de « ses regards, et à la fin mon lit ne te fait « plus peur ! Viens, belle biche, si farouche « hier et si douce aujourd'hui, viens à moi, » et lui prenant le bras, il l'attirait vers le siége où il était étendu. Mais elle, animée d'une sainte indignation, et reculant sans chanceler cette fois : « Impie, lui dit-elle, « ne profane pas du toucher de tes mains « la vierge consacrée au Seigneur. J'appar-

« tiens à Jésus-Christ, et c'est pour te le « déclarer que je suis venue vers toi, non « pour m'offrir, comme tu as osé le croire, « à ton infâme concupiscence. — Tu n'ap-« partiens qu'à moi, reprend Harderad en « l'interrompant avec véhémence : car tu « es ma captive, mon esclave, ma concu-« bine. Tout ce que je trouverais ici, le roi « Théodebert me l'a donné, et, comme le « reste de la maison, toi et ton père, vous « êtes mon butin. Lui qui n'est bon à rien, « qu'il mange et se taise : toi qui es jeune « et gracieuse, aime-moi, et que je t'aime. » Il s'avançait encore une fois pour la saisir, et elle encore une fois le repoussa. « Non, « homme impur, je ne suis pas ton butin, « et je ne te fus point donnée par ton roi. « Tu mens si tu prétends qu'il a pu te livrer « pour esclave des personnes libres. — Tu « as dit au Franc qu'il mentait ! » s'écrie impétueusement Harderad, en jetant les mains sur elle, et à la fois enflammé de luxure et de colère, il allait en venir aux dernières violences. Il fallut que le Tout-Puissant se fît alors lui-même le défenseur d'Aurélia,

et lui prêtât sa force : car elle parvint à se dégager des embrassements du Barbare, et pleine de Dieu dans toutes ses paroles : « Audacieux Philistin, lui cria-t-elle, tu as « osé mettre la main sur la fille de Lévi! « Anathème sur toi! et que nos prêtres te « rejettent du sein de l'Église durant l'éter- « nité. » On eût pu croire que la flamme du ciel venait de tomber sur la tête du Barbare, tant il parut frappé d'étonnement, pendant que la jeune fille prononçait ces derniers mots. Il demeura quelques moments incertain et silencieux ; puis avec moins de violence, et même avec quelque hésitation, il lui dit : « Tu ne contenteras donc pas mes « désirs! Je ne pourrai de bon gré te con- « duire dans mon lit! — Ni de force, re- « prit-elle en l'interrompant : car si tu « n'entends pas pour ton salut la voix de « Dieu, peut-être, pour tes intérêts profanes, « entendras-tu la voix de ton souverain sur « la terre. Ne te souvient-il plus qu'une « préception royale ordonne de tenir pour « saintes et sacrées toutes les personnes « vouées au Seigneur ? N'est-ce pas Théo-

« debert qui l'a publiée? Et, dis-moi, Franc, « ne respectez-vous plus vos rois? — Oui, « répondit Harderad, quand leur hache « vaut mieux que la nôtre. Si non..... Mais « Théodebert nous l'a en effet ordonné en « partant..... Obéirai-je? ou bien vous mas-« sacrerai-je tous afin que nul ne puisse « parler de ceci? » Il s'arrêta à cette parole, et une farouche résolution semblait s'agiter en son cœur. Cependant, fixant ses regards sur la jeune fille, des sentiments plus doux parurent s'élever en lui peu à peu, et comme satisfait d'une pensée qui était soudainement venue en son esprit, il recommença de parler : « Jeune Romaine, dit-il, « ce nom de concubine t'a effrayée. Tu ne « sais pas que pour nous autres Francs il est « aussi cher que celui d'épouse. Quel que « soit son titre, celle qui est entrée dans « notre lit est notre compagne. Mais il faut « que j'obéisse à tes scrupules. Tu seras « l'épouse d'Harderad. » Il s'attendait qu'avec ce mot allaient tomber tous les dédains d'Aurélia, et finir toutes ses résistances. Son erreur était grande. La vierge, qui dès

long-temps avait abjuré toutes autres noces que les noces immortelles de l'Agneau sans tache, répudiait le titre d'épouse tout aussi bien que celui de concubine. L'un n'était pas pour elle plus légitime que l'autre. C'est pourquoi elle répondit au Barbare avec autant de fermeté, quoiqu'en une manière moins dédaigneuse : « Tu t'es trompé, Franc, « si tu as pu croire que ce nouveau nom dont « tu veux m'appeler, change rien ici. Sous « quelque titre que ce soit, la fille consa- « crée au Christ ne peut connaître l'homme, « et malheur à celle qui souille son corps et « son ame de l'impureté du mariage! car « les flammes éternelles lui sont réservées. « Loin de toi donc une inutile folie, et « laisse-moi rentrer enfin par la prière dans « le calme de mes pensées et dans la paix « du Seigneur. » Elle allait se retirer : mais Harderad s'était élancé déjà vers la porte, et d'un accent de fureur qu'il comprimait avec peine : « Ne résiste pas davantage, « fille insensée, si tu ne veux attirer toute « sorte de malheurs sur ta tête. Souviens- « toi que je t'ai offert le nom de mon épouse.

« Ce nom, tu le porteras, et Théodebert « lui-même, que tu invoques, te le don- « nera. Crois-moi donc à ton tour : renonce « à ton inutile folie, à ce ridicule mariage « avec ton Dieu. Dès demain je t'apporte le « gage nuptial : dès demain, je veux dormir « avec toi dans la même couche. Ou sinon, « j'en jure par les os de mon père, je t'en- « chaînerai, je t'égorgerai, s'il le faut, pour « jouir de ton corps. » Il la laissa sortir, quand il eut achevé ces paroles.

CHAPITRE VI.

De la visite du prêtre Evodius en la métairie; et de ce qu'il arrêta avec Papianus et Aurélia.

Pendant que ces choses se passaient, le vénérable Evodius apprit en sa retraite les nouvelles tribulations qui venaient d'affliger la maison de son parent Papianus. Quelques pâtres qui vivaient non éloignés de la métairie de Flammiacum, et qui d'ordinaire recouraient à l'homme de Dieu dans leurs nécessités spirituelles, lui firent le récit du grand tumulte qu'avaient amené les Barbares, et, comme il arrive toujours, ils accrurent de beaucoup les choses par la peur. On lui dit que la métairie avait été consumée au milieu des flammes, le vieux Papianus massacré, Aurélia chargée de fers, et misérablement outragée. Mais le lendemain des informations plus fidèles lui firent mieux connaître ce qui avait eu lieu, et

jugeant que cette famille affligée avait besoin de la présence et des consolations d'un prêtre du Seigneur, il résolut de se rendre à Flammiacum, se recommanda à Dieu, et partit appuyé sur son bâton. Comme il arriva aux premières ténèbres de la nuit, et qu'à cette heure les Francs, occupés de leur débauche, ne songeaient à nulle autre chose, il ne fut aperçu d'aucun d'eux, ne reçut aucune des insultes qu'il attendait de ces hommes farouches, et étant entré parmi ses amis, il leur donna sa bénédiction. Ils se réjouirent tous de sa venue : non qu'elle pût guère leur être secourable, en la détresse où ils se trouvaient : mais Papianus voyait en lui un ancien ami, un Romain avec lequel il pouvait laisser un libre cours à ses plaintes : Aurélia un ministre des autels qui pût rafraîchir son ame desséchée du fleuve bienfaisant de la parole divine : Ragneric enfin, un homme d'âge et de prudence qui, peut-être, dans la nécessité présente, leur apporterait quelque utile conseil, ou du moins, par ce qu'il y avait de respectable en sa personne, mettrait quel-

ques bornes à la fureur insensée des Barbares.

Comme il s'asseyait, l'affranchi bourguignon prit la parole et lui dit : « En « tout autre temps, très révérend père, « tu ne fusses point venu chez ton noble « parent, sans y trouver aussitôt une coupe « de vin et quelque bonne nourriture, « pour refaire ta vieillesse fatiguée d'une « longue route. Mais hélas! tu le sais, rien « ne nous appartient plus ici, et nous som- « mes à la merci d'une troupe de Barbares « qui nous laissent à peine la permission « de vivre. — Il est donc vrai, mes amis? « répondit le saint homme, et l'infortune « vous a visités à ce point! Toutefois je « remercie le Ciel que ce qui m'avait été « rapporté d'abord ne se soit point trouvé « véritable, et que vous viviez tous les « deux, toi, mon illustre parent, et toi « aussi, ma chère pupille, Aurélia. Je « souhaiterais cependant d'ouïr le fidèle « récit de vos tribulations, afin de con- « naître combien vous a éprouvés le Sei- « gneur. Et comme il pourrait vous être

« trop amer à l'un ou à l'autre de me redire « ces tristes choses, le bon Ragneric en « cette occurrence me parlera pour ses « maîtres. » Ragneric se conforma au désir du vénérable Evodius, et lui rapporta tout ce qui était advenu à Flammiacum depuis l'arrivée des Barbares. Il n'omit aucune chose, même de ce qui concernait Aurélia, et cela plus que le reste parut émouvoir ce saint homme. En effet, il demeura quelque temps comme accablé de la douleur que lui faisaient les dernières paroles qu'il venait d'entendre. Puis s'adressant à Aurélia : « Grâces soient rendus au Dieu « tout-puissant de ce qu'il t'a ainsi armée « de sa force, ô ma chère fille, et t'a pré-« servée jusqu'à cet instant des mains de « l'impie ! Mais faut-il que tu sois mena-« cée tout-à-l'heure même d'y retomber ? « Dis, Aurélia, as-tu bien adressé à notre « Sauveur, à sa très sainte mère et à ses « anges de nouvelles oraisons, pour détour-« ner de toi ce nouveau péril ? Les élan-« cements de ton ame vers le Ciel ont-ils « été assez purs et assez fervents pour que

« tu sois assurée de l'assistance du Très-
« Haut, en ces autres combats qui vont
« se préparer pour toi? as-tu assez pleuré,
« assez veillé, assez mortifié ta chair, ô ma
« fille? —Hélas! mon père, répondit celle-
« ci, sans doute il y a trop long-temps que
« mon ame ne s'est approchée de son conso-
« lateur spirituel, et n'a puisé à la source de
« la grâce. C'est par-là que j'ai mérité en
« de si graves moments de ne trouver que
« sécheresse et langueur dans mes prières.
« Prions donc ensemble, ô mon père.... —
« Oui, prions ma fille, » et en disant ces
mots il la conduisit au fond du petit oratoire, où tous deux à genoux se tinrent long-temps en une sainte humiliation devant le Seigneur. Et s'étant relevés, ils eurent quelques instants d'un pieux entretien, après quoi ils revinrent ensemble vers Papianus, et purent se livrer à des délibérations humaines sur l'état de détresse où ils se trouvaient.

« Mon très cher parent, dit le prêtre
« au sénateur, ces dernières infortunes,
« je le vois, pèsent bien lourdement à

« ton vieil âge. Car je te trouve en un « abattement qui semble désespérer de tout, « même de la Providence. Cependant tes « propres maux devraient pour le présent « te toucher bien moins que ceux de ta « fille : ceux-là demandent le plus prompt « remède, et il est bon de considérer si « quelque voie de salut n'est pas ouverte « à son honneur. —Et qui jamais fut plus « soigneux que moi de l'honneur des miens? « dit le vieillard, comme s'il sortait vio- « lemment d'un long sommeil. Qui porta « avec plus de dignité le nom de ses aïeux? « Mais hélas! à quoi bon aujourd'hui ces « vains soucis, et pourquoi lutter inutile- « ment contre la fatalité des choses? Tout « désormais est voué à la destruction, et « quand l'Empire, avec toute sa gloire et « sa majesté, a succombé sous les Barbares, « ai-je droit de m'indigner qu'ils me ravis- « sent ma fille, et accomplissent la ruine « de ma maison? —Ainsi, lui répondit « Evodius, tu verras tranquillement Aurélia « traînée dans la couche de ce Franc! —Tran- « quillement! s'écria Papianus dont la voix

« devenait de plus en plus forte et élevée.
« Je serais tranquille en voyant le noble
« sang des Apollinaire se mêler à celui de
« ces bêtes farouches qui sont accourues en
« hurlant des forêts de la Germanie ! Mais
« que faire, encore une fois? Invoquer les
« lois de l'Empire? elles sont dans la pous-
« sière! Repousser la force par la force? les
« armes ne sont plus dans nos mains, et ont
« passé aux mains de ces brigands. Implo-
« rer l'appui des illustres familles parmi
« les Arvernes? toutes celles qui ont vail-
« lamment combattu pour la patrie, sont
« détruites comme la mienne : les autres se
« sont lâchement données aux Barbares.
« Temps glorieux, où nos montagnes en-
« voyèrent Avitus s'asseoir sur le trône des
« empereurs, qu'êtes-vous devenus? Où sont
« ces années, si voisines de nous encore,
« qui virent le bienheureux Sidoine, rece-
« voir à Rome une statue couronnée de
« laurier, digne prix de son savoir et de
« ses vertus? Aujourd'hui c'est de la muni-
« ficence barbare que nos vils concitoyens
« attendent des récompenses ; leur lâcheté

« est payée des dépouilles de leurs amis.
« O honte! honte éternelle! siècle affreux
« où la Providence dénonce si hautement
« qu'elle a délaissé l'univers! Je respecte
« ta sainteté, pieux Evodius : mais, dis-
« moi, ces épouvantables prodiges qui se
« manifestent chaque jour dans le ciel et
« sur la terre, ces comètes, ces lueurs me-
« naçantes qui remplissent l'air, ces secous-
« ses qui ébranlent les villes, ces armées
« d'animaux qui se combattent, ces ri-
« vières qui renversent tout dans leurs con-
« tinuels débordements, tous ces signes en
« un mot, que nous déclarent-ils, sinon
« que les temps sont arrivés, et qu'avec
« cet Empire qui était le monde, le monde
« va finir ? » Après ce discours de grande éloquence, Papianus s'arrêta, épuisé du long effort qu'il avait fait ; et à peine eut-il la force de prononcer ces derniers mots :
« Qu'Aurélia fuie, si elle peut : moi.....
« je ne sais plus que mourir. »

Evodius entendit avec affliction le langage de son illustre parent : « Cher Papia-
« nus, lui dit-il, tu as eu beaucoup de

« choses à pleurer, et je m'étonne peu que « la douleur remplisse ton ame. Selon les « paroles du Psalmiste, ton cœur a été « troublé, et ta vertu t'a délaissé. Mais « convient-il pour cela de blasphémer le « nom du Seigneur en reniant sa provi- « dence? Nous souffrons, mon noble ami; « et dis-moi, qu'a fait autre chose l'Église « du Christ depuis qu'en fut posée la pre- « mière pierre? A peine a-t-elle prévalu « contre l'idolâtrie, que l'hérésie a com- « mencé d'ébranler ses fondements; et « voilà qu'aujourd'hui la main des Barbares « lui fait subir des nouvelles épreuves. « Mais au lieu d'abandonner tout espoir, et « de s'endormir dans la négligence, c'est « ici qu'il faut, suivant le précepte de « l'Évangile, veiller et prier. Tu dis que ces « Barbares en renversant un empire qui « fut l'œuvre des siècles, sont venus mettre « fin à l'univers, et fermer pour le genre « humain la porte de l'avenir. Mais qu'était- « elle devenue cette grandeur romaine dont « tu pleures la ruine? Un vaste amas de « corruption, comme écrivait le bienheu-

« reux Salvien. Les Romains étaient pires « que ne sont aujourd'hui les Barbares. « Sanctifions notre conduite, et peut-être « nos jours deviendront meilleurs. Ces « Barbares mêmes, qui n'ont point déposé « encore toute leur avide cruauté, sont « néanmoins entrés dans le sein de l'Église : « ils s'y adouciront, ils comprendront « avec le temps cette loi que maintenant « ils outragent, et bientôt, si je ne me « trompe, loin d'enlever les richesses des « temples du Seigneur, ils y apporteront « en don leurs propres richesses, pour « le salut de leurs ames. Ne désespérons « donc pas de ces temps plus heureux, « qui ne sauraient manquer d'arriver, et, « dans cette attente, tâchons présentement « d'aviser, avec l'aide de Dieu, à quelque « bon conseil. »

Aurélia, qui d'ordinaire, recueillie en elle-même, ne prêtait nulle attention aux discours de ceux qui conversaient devant elle, avait écouté, d'un œil et d'une bouche avide, les paroles du prêtre. Puis elle s'écria soudainement : « O mon père, s'il ne

« s'agissait ici que du martyre, mon corps « et mon ame y voleraient avec une joie « ineffable. Mais ma virginité que j'ai « vouée au Seigneur, le Seigneur ne peut « désirer qu'elle soit profanée. Ce sacrifice « ne saurait être agréable devant ses yeux. « C'est pourquoi tous les conseils humains « qui pourront me tirer de cette embûche « du démon, je les accepterai. » Evodius ne lui répondit que par un signe tacite d'approbation : il semblait méditer quelque chose en son esprit, et rompit après un temps le silence : « Bon Ragneric, dit-il, « vois quelle est la nuit, et si les heures « en sont avancées. Toi, ma fille, te sens-tu « la force de cheminer avec moi, parmi « les ténèbres, jusqu'en ma demeure? — Je « suis débile et languissante de corps, ô « mon père, et mes membres ne sont point « formés à la fatigue; mais celui en qui « réside toute force me prêtera, je l'espère, « un peu de la sienne. » Ragneric rentrait en ce moment, et il leur dit : « La nuit « est sans étoiles : l'obscurité est grande; « et j'ai cru entendre au loin des bruits de

« tonnerre. — Penses-tu toutefois, reprit « Evodius, que nous puissions, sans qu'il « y ait de péril, partir pour le séjour de « ma solitude? — Rien n'est à craindre des « Barbares, qui tous gisent accablés par le « sommeil. Mais un orage va commencer, « et le chemin est alors bien rude en ces « montagnes. L'Adia [1] pourrait se déborder, « et vous n'auriez plus de gué pour la tra- « verser? — Tu as raison, reprit tristement « le saint homme, mon vieil âge et la fai- « blesse d'Aurélia ne sauraient entrepren- « dre une route si périlleuse. Le Seigneur « le veut ainsi, et sans doute il a refusé de « permettre que nous laissassions le noble « Papianus en proie à tous les outrages de « ces Barbares. Que faire cependant? » Et de rechef il se mit à méditer seul avec lui-même. « Je ne vois qu'un moyen, « recommença-t-il après un long silence: « j'irai au roi Théodebert en toute diligence, « et je l'informerai des choses qui sont « arrivées. Il aime les hommes du Seigneur:

[1] L'Ande, petite rivière, près de Saint-Flour.

« je serai en grâce auprès de lui, et il châ-
« tiera celui qui veut violer ses comman-
« dements. Mais, quelle que soit ma hâte,
« plusieurs jours me sont nécessaires pour
« accomplir ce voyage, et, jusque-là, ma
« fille, je te laisse en péril. C'est à toi de
« te fortifier de plus en plus par la prière,
« de recommander sans cesse ta virginité à
« l'auguste Vierge des cieux, et enfin de
« soutenir vertueusement le combat, comme
« tu as fait en ces premiers jours. Que si le
« danger devient plus grand, le Seigneur
« ne saurait te défendre ces pieux artifices
« par lesquels il permit aux chefs de son
« peuple et à ses élus de tromper maintes
« fois leurs ennemis. Donne à espérer à ce
« Barbare que tu satisferas un jour sa con-
« cupiscence, mais seulement lorsque ton
« vœu aura été délié par le saint évêque
« des Arvernes, et que lui-même aura été
« par son prince Théodebert autorisé à ce
« mariage. Souviens-toi que Judith fut
« bien plus hardie en ses ruses, sans que
« pourtant elle en fût moins chaste devant
« Dieu, et moins honorée devant les hom-

« mes. Au contraire, elle devint la plus « glorieuse entre toutes les femmes d'Israël. « Adieu, ma fille », et il étendit ses mains sur elle, pendant qu'elle s'agenouillait, et il la bénit. Il en fit autant à Papianus et à son fidèle affranchi, leur donna le baiser de paix, et comme le jour avait commencé à poindre, et que les torrents de pluie avaient cessé, il partit. Les esclaves, et avec eux deux des hommes d'Harderad, le virent sortir, mais ils gardèrent le silence, et s'inclinèrent même à sa vue.

CHAPITRE VII.

En quelle manière la concupiscence du Franc Harderad fut vaincue par la piété de la vierge Aurélia ; et de plusieurs entretiens qu'ils eurent ensemble.

Harderad, à peine éveillé de son sommeil, ne manqua pas d'être informé que pendant la nuit, un prêtre était venu furtivement visiter la famille romaine. Il en conçut une grande colère, soupçonnant que les conseils de l'homme de Dieu devraient fortifier Aurélia dans son obstination. Mais lui-même ne s'en obstina que davantage dans la résolution perverse de la contraindre à être son épouse, et, impatient de tout délai, il se précipita dans le gynécée, non moins violemment que s'il se fût agi d'aller frapper un ennemi. Papianus dormait, fatigué des entretiens de la nuit : Aurélia elle-même, malgré tous ses efforts pour suivre le saint précepte d'Evodius, ne veillait plus, ni ne priait. Au milieu des extases

de son ame élevée vers le ciel, l'engourdissement s'était glissé dans ses membres; ses yeux fixés sur l'image glorieuse de la Vierge étaient retombés; et l'on ne pouvait connaître qu'elle n'était point entièrement vaincue du sommeil que par le léger mouvement de ses lèvres qui murmuraient encore leurs oraisons accoutumées. Bientôt ce mouvement même cessa, et elle demeura plongée en un profond assoupissement. Il fallut, à la soudaine entrée d'Harderad, que Ragneric la saisît avec force par la main, pour qu'elle ne fût pas livrée, en l'attitude du repos, aux regards profanes du Barbare. Elle, tout soudainement réveillée, se dressa sur ses pieds, et sembla d'abord stupide à la vue du Franc. Mais en la voyant, lui-même avait changé de contenance, et la menace s'était retirée de son front. Toutefois il ne perdit pas l'ardeur de sa concupiscence; et pendant qu'Aurélia, remise de son trouble, adressait humblement à Jésus-Christ, avec sa prière du matin, la première offre de son cœur, il s'approcha d'elle et se mit à lui

parler. Alors commença entre eux un combat à jamais digne de mémoire, où Dieu manifesta visiblement sa puissance, tant par les paroles miraculeuses qu'il inspira à la jeune vierge, que par les semences de grâce qui descendirent avec ces paroles dans l'ame du Barbare.

« Toujours des prières ! commença Har-« derad, toujours ton Dieu dans la bouche ! « Ce que je t'ai dit hier méritait pourtant « d'occuper ton esprit. As-tu oublié que je « t'ai appelée mon épouse, et que c'est « aujourd'hui que nous devons nous unir « en mariage ? Tu sembles ne pas m'en-« tendre.... Aurélia, tu es ma femme, » lui cria-t-il alors d'une voix terrible, et en lui secouant les bras avec violence, puis, comme honteux de ce qu'il avait fait, et se retirant d'un pas en arrière, « Faut-il que je t'en fasse ainsi souvenir ? » Celle-ci lui répondit avec tranquillité : « J'achevais mentalement l'oraison que ta « présence profane me défend d'adresser de « vive voix au Seigneur. Je n'entends point « les hommes pendant que je converse avec

« Dieu. Que me disais-tu? —Ce que je t'ai « déjà dit hier, que tu es l'épouse d'Har- « derad. —Et c'est pour cela que tu as « interrompu ma prière! Cependant hier « aussi tu as ouï ma réponse : La vierge « consacrée au Seigneur ne peut connaître « le mariage..... —Ce sont là de vaines « paroles que j'ai déjà confondues en te dé- « clarant ma volonté. Tu seras à moi : je l'ai « juré par les os de mon père. — Je ne serai « qu'à mon Dieu, s'écria glorieusement la « vierge; je l'ai juré à mon Dieu. —Que tu « me fais pitié! que tu m'irrites! » répliqua le Franc en se mordant les lèvres, comme s'il eût voulu par là retenir sa fureur qui allait échapper. « Fille sotte, insensée! qu'a « ton Dieu de commun avec moi? aime-le, « prie-le, mais sois ma femme! —Aveugle « et insensé toi-même! Quoi! je t'aimerais « et j'aimerais mon Dieu en même temps! « Je serais ton épouse à la fois et l'épouse « du Christ! Ton entendement grossier n'a « donc jamais compris ces paroles : que « l'on ne peut servir deux maîtres ensem- « ble! » Harderad ne se contint plus à

ces derniers mots : « Misérables vaincus !
« vous appelerez toujours le Franc grossier,
« parce qu'il rejette les fables de vos prê-
« tres ! Tu me tiendras plus stupide qu'un
« ours, parce que je ris de ce mariage
« avec une croix de pierre ou de bois !
« viens dans mon lit, orgueilleuse Romaine,
« je veux que tu y connaisses un mari d'os
« et de chair. Viens..... » Et la force de son bras de fer semblait irrésistible. Mais le bras de Dieu était plus puissant, et on le vit alors faire éclater sa force dans la faiblesse même. En effet Aurélia, épouvantée du geste furieux d'Harderad, ne sut que pousser un cri : « Seigneur, Seigneur, ne
« m'abandonne pas, » et ce cri de détresse qu'elle jeta en approchant le crucifix de ses lèvres, retentit dans les entrailles du Barbare. Il lâcha tout d'un coup la main de la vierge ; et la bouche béante, fixant sur elle un regard plutôt triste que menaçant, après un moment de silence, il lui dit : « Tes baisers, pour ce froid simulacre !
« Ah ! que les miens te réchaufferaient bien
« mieux ! et c'est avec cet époux-là que tu

« passeras ta vie ! Mais que te fera-t-il, « malheureuse fille ? Défendra-t-il ta tête « contre la hache ennemie ? Remplira-t-il « la solitude de tes nuits ? te rendra-t-il « mère féconde et honorée ? Regarde-moi : « je suis d'un sang libre : je suis jeune, je « suis beau, vaillant par-dessus tous les guer- « riers de Théodebert. Nul ne te protégera, « ne t'aimera, ne te fera plus heureuse que « moi. Détourne les yeux de ces images de « ton Christ : repousse les mensonges de « tes prêtres. Courons à l'autel de mes « anciens dieux, de ces dieux meilleurs, « qui chérissent l'union des jeunes hom- « mes et des jeunes filles..... » Ce fut le dernier blasphème qu'il prononça : car Aurélia l'interrompit soudainement, et lui cria d'une voix éclatante : « Arrête, mal- « heureux ! arrête, et n'achève pas de « damner ton ame ! Puisse le Seigneur par- « donner ton crime à ton ignorance ! Mais « quels sont-ils donc ces hommes dont le « baptême a lavé le front, et qui peuvent « encore te méconnaître ainsi, ô mon « divin Jésus ? Ils veulent nous traîner au

« mariage terrestre, nous vierges, nous « récluses, qui sommes vouées, consacrées « au mariage des cieux ! Sais-tu bien, jeune « Franc, sais-tu bien ce qu'ici tu me pro- « poses ? Quel échange tu me veux faire « accepter ! Au lieu de l'époux immortel « qui me promet pour dot le Paradis, je « prendrais un époux mortel [1] ! Au lieu des « roses impérissables que tresse en cou- « ronne la main des anges et des saints, « je m'enlaidirais des roses sans éclat de la « guirlande conjugale ! Je dois revêtir la « robe de pureté de l'agneau divin, et j'y « substituerais la souillure des parures « mondaines ! Ah ! s'il en devait être ainsi, « je souhaiterais que le jour qui a été le « commencement de ma vie en eût pu « être la fin : je regretterais de n'avoir point « passé les portes de la mort avant d'avoir « sucé le premier lait, et reçu les premiers « baisers de mes nourrices ! Toutes les ima- « ges de la terre me font horreur, quand « je vois les mains du Rédempteur cruel- « lement percées pour la vie mondaine.

[1] *Voyez* sur tout ce passage la note 6, à la fin du volume.

« Je ne puis contempler l'éclat des pierreries
« qui ornent le diadème, quand mon esprit
« me retrace la sanglante couronne d'épines.
« Je rejette loin de moi tous les vastes
« espaces de la terre, éprise d'un immense
« desir du Paradis. Retiens de moi ces pa-
« roles, jeune insensé qui parais convoi-
« ter si ardemment la beauté d'une pauvre
« mortelle : la beauté n'est rien, les ri-
« chesses ne sont rien, la pompe de ce
« siècle n'est rien ; cette vie même dont
« nous jouissons n'est rien : il faut cher-
« cher cette autre vie que la mort ne vient
« pas fermer, qu'aucune tache ne peut
« obscurcir, dont la lumière n'a pas d'é-
« clipse, où l'homme, demeurant dans une
« éternelle béatitude, vit au milieu d'un
« jour sans déclin, où, pour comble de
« félicité, la présence du Seigneur lui-même
« lui fournit une intarissable contempla-
« tion, le ravit dans des extases angéli-
« ques, l'inonde d'une joie qui ne peut
« finir. »

Ainsi fut rendu par la bouche d'une jeune vierge, le plus glorieux témoignage au

Dieu du ciel et de la terre. Ragneric, et le vieux Papianus lui-même, bien que d'ordinaire insensible au langage pieux de sa fille, furent frappés d'admiration devant de si grandes paroles, et l'on ne saurait exprimer de quelle sorte en fut ému le Barbare. L'humilité semblait être entrée dans son ame orgueilleuse, il contemplait avec vénération celle sur qui tout à l'heure il avait porté ses mains impures : on eût dit que quelque chose de nouveau et d'inconnu s'agitait en son cœur. Il ouvrit enfin la bouche : « Femme, tu as dit « des choses singulières. Jamais je n'en « avais ouï de semblables. Heureux le « Dieu que tu aimes ainsi !... » Et soupirant, il s'arrêta, comme pour recueillir ses pensées : puis il reprit : « Cela ne peut « être ; non, quel qu'il soit, ton Christ ne « te punira point d'avoir fait ce que fit ta « mère. Et la pieuse reine Clotilde, « l'épouse de notre grand Clovis, a bien « su conserver sa sainteté dans l'état du « mariage. Aurélia, je te révère : mais tu « ne peux refuser de dormir avec moi dans

« le lit nuptial. Ce sera moi, s'il le faut,
« qui en porterai la peine devant ton Dieu.
« Je te laisse encore aujourd'hui; mais
« demain je te reverrai, et ce lendemain
« c'est le dernier : songes-y. »

Pour la première fois depuis son arrivée à Flammiacum, Harderad ne se livra pas le soir à la débauche avec ses compagnons. Son fidèle adulateur, lui voyant le visage inquiet et attristé, l'engagea à se consoler de son chagrin, suivant l'usage des Barbares, par de larges coupes qui le mettraient en ivresse : mais il refusa, et aima mieux garder les soucis qui l'occupaient. Les paroles extraordinaires qu'il avait ouïes d'une si jeune vierge le jetaient en un grand trouble de pensées; et quoique son esprit n'eût guère été jusqu'alors accoutumé aux réflexions, il méditait beaucoup avec lui-même. Il recherchait curieusement d'où pouvait venir tant d'autorité aux discours d'une fille à peine adulte; et sans concevoir en son intelligence les choses qu'elle lui avait dites touchant l'autre vie, il y songeait pourtant avec une sorte de pé-

nible inquiétude. Quelquefois il allait jusqu'à se reprocher la témérité de son langage sur cette religion du Christ qui était si chère à Aurélia, et dont elle parlait d'une façon si magnifique; mais il revenait aussi le plus souvent à ses idées de concupiscence, et désirait d'autant plus de faire Aurélia son épouse, qu'elle lui paraissait une femme étonnante et surnaturelle. De tout cela son esprit fut tellement agité, qu'il ne put sommeiller la nuit, et roula ses membres en son lit, non moins que s'il eût été couché sur des charbons embrasés.

Le jour suivant, il ne faillit pas d'aller trouver la fille de Papianus, ainsi qu'il le lui avait annoncé : mais un changement bien manifeste s'était fait dans son langage. C'était peu qu'il ne pensât plus à la traîner de force en sa couche : il semblait même avoir quelque crainte de lui demander trop impérieusement qu'elle fût son épouse. On pouvait aisément reconnaître que la grâce inconnue du Seigneur avait touché son ame rebelle : car au lieu d'être menaçant, il était triste, et quelquefois on eût cru que

des larmes allaient se répandre de ses yeux. Tandis que les autres jours il n'était demeuré près d'Aurélia que la durée de leur entretien, et était allé ensuite rejoindre ses compagnons pour jouer avec eux aux dés, ou chasser les bêtes sauvages, cette fois il resta presque toute la journée au gynécée, tour à tour immobile et se promenant d'un pas rapide, parlant à Aurélia ou gardant un profond silence, ne songeant point à la nourriture de son corps, et oubliant tout autre soin que celui de contempler la jeune sainte et de l'admirer. Vers le soir, il dit : « J'ai la fièvre ; je vais « boire de l'eau. Que tu me fais mal, Au- « rélia ! Mais aussi pourquoi suis-je si « lâche de ne pas te réduire par force en « mon obéissance? » Et il sortit tout soudainement, comme pour échapper à une résolution violente qui recommençait d'agiter ses esprits.

Aurélia attentive au cours ordinaire de ses méditations et de ses lectures pieuses, s'était peu occupée de la présence du Franc, et n'avait répondu aux discours qu'il lui

adressait que par des paroles brèves et pleines de l'inspiration du Seigneur. Toutefois elle ne pouvait voir sans pitié ce jeune homme brûlant ainsi pour la créature d'un amour qui n'est dû qu'au Créateur, et elle eût souhaité de détourner vers le ciel cette passion de la terre. Après qu'Harderad fut parti, elle se réjouit d'abord de pouvoir à la fin prier et s'entretenir avec Dieu sans contrainte : mais revenant bientôt après au souvenir du Barbare : « Ce Franc m'étonne, disait-elle à « son père. Jamais pareille affection hu« maine ne s'est montrée à moi. Il sem« ble m'aimer comme j'aime mon Dieu. « Pauvre insensé! » Elle s'arrêta, et Papianus ne répondit pas un seul mot, mais haussa les épaules en une manière de dédain.

Plusieurs journées suivirent où Harderad paraissait de plus en plus s'enflammer du désir d'avoir Aurélia pour épouse, et néanmoins lui parler avec plus de douceur et d'humilité. A chaque moment il lui redisait qu'il l'aimait par-dessus toute autre

chose, comme il n'avait jamais aimé ni sa mère, ni Théodebert, son roi et son ami. Il la suppliait, lui naguère si haut et si superbe, il la conjurait de l'aimer et de l'accepter pour mari. Il lui parlait de sa faveur auprès du prince, des richesses dont ils jouiraient ensemble; pour se le concilier, il promettait au vieux Papianus de lui faire rendre tous les biens de ses aïeux : il traitait même avec bonté et tâchait de séduire par ses offres l'affranchi Ragneric. Enfin il répétait sans cesse à la jeune fille : « Vois comme tu m'as fait malheureux ! « Voilà que je pâlis, que je maigris tous « les jours, que je ne trouve nul plaisir « à manger ou à boire, que je fuis mes « compagnons, de peur qu'ils ne rient ou « ne pleurent de moi ! Ah ! que ne t'ai-je « le premier jour, évanouie comme tu « l'étais, traitée en captive et unie à mon « corps ! Je serais heureux aujourd'hui ! « Mais ce que j'eusse osé alors, je ne l'ose « plus, insensé, lâche, méprisable esclave « que je suis ! » Et il pleurait, et quelquefois, en voyant ses larmes, entrait dans une

rage qui le rendait pareil aux animaux les plus sanguinaires. Aurélia, toujours éloignée de cette concupiscence humaine que le Barbare tâchait d'émouvoir en elle, prenait cependant grande compassion de sa folie. Tous les fois qu'elle le trouvait disposé à l'humilité, elle l'entretenait des délices de cet amour divin, de cette pure et vive source des joies célestes, si différente des affections charnelles et des plaisirs grossiers qu'elles procurent. Aussitôt que cette image des béatitudes de l'amour incorruptible avait rendu le Barbare attentif, alors élevant la voix, elle glorifiait Dieu en publiant de plus hautes vérités, et essayait d'introduire son auditeur dans les grands mystères de la religion du Christ. Celui-ci comprenait peu, mais il écoutait néanmoins, parce que c'était Aurélia qui parlait.

Une fois cependant, comme elle achevait avec toute la suavité du langage des Écritures, de tracer à celui que déjà elle nommait son disciple, le tableau des austérités et des ineffables douceurs de la vie

chrétienne, il vint en esprit au Franc de lui dire : « Tes paroles sont pleines de vé-
« rité, Aurélia. Eh bien, cette vie que tu
« me proposes avec tous ses labeurs, avec
« toutes ses épines, je l'adopte, je l'em-
« brasse : je marcherai dans la voie que tu
« m'as montrée; mais viens-y avec moi,
« et soutiens-moi de tes exemples : que je
« m'appuie sur ton innocence pour ne point
« faillir : vivons en époux chrétiens, chère
« fille, et notre union sera bénie du Sei-
« gneur. » La vierge tressaillit à ces mots, et l'on eût pu croire un moment qu'elle consentit à accueillir cette espérance mondaine. Mais détrompez-vous, yeux profanes, et apprenez que l'émotion de son ame avait une plus sainte cause. C'était la joie qu'elle sentait à entendre pour la première fois dans la bouche du Barbare des discours empruntés au langage de vérité et de vie. Cette joie éclatait dans son regard : elle en était possédée tout entière :
« Enfin donc, s'écria-t-elle, tu te souviens,
« Harderad, du baptême que tu as reçu !
« Tu as parlé en chrétien ! Tes paroles

« t'ont rendu mon frère ! Mais mon époux « ici-bas, jamais, Harderad, non jamais. « Aspirons, noble Franc, aspirons à un « autre mariage. Sois l'ami de mon ame : « j'aimerai la tienne, parce qu'elle est un « pur esprit que je puis aimer en Jésus-« Christ. Toutes deux se rencontreront un « jour dans les demeures bienheureuses « du Paradis ; et là, confondues dans un « même transport d'adoration devant le « Seigneur, elles seront mariées durant « l'éternité. Voilà les noces que je te pro-« pose : dis, ne sauras-tu pas leur sacrifier « l'union profane que tu me demandes ? » Harderad garda le silence : il avait entendu, et il faisait effort pour croire. Mais la chair luttait encore avec l'esprit, et le péché resta victorieux de la grâce. En arrêtant quelque temps ses regards sur Aurélia, que Dieu rendait alors aussi belle que ses anges, le Barbare reprit toutes les illusions de l'amour terrestre; son œil redevint comme celui du roi David devant Betsabé, et ses lèvres se r'ouvrirent pour blasphémer : « Non, je ne puis attendre ce ma-

« riage de là haut! Que je brûle dans ton « enfer, et qu'ici-bas tu sois mon épouse! « Je l'ai résolu.... » Aurélia jeta un cri perçant, et se voila la tête.

CHAPITRE VIII.

De l'entrevue du prêtre Evodius avec le roi Théodebert, de la donation de terre qu'il en reçut, et de l'arrivée de celui-ci à Flammiacum.

Aussitôt que le prêtre Evodius fut de retour en sa solitude, il se prépara au voyage qui devait le conduire vers le roi Théodebert. Ayant recommandé à un pâtre des environs le soin de sa chétive demeure, retirée au fond du roc, et n'emportant avec lui que son livre d'oraisons et deux pains de froment, il partit sur un cheval de taille petite et grêle, mais d'un pied sûr, et accoutumé à cheminer dans les sentiers difficiles des montagnes. Sa route fut pénible et de neuf jours entiers, durant lesquels il trouva rarement un toit pour y jouir de l'hospitalité, le pays étant de sa nature agreste, et d'ailleurs dépeuplé par les ravages des Barbares : plus rarement

encore rencontra-t-il un temple du Seigneur pour y célébrer le saint sacrifice. Enfin il arriva dans la grande ville d'Augustonemetum, qui, seule de toutes les cités Arvernes, conservait encore quelque chose de son ancienne magnificence, et où l'Église florissait sous la tutelle du bienheureux évêque Quintianus. Tous les clercs accueillirent Evodius avec grand honneur, vénérant à la fois sa piété et la noblesse de son origine. Plusieurs l'avaient cru mort, n'entendant plus parler de lui depuis quelques mois, et ils se livrèrent à la joie lorsqu'ils le virent de retour parmi eux.

Cependant, après avoir remercié le Seigneur qui l'avait conduit sain et sauf au terme de sa route, Evodius courût incontinent vers la demeure de Théodebert. Bien qu'il ne fût connu de personne, les hommes du prince le saluèrent avec apparence de respect, pour ne point désobéir aux ordres qu'ils avaient reçus touchant les clercs. Mais ils n'en dirent pas moins tout bas avec impiété : « Voici quelque autre encore « qui vient attraper de l'argent ou des

« terres. » Ce qu'ayant ouï l'homme de Dieu, il se retourna vers eux et leur dit tranquillement : « La paix soit avec vous, « mes frères; mais vous vous trompez : je « ne viens point quérir ici des richesses. « Faites seulement que je parle à votre « prince. » Ceux-ci, couverts de confusion, lui répondirent : « Devant toi est la cham- « bre où il séjourne : tu peux y entrer. « Car à toute heure, sa porte est ouverte « à ceux de ton habit. » Et ayant frappé, Evodius entra, et salua le jeune roi avec humilité.

Théodebert était assis sur un siége peu élevé, et s'entretenait familièrement avec plusieurs de ses amis, parmi lesquels on remarquait son précepteur Aridius, et Florus le cousin d'Harderad. Il se leva aussitôt qu'il aperçut dans Evodius un prêtre du Seigneur, lui rendit gracieusement son salut, et s'empressa de lui demander son nom et en même temps ce qu'il pouvait faire qui lui fût agréable. L'homme de Dieu répondit tout d'abord à la première interrogation, et sans attendre davantage, Aridius,

qui le reconnut, l'embrassa avec tendresse; ce que fit incontinent aussi Théodebert lui-même, son instituteur lui ayant parlé autrefois de la piété du saint prêtre, et de son humilité devant le Seigneur, lequel par ses mains avait daigné opérer plusieurs miracles. Le roi éprouva une joie très grande de le voir, et lui ordonna de s'asseoir et d'expliquer ce qui le conduisait en sa présence. Celui-ci, voulant émouvoir le prince en faveur de Papianus, non moins que de sa fille, raconta longuement et avec éloquence toutes les disgrâces de l'illustre maison de saint Sidoine, et arrivant de là à la détresse d'Aurélia, implora pour elle la miséricorde de Théodebert contre les violences d'Harderad. Lorsqu'il eut fini de parler, le roi lui répondit en ces termes : « Je t'ai permis, très pieux Evodius, ce « que je permettrais à bien peu de gens, « de vanter ici la famille opiniâtre et re- « belle des Apollinaires, et d'accuser près « de moi Harderad, le plus chéri de tous « mes amis. Mais comme ta langue ne m'a « paru dire que des paroles de vérité, je t'ai

« écouté avec attention, et je m'irrite contre « la conduite d'Harderad ; car je lui avais « ordonné de s'abstenir de tout acte in- « digne envers les personnes consacrées à « Dieu. Allons donc ensemble, vers cette « métairie de Flammiacum, où tu dis qu'il « faut porter secours à la pudeur de la « jeune recluse, et puisque la hâte est né- « cessaire, partons dès demain. Jusque- « là, je veux t'honorer, homme vénérable, « et m'entretenir avec toi de choses saintes. « Reste donc toute cette journée en ma mai- « son. » Evodius rendit au prince d'humbles grâces, et ils se mirent à discourir sur les anciennes souffrances de l'Eglise des Gaules, en même temps que sur les consolations qui lui étaient dues par les rois chrétiens. Evodius était doué d'une haute faconde, et Théodebert trouvait le plus vif charme à l'écouter. Et comme l'homme de Dieu ne cessait d'exalter le nom de Clovis, pour avoir été l'apôtre de sa nation, et avoir enrichi l'Église d'une foule de présents, le prince ne put s'empêcher de s'écrier : « Ne « craignez-rien, vous tous, pieux servi-

« teurs du Christ; quand le royaume des « Francs sera à moi, j'imiterai mon aïeul, « plutôt que mon père, et vous glorifierez « mon nom à l'égal de celui de Clovis. »

Cependant l'heure étant arrivée à laquelle Théodebert prenait son repas, Evodius fut convié à se placer à table auprès du prince, et en reçut toute sorte d'honneurs. Ce qu'il y avait de plus délicat parmi les mets était servi au devant de lui, quoiqu'il eût refusé d'abord toute autre chose que de l'eau pure et du pain, et ne consentît à goûter de quelques viandes que pour condescendre au désir de son illustre hôte. Comme le repas approchait de sa fin, Théodebert, que l'entretien de l'homme de Dieu avait singulièrement réjoui, prit ainsi qu'il suit la parole : « Vous tous qui êtes ici « présents, soyez-moi témoins qu'il est im- « possible que je laisse sortir de chez moi un « aussi saint personnage, sans lui donner « quelque marque de ma munificence. Je « t'en supplie donc, cher Evodius, veuille « me dire ce que tu souhaiterais le plus pos- « séder, et qui n'excède pas la limite de

« mon pouvoir, afin que je t'en fasse don,
« et me rende par-là agréable au Seigneur.
« — Je te l'ai déjà dit, très illustre prince,
« reprit Evodius, je suis un simple ser-
« viteur de Jésus-Christ, qui n'ambitionne
« rien dans ce monde, sinon d'achever
« tranquillement mes jours dans une pieuse
« retraite. Or, cette retraite, je l'ai trouvée
« au fond d'un rocher, où le Ciel daigne
« m'envoyer ma nourriture quotidienne.
« Je puis y veiller et y prier en paix, dis-
« tribuant de temps en temps la parole
« divine et le pain de vie à quelques pau-
« vres gens qui viennent le chercher auprès
« de moi. Tu le vois, je n'ai rien à faire des
« biens terrestres. Que veux-tu donc que
« je puisse te demander? — Je sais que l'or
« et toutes les richesses te sont en mépris,
« ô très saint homme. Mais, je te prie,
« néanmoins, que je puisse me recom-
« mander à Dieu, en te faisant quelque don.
« — N'est-ce pas assez, lui répondit le vé-
« nérable prêtre, que tu viennes porter
« un si prompt secours à mes parents affli-
« gés? — Non, s'écria Théodebert, il faut

« que tu reçoives de moi quelque largesse. « Si je ne puis autrement plaire au Sei- « gneur, je te bâtirai une maison, dans « l'endroit de ta solitude, comme a fait « Clovis au bienheureux Maximin. — Une « maison, très illustre prince, ne peut être « bâtie là où je vis retiré, comme celle que « le roi Clovis fit construire à Miciacum. « Maximin d'ailleurs avait avec lui des « frères.... — Et tu en auras aussi, dit alors « le prince. Grâces te soient rendues de « m'avoir prêté l'occasion de cette bonne « œuvre. Je veux qu'un monastère spa- « cieux, avec des terres fertiles, te soit « bâti là où il te siéra d'en choisir la place, « et que tu y réunisses un grand nombre « de frères qui y vivent selon la loi divine. « J'aurai en cette manière pourvu au salut « de mon ame. » Evodius fut ainsi contraint d'accepter les largesses du prince, ne pouvant refuser ce qui était un honneur pour Dieu bien plus que pour lui-même. Il désigna au roi, qui le conjurait de ne mettre aucun retard à sa demande, une colline ombragée d'arbres en un de ses côtés, et

de l'autre offrant d'assez gras pâturages, non loin de la rivière de l'Adia et de la montagne d'Indiciacum : et aussitôt Théodebert fit venir des notaires publics qui écrivirent, suivant les formes solennelles, enregistrèrent et revêtirent du sceau royal des chartes de donation en faveur du vénérable Evodius, par lesquelles lui était concédé tout le terrain qu'il avait demandé. Puis, sans tarder un moment, des ouvriers furent envoyés aux frais du prince, pour y construire la maison en laquelle Evodius devait rassembler des frères, et exercer la dignité abbatiale; ce qui se fit plus tard, et fut d'un très louable exemple aux princes des Francs. Mais cette chose n'est point de notre récit.

Théodebert et Evodius se séparèrent avec une joie mutuelle, et s'embrassèrent l'un l'autre de la plus vive affection. Le lendemain étant arrivé, le prince se ressouvint de sa promesse, et se mit en route vers l'Arvernie supérieure, avec des hommes qui connaissaient le pays, pour lui servir de guides. En outre, comme il devait traverser

plusieurs villes et villages, et se montrer aux peuples, il eut soin d'emmener à sa suite un nombre assez considérable de ses Leudes, tous habillés de leurs plus beaux vêtements et de leurs plus riches armures. Lui-même se para magnifiquement, et partout les habitants admirèrent sa haute taille et sa bonne mine. Il allait monté sur un cheval léger et petit, comme il était nécessaire pour le voyage qu'il faisait, mais dont les harnois étaient au loin resplendissants. Ses pieds jusqu'au talon étaient chaussés d'une étoffe soyeuse : ses genoux, ses mollets, ses cuisses à découvert. Son habit haut, serré, de diverses couleurs, descendait à peine jusqu'en avant de ses jambes nues. Par-dessus cet habit était une casaque verte, bordée de plusieurs bandes de pourpre et d'or, et dont les manches s'arrêtaient au haut du bras. Un casque de grande beauté parait et défendait à à la fois sa tête, de telle sorte que se montraient à peine les extrêmes boucles de sa royale chevelure. A un baudrier orné de clous pendait sa large épée : enfin sa main

droite portait en même temps un javelot recourbé et une petite hache propre à être lancée, tandis que la gauche agitait un bouclier dont les cercles éblouissants de blancheur et la bosse relevée en or attestaient un grand travail et une grande dépense. Ainsi parut le prince Théodebert devant les peuples frappés d'une haute admiration.

Cependant leur marche fut si rapide, que l'on eût pu l'appeler une course. Ils ne s'arrêtaient que quelques moments du jour, pour prendre leurs repas et donner haleine à leurs chevaux, et la nuit pour dormir durant trois ou quatre heures. C'était à cause de cette promptitude que Théodebert avait refusé d'emmener avec lui le vénérable Evodius, dont l'âge n'eût pu supporter un voyage si précipité. En effet cinq jours lui suffirent pour accomplir la même route qui avait demandé neuf jours au vieillard.

Le soleil s'en allait vers son déclin, lorsque le prince descendit avec sa troupe la colline qui dominait la métairie de Flammiacum. Il y eut d'abord grande rumeur et alarme parmi les hommes d'Harderad, à

la vue de ces cavaliers, en qui ils craignaient des ennemis. Mais ils les eurent bientôt reconnus pour gens de leur nation; puis les voyant de plus près, ils aperçurent l'illustre Théodebert, leur jeune roi, le saluèrent de leurs acclamations, et coururent vers Harderad pour lui porter cette nouvelle fortunée. Celui-ci ne se réjouit pas comme eux : car il soupçonnait qu'avec le prince s'approchait de lui quelque malheur. Et ce fut avec très grande peine qu'il s'arracha de l'appartement d'Aurélia, où il siégeait toujours, pour aller à la rencontre de Théodebert. Théodebert lui baisa plusieurs fois le visage avec tendresse, et lui demanda s'il n'était pas joyeux de sa visite. Harderad déclina de répondre, en montrant au prince l'étendue du domaine et le nombre des troupeaux qu'il avait acquis et et distribués entre ses hommes. Ensuite, sans laisser le temps que lui fût adressée autre parole, il engagea Théodebert et tous les Leudes à venir sous son toit pour y jouir de l'hospitalité, et se rassembler en un grand festin. Et feignant la sollicitude la

plus empressée, il courut ordonner à ses esclaves de ramasser, s'il le fallait, tout ce qu'il y avait de provisions dans la maison, afin de régaler dignement le prince. Or il est vrai de dire que, pour ce repas et celui du jour suivant, fut presque réduite à rien la quantité des troupeaux qui faisaient la première richesse de la métairie, ainsi que celle des cruches de vin depuis long-temps vieillissant dans le cellier de Papianus.

Lorsque enfin Harderad, qui était resté au-delà d'une heure à s'occuper de ces préparatifs, fut revenu vers le roi, celui-ci le prit à part, et lui dit : « Tu es plus em-« pressé, mon fidèle ami, de me faire man-« ger que de me parler. Quelle peut être « la cause de ceci? Dis-moi aussi si tu es « malade : car voilà un mois seulement que « tu m'as quitté, et ton visage s'est amai-« gri, au point que j'ai eu peine à te re-« connaître. » Le jeune homme rougit, et balbutia quelques paroles que Théodebert ne sut pas comprendre. « Il faut que quelque « chose trouble ton esprit, reprit alors le roi. « Aurais-tu brisé la virginité de cette fille

« du Seigneur, que tu veux mettre dans « ton lit, malgré mes ordres ? Un saint prê-« tre est venu m'avertir de ton méchant « dessein, et je suis arrivé ici pour le pré-« venir. Réponds-moi donc : le sacrilége « est-il fait ? — Que ne l'est-il ! répondit « Harderad d'un ton farouche. Je serais « heureux. — Je rends donc grâce au Ciel « d'être venu à temps, dit Théodebert. Le « saint homme Evodius sera satisfait. Mais « nous reparlerons demain de ces choses, « et je veux que le premier de tous tu « viennes m'entretenir : je n'aimerais point « ouïr d'un autre cette histoire. Fais seule-« ment que pour l'instant on se hâte de me « donner à manger, car mon appétit devient « grand, et mes membres sont fatigués. » Beaucoup de viandes étant déjà posées sur la table, Harderad y fit asseoir Théodebert. La plupart des Leudes qui l'avaient suivi y prirent place, selon leur rang. Les autres, mêlés avec les hommes d'Harderad, allèrent souper en une chambre voisine, ou bien se couchèrent à terre, sur des peaux de bêtes, dans la salle même du festin, n'en

prenant pas moins part au repas, et assouvissant largement leur voracité. Toutefois le prince et presque tous les convives de sa suite ne burent ni ne mangèrent fort avant dans la nuit, la lassitude leur ayant amené le sommeil. Harderad sortit en même temps que Théodebert, qu'il conduisit à son lit, et laissa poursuivre leur débauche à ceux de ses compagnons qui avaient encore besoin de boire pour s'endormir.

CHAPITRE IX.

Comment le prince Théodebert vit Aurélia, et comment elle partit pour le monastère de Mauriacum.

Le fracas dont fut remplie la maison, durant toute cette nuit, avait fait soupçonner à Aurélia la venue du prince, et elle s'en était réjouie dans son cœur. En effet, elle le regardait comme envoyé de Dieu à sa délivrance. Non qu'Harderad eût recommencé envers elle ses premiers outrages : au contraire, il lui parlait avec douceur, même avec soumission : il se prosternait devant elle en suppliant, et restait seulement opiniâtre en ce point qu'il la voulait pour son épouse. Mais, quoique ferme dans sa résistance, la vierge chrétienne souffrait d'être contrainte à entendre le Barbare. Les paroles dont il importunait son oreille entraient, malgré elle, dans son ame, et la remplissaient de distractions : enfin, éprouvant chaque jour ses

forces dans un combat sans relâche, elle commençait à se défier d'elle-même, à redouter les piéges du tentateur; et maintes fois elle avait à son tour supplié Harderad de lui épargner les prières, comme si elle eût craint de s'amollir et de chanceler dans ses pieuses résolutions. Elle comprenait en outre que le Franc, bien que ses yeux de temps en temps s'ouvrissent à la lumière de la foi, ne céderait cependant jamais sa passion humaine à l'amour de Dieu, ce qu'elle avait d'abord espéré. Toutes ces choses firent que sa joie fut grande, alors qu'elle connut que Théodebert était à Flammiacum. Elle ne pouvait douter qu'il y fût venu sur la prière du bienheureux Evodius, et avait confiance qu'il la sauverait de tout péril. Elle s'endormit dans cette pensée, et la nuit se passa pour elle sans inquiétude.

Il n'en arriva pas ainsi d'Harderad. Bien des soucis l'agitèrent et lui refusèrent le sommeil. Il avait reconnu, d'après les courtes paroles de la veille, que Théodebert avait été préoccupé par les discours du prê-

tre Evodius, et qu'il venait le réprimander de sa conduite avec la vierge chrétienne. Cela le jetait en une grande crainte que son amour ne trouvât pas merci devant le prince, quelle que fût l'affection mutuelle qu'ils se portaient dès leur enfance. Il appréhendait aussi que Théodebert se laissât vaincre au langage persuasif d'Aurélia, et la donnât à un monastère plutôt que de la donner à son ami. Enfin, comme il savait le jeune roi, bien que très pieux, cependant très enclin à la concupiscence, il lui venait d'autres fois en idée que Théodebert pourrait bien convoiter la beauté d'Aurélia, et il en éprouvait une jalousie et une fureur extrême. De là vint que les heures de la nuit s'écoulèrent pour le Barbare pleines de trouble et d'insomnie.

Aussitôt que parut le jour, il se leva, et connaissant le prince pour homme très matineux, il l'alla trouver en sa chambre, dont il ferma la porte, afin que personne ne les vînt interrompre. Après quoi ils s'entretinrent ensemble. Harderad, d'une nature ingénue et sincère, raconta à Théo-

debert, sans rien omettre, chacune des choses qui lui étaient advenues avec Aurélia. Puis il exprima combien son désir immense de s'unir à cette fille l'avait fait malheureux, et ses paroles furent à ce point tendres et dolentes, que jusqu'au fond des entrailles elles émurent de compassion le prince, lequel en pleura amèrement. Toutefois, après qu'il eut embrassé Harderad en signe d'amitié et de consolation, Théodebert, qui reconnaissait la véritable situation des choses, lui dit avec tristesse : « Mon très aimé Harderad, je m'afflige grièvement que tu « veuilles ainsi pour ta compagne une vierge « qui s'est consacrée à Jésus-Christ. Il y a « tant d'autres de ces femmes romaines, « belles et riches, que nous pouvons à souhait faire nos concubines ou nos épouses! « J'en ai vu plusieurs à Augustonemetum « qui nous appelaient vers elles, loin de nous « prendre en dédain. Laisse donc celle-ci, « et viens en chercher quelque autre qui « soit faite pour la chair. — Et qui l'est plus « qu'Aurélia? Je ne veux qu'Aurélia, s'écria Harderad d'une voix impatiente. —

« Ces paroles sont d'un insensé, dit le roi,
« ou d'un enfant qui demande cela seule-
« ment qui ne peut lui être donné. — Tu
« peux me la donner, toi, si tu en as la vo-
« lonté. —Non, cher Harderad, car elle est
« à un maître plus puissant que je ne suis.
« —Mais si elle-même voulait?... —Peut-
« être, à ce que je crois avoir entendu, le
« consentement d'un saint évêque pourrait
« la rendre libre de son vœu. — Ah! très
« cher et très respecté Théodebert, dis-lui
« cette chose, je t'en conjure : » et les larmes étouffant sa voix, il pressait les mains du prince, ajoutait les gémissements aux gémissements, les prières aux prières, pour que celui-ci consentît à être auprès d'Aurélia son intercesseur. Théodebert, de rechef saisi de pitié, lui promit d'essayer sur l'esprit de la jeune vierge toute espèce de discours, hormis ceux de la menace, et ils se séparèrent.

Cependant Théodebert, qui avait appris que les pieuses personnes doivent être respectées dans la paix de leurs oraisons et de leurs méditations, ne voulut pas tout

soudainement se rendre en l'appartement écarté d'Aurélia. Il envoya un des esclaves d'Harderad faire savoir à la jeune vierge qu'il la visiterait dans quelques moments, et souhaitait s'entretenir seul avec elle. Aurélia, quoiqu'elle eût le cœur haut et que d'ailleurs elle fût pleine de confiance en la piété du roi, éprouva néanmoins quelque anxiété de cette entrevue avec un Barbare si grand en puissance et en renommée. Il lui semblait que ce fût cet homme qui allait décider de son sort, et que Dieu le lui eût envoyé pour être son juge. C'est pourquoi une incroyable agitation remplissait son sein, et elle faillit même de tomber en pâmoison, alors qu'elle crut entendre les pas d'un homme qui s'approchait. Ce n'était point Théodebert, mais seulement un de ses Leudes qui venait annoncer qu'il entrait. Aurélia, pendant ce court instant, tâcha de reprendre un peu ses esprits, et bien que ses genoux tremblassent encore sous elle, le prince, frappé de l'éclat de sa beauté, ne vit pas autre chose, et ne s'aperçut point du trouble qui la possédait.

Il la salua, et celle-ci lui répondit par une respectueuse inclination. Puis se fit un assez long silence, que le prince ne rompit que pour demander à Aurélia, en lui montrant Papianus : « Cet homme est-il « ton père ? — Il est mon père. — Vieillard, « dit alors Théodebert, tu es malheureux, « et je devrais peu te plaindre, puisque tu « t'es élevé contre notre empire. J'essaierai « pourtant qu'il te soit rendu quelque « chose de tes biens. Mais je voulais parler « seul à ta fille. Pourquoi es tu ici ? — Puis-« je être autre part, répondit Papianus « avec une fière dignité, lorsque tes satel-« lites ne m'ont laissé que ce coin de ma « maison ? Et depuis quand ce qui se dit à « la fille est-il étranger à son père ? — Tu « es bien superbe, mon vieil homme, reprit « Théodebert : mais je veux bien ne m'en « pas irriter. Congédie seulement cet esclave, ajouta-t-il, montrant Ragneric, qui sur un signe impérieux du prince, s'éloigna tout en murmurant. « Maintenant, puisque « tu veux rester, je vais parler à ta fille, « comme si tu n'étais point ici. »

Théodebert s'approchant alors d'Aurélia lui demanda de l'écouter avec attention. Il lui vanta toutes les belles qualités d'Harderad, que son père, l'illustre Théodoric, lui avait donné pour compagnon de son enfance. Il lui dit comment il était le plus beau, le plus vaillant, le plus libéral de tous les Francs : comment il le tenait en la plus haute faveur, au point de lui accorder toute chose au monde, hors ce qui serait contraire à la justice ; comment enfin il souffrait de le voir aujourd'hui livré à une passion folle, mais bien digne de pitié. Là, il redit toutes les choses mêmes que lui avait dites Harderad, ne pouvant trouver de meilleures ni plus touchantes expressions, et il finit par supplier la jeune vierge de prendre en compassion son malheureux ami. Aurélia, bien qu'elle fût singulièrement émue en voyant un grand prince s'abaisser auprès d'elle à la prière, lui répondit aussi les mêmes choses à peu près qu'elle avait tant de fois répétées à Harderad ; savoir, que la sainteté d'un vœu indissoluble l'enchaînait à Jésus-Christ, et qu'elle ne pouvait prendre un autre

époux sans se précipiter dans la damnation éternelle. Ces paroles sévères furent toutefois prononcées par elle avec une si suave douceur, qu'elles jetèrent le prince comme en une sorte d'enchantement, et qu'il demeura immobile, les yeux fixés avec admiration sur la jeune fille, semblant attendre qu'elle continuât de parler, long-temps encore après qu'elle avait fini. Aurélia baissa les yeux, et parut aussi tomber en méditation. Mais Théodebert, se ressouvenant à la fin de ce qu'il avait à dire, reprit ainsi la parole : « Je crois cependant, « jeune fille, que le pieux Aridius me dit « en mon enfance que les vœux faits au « Seigneur peuvent être rompus quelque-« fois par l'autorité de l'évêque du diocèse. « Et ne pourrais-tu de cette manière te « rendre à la vie du siècle, et former avec « Harderad un mariage chrétien? Car, sa-« che-le bien, il est très repentant d'avoir « agi d'abord envers toi avec violence; il te « supplie de lui pardonner ses méchants « procédés et ses paroles criminelles; et « désormais sa joie serait de mener avec toi

« une vie toute chrétienne. Permets donc « que je visite à ce sujet le vénérable Quin- « tianus, et que s'il y donne son consente- « ment, je vous fasse époux l'un de l'autre, « avec grands honneurs et grandes riches- « ses. — Fuis, fuis loin de moi, séducteur, » s'écria soudainement Aurélia, en se levant avec impétuosité de son siége, et signant son front à plusieurs reprises de la marque du salut : « Retiré-toi, esprit de tentation, » comme si le démon se fût trouvé devant ses yeux. « Maudit, je te repousse au nom « du Christ, mon Sauveur. » Et elle se rassit, et demeura quelque temps à se remettre de l'émotion violente qui l'avait agitée. Puis tout d'un coup se jetant aux genoux de Théodebert, et les embrassant : « Très illustre prince, lui dit-elle, le com- « bat est fini. La tentation est vaincue. Si « j'eusse pu accepter un époux mortel, « c'eût été Harderad. Mais mon époux est « dans les cieux. Pardonne-moi de rejeter « tes offres splendides ; et, je t'en conjure « par notre Dieu tout-puissant, protége la « vieillesse de mon père, fais qu'il n'ait plus

« besoin de sa fille, et me laisse dès cet « instant même fuir les périls du siècle, au-« près de la vénérable reine Theudechilde, « dans la sainte maison de Mauriacum! » Théodebert, étonné du mouvement subit qui avait précipité à ses pieds la jeune vierge, n'avait point songé à la relever : il la contemplait et l'écoutait en même temps comme s'il eût joui de l'humble attitude où elle était devant lui. Ce ne fut que lorsqu'elle eut cessé de parler, et qu'en sanglottant elle eut appuyé sa tête contre les genoux du prince, qu'il la remit sur son siége, et paraisant sortir lui-même d'un combat pénible : « Il faut te céder, Aurélia, « lui dit-il. Tu es trop belle pour nous « autres hommes. Harderad sera bien mal-« heureux!..... Moi-même, j'aime mieux « maintenant que tu sois à Dieu qu'à lui. « Je viendrai te répondre tout-à-l'heure. » Et il s'élança promptement hors de la chambre, demanda son cheval, le pressa de l'éperon, et courut long-temps à travers les vallées et les montagnes. Il ne revint qu'après plusieurs heures, quand la rapidité de

sa course eut soulagé son esprit des pensées violentes qui le tourmentaient.

A son retour, il trouva Harderad qui l'avait de tous côtés cherché, et l'attendait avec inquiétude. Théodebert l'embrassa tendrement et lui dit : « Laissons cette fille à « son Dieu. Je la lui cède, moi qui donne- « rais maintenant dix de mes villes pour la « mettre dans mon lit. Viens, que nous la « voyions pour la dernière fois. » En achevant ces mots, il traîna Harderad dans le gynécée, et parla ainsi à la jeune sainte : « Aurélia, je t'amène Harderad, afin que, « comme un juge, tu lui dises toi-même « sa sentence. Quelle qu'elle soit, par l'au- « torité de mon père Théodoric et la mienne, « je la ratifie et rends irrévocable. Jeune « fille, songe encore une fois avant que de « parler. » Elle n'hésita pas un seul moment. « Très illustre Théodebert, et toi, très cher « Harderad, vous connaissez tous deux mon « vœu. Je ne puis vous répondre qu'en « vous le remettant en mémoire, et le renou- « velant solennellement devant vous : Au « nom de la très sainte Trinité, de la vierge

« Marie, et de tous les saints, je jure de « renoncer pour toujours au siècle et à ses « pompes, et de vivre en servante de Jésus-« Christ dans une maison de filles recluses. « Amen. » Harderad pâlit, et peu après ses yeux étincelèrent de fureur. Théodebert le saisit, comme pour le garder de quelque acte de démence. Mais Aurélia s'avança vers lui, et dit : « C'est à moi de le consoler. » Puis, lui prenant la main, « Harderad, s'é-« cria-t-elle, très cher Harderad, ainsi que « je t'appelais tout à l'heure, écoute-moi, « et ne fais pas de ton ame l'ame d'un in-« sensé. La fiancée du Christ ne pouvait être « qu'au Christ, sinon elle se plongeait dans « les flammes de l'enfer. Mais j'ai toujours « pris pitié de toi, et désiré ton salut du « fond de mon cœur. Suppliante à mon tour, « je te conjure de ne pas te perdre éternel-« lement, pour que je puisse au moins dans « le Paradis te donner une part de ma féli-« cité. Vois cette croix ou est mort le Sau-« veur des hommes, » ajouta-t-elle en lui présentant le crucifix qui chaque jour re-cevait ses oraisons, « par elle, par sa vertu,

« tu seras soulagé dans tes tribulations. « Viens, ami, et prions ensemble, » et sans qu'il songeât aucunement à lui résister, elle le fit tomber à genoux, et adressa au Seigneur, pour l'ame du Barbare, les plus ferventes prières. Théodebert admira en silence cette pieuse extase, et ne se put défendre d'en verser quelques pleurs. Enfin tous deux se relevèrent, et la vierge se retournant vers le prince : « Obtiens mainte- « nant de mon père, dit-elle, que de suite « je sois envoyée en la sainte habitation de « Mauriacum. » Ce que Papianus ayant consenti d'un simple signe de tête, la joie brilla dans les yeux de la jeune fille : elle embrassa son père avec larmes, recommanda vivement à Harderad de se jeter au sein de Jésus-Christ pour s'y consoler, et demanda au prince qu'il la fît partir sur-le-champ. Théodebert lui accorda ce qu'elle demandait, étant pressé lui-même qu'elle ne fût plus avec eux : il ordonna au fidèle Ragneric de veiller sur elle, et lui assigna quatre robustes hommes pour porter sa litière. Après quoi, elle partit, et ses derniers mots fu-

rent : « Gloire à toi, mon Dieu : car je vais « habiter dans ta sainte demeure. »

Pendant que se faisaient toutes ces choses, Harderad était resté silencieux, et comme sans mouvement. Théodebert, comprenant que l'instant approchait où une violente fureur succéderait à ce calme de désespoir, prit tout d'un coup son ami par la main, et lui cria d'une voix qui eût rompu le sommeil d'un trépassé : « Harde« rad, nous voilà maintenant libres. Cette « fille qui nous tenait esclaves est loin de « nous. Veux-tu que nous retournions « bientôt aux combats, et venir avec moi « guerroyer en Italie? Le pays est riche et « plein de bonnes dépouilles. Des femmes « belles s'y trouveront aussi. T'en faut-il de « suite quelque autre qui te console de celle « que tu as perdue? Prends Deutéria : je « l'aime : mais je te la donne. Elle a été dans « mon lit : cependant elle n'est point mon « épouse : elle sera la tienne, et les enfants « qui naîtront de vous, je les enrichirai. « M'écoutes-tu, Harderad? Me réponds-tu? « Vas-tu me suivre? » Et comme il semblait

vouloir le traîner hors de la maison, celui-ci, qui jusqu'alors avait paru ne pas entendre tous ses discours, répandit contre lui d'horribles imprécations. Théodebert ne s'en émut point, ayant bien plutôt pitié de sa folie, et persistant à l'emmener avec ses Leudes, dont il avait ordonné le départ. Mais Harderad, rempli d'une obstination farouche, ne voulut point s'éloigner, et frappa même violemment quelques hommes qui tâchaient de l'arracher par force de cette demeure. Théodebert alors se mit à lui parler avec douceur et extrême tendresse, et ils pleurèrent ensemble. Mais Harderad refusa néanmoins de suivre le prince, auquel il était nécessaire de retourner promptement en la cité des Arvernes. Il quitta donc son ami, gémissant gravement de le laisser en si pitoyable douleur, et durant leur embrassement, il pleura beaucoup sur son visage.

On raconte que, chemin faisant, comme le roi exaltait la beauté d'Aurélia par ses paroles, et disait qu'elle lui avait inspiré une très grande concupiscence, un de ses

Leudes, enclin à la flatterie, lui conseilla de l'enlever de force, pour en jouir, ne pouvant se faire qu'elle fût encore consacrée sans retour au Seigneur. Théodebert, ému de colère, ne lui dit nul mot, mais le frappa soudainement de sa hache sur la tête, et du coup le fit tomber mort. Les autres Leudes furent saisis de crainte, et ils continuèrent leur route.

CHAPITRE X ET DERNIER.

Comment Harderad fut visité du Seigneur durant son affliction, et se fit clerc, puis fut élu évêque.

Ici, pauvre moine que je suis, et de si peu de doctrine, j'envierais à plusieurs les richesses de l'éloquence, pour raconter en une digne manière les choses miraculeuses qui furent accomplies dans Harderad par la grâce du Seigneur. En effet, il faudrait en un tel récit la beauté du langage de saint Augustin, évêque, retraçant sa conversion, ou l'infini agrément des paroles du bienheureux Sidoine, la lumière des Arvernes. Mais ne sachant atteindre à ce haut point, je dirai simplement et d'une humble façon les choses telles que je les trouve brièvement écrites dans les chartes de notre monastère, en y ajoutant ce qui me fut conté par plusieurs frères de très long âge et de fidèle mémoire.

Après que Théodebert fut parti, Harderad se renferma seul en sa chambre de repos, et défendit que personne l'approchât. Toutefois quelques-uns de ses compagnons, inquiets de sa solitude et de son affliction extrême, ne se voulurent point tenir éloignés de lui, et s'ils ne virent point ce qu'il faisait, purent du moins l'ouïr. Il semblait être transporté souvent de la tristesse à la fureur : car tour à tour on l'entendait sangloter et pleurer, s'agiter et pousser d'affreux hurlements. Une fois en la soirée il demanda de l'eau, ce qui témoignait une fièvre violente. Il ne fut pas plus tranquille durant la nuit, laquelle il passa sans sommeil ; non plus que toute la journée du lendemain, qu'il passa sans nourriture. Ses hommes éprouvaient une singulière compassion de voir leur chef en un tel désespoir, et ne savaient quel conseil prendre entre eux à ce sujet. Ils ignoraient qu'à Dieu seul il appartient de porter remède à de si amères tribulations.

Comme la nuit approchait, Harderad retrouva par hasard dans ses vêtements le cru-

cifix d'or que lui avait laissé Aurélia, en lui recommandant d'implorer Jésus-Christ pour qu'il fût son consolateur. Il se souvint en même temps des paroles de la jeune fille, et sans aucunement réfléchir à ce qu'il faisait, il se mit à prier. Ce n'étaient point les prières ordinaires qu'a consacrées l'Église, et que répètent les fidèles : mais quel que fût le langage dont il se servait, ce langage fut, à ce qu'il semble, entendu du Seigneur. Car après qu'il eut cessé de parler, il sentit son cœur plus léger et plus calme. Venant de là à se rappeler tout ce que lui avait enseigné la vierge chrétienne sur la foi du Christ, et particulièrement sur les délices ineffables de la vie religieuse, il commença d'envier le bonheur dont elle était allée jouir, tandis que lui était resté si dolent et si malheureux. Parmi ces pensées, qui soulageaient un peu l'agitation de son esprit et de son corps, la fatigue fit insensiblement allanguir ses membres, et s'étant mis la tête sur le chevet de son lit, il tomba en un doux et profond sommeil. Alors se manifesta à lui par une vision céleste la grâce

spéciale et infinie du Tout-Puissant, qui avait daigné le prendre en compassion.

Il lui sembla que tout soudainement apparut à ses regards une femme de beauté sans pareille, la tête environnée d'un rayon glorieux de lumière, et tenant entre ses bras un enfant dont le doux sourire n'avait rien qui fût de la terre. « Je suis, lui dit-« elle, la mère des hommes, la consola-« trice des affligés, et celui-ci est mon fils, « le même que tout à l'heure tu as adoré sur « la croix. Écoute maintenant ce que je vais « te dire : touchée des prières de la jeune « fille qui m'est consacrée et que tu me « voulais ravir, j'ai pour toi intercédé au-« près du Seigneur, et il t'a reçu dans sa « grâce. A côté d'Aurélia, tu viendras t'as-« seoir parmi les élus ; mais, comme elle, « tu dois prendre la voie d'épines, mortifier « ta chair, et t'affliger pour te réjouir en-« suite. Et pour que tu saches de quel « péril tu es échappé, et craignes de re-« tomber dans les embûches de la vie mon-« daine, le Dieu tout-puissant a commandé « qu'un de ses anges te prît par la main, et

« te fît voir les choses de l'abîme. Après « quoi, il élèvera tes regards vers le séjour « des élus, afin que connaissant les délices « du paradis, tu te gardes de t'en priver « pour l'éternité. » Et en achevant ces paroles plus suaves que le miel, elle disparut tout à coup. Alors Harderad se sentit enlever par un bras puissant, qui l'emportait vers le fond de la terre, et le faisait rapidement tournoyer et descendre, sans qu'il le laissât un seul instant reposer. Ceci dura pendant plusieurs heures, et à la fin ils s'arrêtèrent au-dessus d'un gouffre sans fond, d'où sortaient des flammes avec des torrents de fumée, et s'exhalait une infecte odeur. Là, le divin messager tint quelque temps Harderad le corps suspendu à l'entrée de l'abîme, et jetant des cris épouvantables. En effet il sentait une très grande peur, et les choses qu'il voyait étaient si horribles, que jamais sa bouche n'a osé depuis les dire à personne. Lorsqu'il parut à l'ange qu'il eut assez long-temps regardé, alors ils remontèrent d'une course aussi prompte parmi les airs, qu'ils avaient fait pour des-

cendre. Et comme ils s'étaient élevés de ciel en ciel, il le conduisit jusqu'au plus haut séjour de la lumière, où est le trône même du Dieu tout-puissant. Là, fut manifesté aux regards d'Harderad tout ce que contemplèrent autrefois et le bienheureux Paul, et le bienheureux Jean, ainsi qu'il est dit de lui au livre de l'Apocalypse. De rapporter les glorieuses béatitudes que virent ses yeux, et les concerts harmonieux de Séraphins qu'ouïrent ses oreilles, c'est une chose que je n'essaierai, et que nul ne pourrait faire. Nous savons seulement que son ame fut transportée en un infini ravissement, et resta comme éblouie de l'immense spendeur du lieu trois fois saint de la céleste Jérusalem. Lorsqu'il s'éveilla, tout, à l'entour de lui, était illuminé d'un éclat incroyable de lumière, et s'étant mis à genoux, il pria..

Depuis ce moment, ses hommes furent étonnés du changement qui s'était fait en lui. Il aimait, il est vrai, de resterseul avec lui-même, mais sans qu'ils le vissent en aucun instant abattu de tristesse, ou agité

de fureur. Il passa ainsi plusieurs journées, retiré et calme, si ce n'est que quelque chose semblait montrer en son esprit l'attente d'un grand événement. Enfin, il lui fut annoncé que le prêtre Evodius était venu pour la dernière fois visiter sa retraite de la montagne, non loin de laquelle se bâtissait l'autre retraite que lui avait donnée le roi Théodebert dans sa munificence. Ceci parut causer à Harderad une très grande joie, et il se fit mener incontinent dans l'ermitage souterrain du saint homme. Son séjour y fut, dit-on, de plus d'un mois, durant tout lequel temps il vécut en une manière merveilleusement édifiante. Il écoutait avec une docilité parfaite, et toute la simplesse d'un enfant, les enseignements salutaires que lui donnait le serviteur de Dieu : il s'unissait à ses prières, à ses mortifications, à son austère frugalité, et se couchait, comme lui, sur un pauvre lit d'herbes et de feuilles. Rien n'était plus beau que leurs entretiens, par lesquels le Franc se confirmait chaque jour davantage en la foi du Christ. Il parlait souvent au vé-

nérable prêtre de la vierge Aurélia : mais ses discours n'avaient plus rien qui fût mondain, ni profane. Il s'enquérait seulement si la jeune fille serait bientôt consacrée au Seigneur, et revêtue de la robe de pureté. Il se faisait raconter les douceurs de la vie qu'elle menerait; et demandait enfin pour lui-même quand il serait assez purifié des taches de la concupiscence, pour être admis parmi les frères qu'allait rassembler autour de lui le digne vieillard Evodius. Celui-ci évitait de lui répondre, averti d'en-haut que le Franc était réservé pour de plus grandes choses.

Enfin après quelque temps il lui dit : « Voilà que je dois me rendre en la cité « des Arvernes, pour recueillir ceux qui « vont vivre avec moi dans le saint monas- « tère que nous consacrerons au bienheu- « reux Austremoine. Tu me suivras, mon « fils; afin que, désormais assez instruit « en notre auguste religion, tu sois ordonné « et voué aux autels, selon que le Seigneur « te l'a commandé par la très sainte vierge « Marie. Prépare-toi donc, et partons. »

Et étant partis, ils arrivèrent dans la ville des Arvernes, où séjournait encore le prince Théodebert.

Harderad ne tarda pas à le visiter, et à lui dire ses résolutions. Théodebert, qui avait pleuré de joie en le revoyant, et l'avait embrassé plusieurs fois avec une extrême tendresse, fut grièvement contristé de ce que son ami renonçât ainsi à la vie du siècle : mais il se garda de combattre un dessein dans lequel il reconnaissait la grâce visible de Jésus-Christ. Il lui raconta qu'il avait donné de grandes richesses au monastère de Mauriacum, où s'était retirée Aurélia, et que sans doute après la mort de l'illustre reine Theudechilde, ce serait elle qui serait établie en la dignité d'abbesse. Quant à lui, il lui faisait espérer que sa piété, jointe à la faveur où il le tenait, lui procurerait bientôt les fonctions d'évêque ; ce qu'Harderad ne voulait aucunement consentir dans la parfaite humilité de son cœur.

Cependant l'ordination du jeune Franc s'accomplit avec une très grande solennité.

Quintianus lui imposa les mains, et tout le clergé de la ville unit ses voix en un même cantique d'action de grâces. Ce fut peu de jours après cette cérémonie que Théodebert quitta le pays des Arvernes, appelé en la ville de Metz, par la maladie de son père Théodoric, dont il recueillit les trésors et le royaume. Evodius se rendit aussi, vers le même temps, avec plusieurs cénobites, dans la demeure qui lui avait été bâtie près de la montagne d'Indiciacum. Harderad, qui n'était demeuré dans la cité des Arvernes qu'afin de complaire au prince, son ami, et entendre encore les préceptes de son maître spirituel, s'éloigna très promptement lui-même, décidé à vivre dans la solitude, selon l'exemple de plusieurs saints dont l'histoire lui avait été racontée. C'est pourquoi il fit un assez long voyage avec très grande fatigue, et se retira en un lieu où, pendant d'assez longues années, il ne fut vu d'aucun de ceux qui l'avaient connu auparavant.

Comme il était oublié de beaucoup, et que Théodebert lui-même, qui chérissait

fidélement sa mémoire, le croyait mort, il advint que quelques hommes des champs portèrent en la ville des Ruthènes la renommée d'un saint personnage, qui passait sa vie dans de continuelles oraisons, toujours prosterné devant le Seigneur, et mortifiant son corps par les plus dures austérités. Ils racontaient que plusieurs fois il était sorti de sa solitude pour distribuer à des malades le saint viatique, et par la vertu de ses mains en avait tiré quelques-uns des portes mêmes de la mort; mais aucun ne savait dire son nom : ce qui excita parmi le peuple des Ruthènes un très grand désir de connaître l'homme de Dieu par qui étaient accomplis de tels miracles. Et une foule considérable de personnes pieuses dans l'affliction, ou même de gens simplement curieux, ne cessait d'affluer vers la retraite du prêtre inconnu. Mais lui, renfermé dans sa demeure, se laissait rarement voir, pour n'être point troublé dans ses religieux exercices, et un très petit nombre d'habitants de la ville pouvaient dire qu'ils avaient ouï sa voix

et aperçu son visage. Cependant tous ceux qui avaient eu ce bonheur, glorifiaient hautement le Seigneur d'avoir approché un homme de si rare piété, et dont les paroles étaient douées d'une grâce si efficace. C'est pourquoi il était grand par ses œuvres, et non moins grand par sa renommée.

Or voici ce qui advint à la mort de l'évêque Dalmatius. Comme une violente contention s'était élevée entre plusieurs prêtres du diocèse, pour succéder à ce prélat, et que le plus ambitieux de tous ces clercs, Transobad, était repoussé par le vœu du peuple presque entier des Ruthènes, un des premiers de la ville s'avisa de dire à quelques autres notables citoyens : « Puisque si près « de nous nous avons un homme agréable « au Seigneur, pourquoi ne pas le choisir « à la place du bienheureux Dalmatius? Ces « autres recherchent l'épiscopat avec con- « voitise, ainsi qu'une dignité mondaine : « celui-là, humble de cœur et retiré dans « sa vie, gouvernera notre Église selon l'or- « dre de Jésus-Christ et l'exemple de son

« prédécesseur. » Ces paroles ayant plu à à tous, ils convinrent entre eux de rassembler le peuple, et de lui faire cette proposition. Le peuple l'accueillit avec très grande joie, et en poussant de vives acclamations. Puis aussitôt on les vit tous se précipiter hors des murs, et se porter tumultueusement vers la demeure du saint homme, de trois lieues distante de la ville.

Alors se renouvela ce que Sulpicius Sévérus a raconté si éloquemment sur l'élection du bienheureux Martin, évêque de Tours. Le pieux personnage, qui était Harderad, et que nul de cette multitude ne connaissait, fut arraché de vive force à sa retraite. Un nombre infini de citoyens, disposé le long de la route, le conduisit jusqu'à la ville, pour ainsi dire sous escorte et avec des gardes. Là il n'y eut qu'une seule voix, qu'une seule volonté, et cet homme qui pour la première fois était vu dans la cité des Ruthènes, en fut nommé évêque par le suffrage unanime du peuple, lequel contraignit celui du clergé. Et changeant contre un nom romain son nom bar-

bare, ainsi qu'il se faisait souvent, le nouveau prélat fut désormais appelé Théodosius.

Ainsi s'accomplirent les volontés du Dieu tout-puissant sur Harderad, et sa piété reçut dès ce monde une digne récompense. Au reste, suivant le vœu de son saint prédécesseur Dalmatius, il ne se laissa entraîner à aucun des vices du siècle, et, véritable prêtre de Jésus-Christ, il ne permit pas que son cœur fût enflé par l'orgueil, ni corrompu par la luxure ou l'avarice. C'est pourquoi tout le monde, et même ceux des diocèses voisins, ne cessèrent d'avoir son nom en extrême vénération. Non seulement Théodebert, qui mourut peu d'années après que son ami fut fait évêque, mais encore le roi Childebert avec son épouse, la pieuse Ultrogothe et le roi Clotaire lui-même, le chérirent beaucoup et l'honorèrent. Son Eglise devint riche par les largesses d'un grand nombre de fidèles.

Aurélia de son côté, ayant été reconnue comme abbesse par les saintes filles de Mauriacum, les gouverna avec une sagesse mer-

veilleuse ; et faisant prospérer cette maison sainte, elle crut en grâce devant Dieu, elle qui, sous l'œil que rien ne trompe, avait toujours été le miroir de pureté et le vase d'élection. Elle avait appris les choses miraculeuses faites sur Harderad par la Providence d'en-haut, et elle s'en était réjouie. Lorsque ensuite, dans les travaux de son ministère, l'évêque Théodosius vit l'abbesse de Mauriacum, tous les deux éprouvèrent une très vive joie : le passé avait fui pour eux avec toutes ses ténèbres, et se retrouvant désormais en Jésus-Christ, ils se complaisaient l'un et l'autre dans une chaste et religieuse affection. Aussi se revirent-ils souvent, et loin d'en fuir les occasions, ils les recherchaient, ne les regardant plus comme des piéges du tentateur, mais bien au contraire comme des sources de grâce et de bénédiction pour l'un et pour l'autre. Chacun d'eux vécut une assez longue vie. Toutefois Harderad mourut plusieurs années avant Aurélia, et selon le désir qu'il en avait témoigné, son corps fut enseveli dans le monastère de Mauriacum. Plus tard,

quand Aurélia, pleine de jours, quitta le siècle, son tombeau fut placé près de celui de l'évêque des Ruthènes, en signe de leur réunion et de leurs noces éternelles dans le paradis. Et il a plu au Seigneur d'attribuer à ces deux sépulcres la vertu des miracles. Et moi, humble serviteur de Jésus, avant que je fusse enfermé dans cette abbaye de Saint-Julien, j'y ai prié plusieurs fois en mes afflictions, j'y ai pleuré, et j'ai été consolé.

FIN DE L'HISTOIRE D'HARDERAD
ET D'AURÉLIA.

NOTES.

Note I, page 26.

De l'abbaye de Saint-Julien à Brivæ.

Saint Julien, martyr, était dans la plus haute vénération chez les Arvernes, comme le témoigne toute l'histoire de ces temps. Grégoire de Tours, Auvergnat de naissance, en fait foi particulièrement. Au reste, ce ne fut qu'au septième siècle qu'une abbaye fut jointe à l'église de ce saint, à Brioude, et le premier abbé dont le nom se rencontre dans les récits ecclésiastiques, est Félix, en 643.

Note II, page 59.

Du pillard qui vola le bienheureux saint Martin...

Clovis, comme on le sait, fit mettre à mort un soldat qui avait volé un peu de foin dans un pré appartenant à l'abbaye de Saint-Martin, comme il marchait en guerre contre les Visigoths : « *Et ubi erit spes vic-« toriæ; si beatus Martinus offenditur?* Et où sera l'espé-« rance de la victoire, s'écria-t-il, si le bienheureux Martin « est offensé? »

Note III, page 65.

Se hâtèrent de laver dans des vases remplis d'eau chaude, etc.

Cet ancien usage des Grecs et des Romains subsistait encore. J'en trouve également la trace dans une anecdote

rapportée par Grégoire de Tours, sur un certain Andarchius qui se prévalut de la faveur du roi pour venir s'impatroniser dans la maison d'un pauvre propriétaire qu'il avait dépouillé par ruse. « Ingressusque Ursi domum, « cænam sibi præcepit præparari, atque aquas quibus ab« lueretur calefieri jubet. Sed cum servi domus minime rudi « domino parerent, alios fustibus, alios virgis cædit, non« nullis capita percutiens sanguinem elicuit. Turbata ergo « familia, præparatur cæna, abluitur hic aquis calidis, « inebriatur vino, et se collocat super stratum. » (Greg. Tur., lib. IV, cap. 47.) Voyez la *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, publiée par Guizot, tom. 1, page 208.

Il y a, comme on peut voir, assez de ressemblance entre le procédé de cet Andarchius, et celui d'Harderad et de ses compagnons.

Note IV, page 70.

Mes maisons d'Aquæ Calidæ.

Sidoine appelle ces eaux, *Calentes Baiæ*. Elles sont aujourd'hui un bienfait pour la ville à laquelle elles ont donné leur nom. Les habitants de Chaudes-Aigues trouvent à tout instant, à une fontaine commune, une eau d'un degré de chaleur assez élevé pour y faire cuire des œufs, ou y apprêter quelque autre nourriture.

Note V, page 95.

Comme écrivait le bienheureux Salvien.

Salvien, évêque de Marseille, dans son livre *de Gubernatione Dei*, a censuré avec une austère franchise, et souvent une rare éloquence, les vices de son temps, et fait rougir les peuples corrompus de la Gaule, devant les

mœurs féroces des Barbares. Il se recommande aussi pour les détails précieux qu'il fournit sur le système vexatoire de l'administration romaine.

Note VI, page 106.

Au lieu de l'époux immortel, etc.

Ceci nous paraît imité et presque copié de Grégoire de Tours, (Greg. Tur. lib. 7. cap. xlii.) dans la scène si connue des amants de Clermont. Voici ses paroles :

« Ecce, relicta ab immortali Christo enim qui mihi dotem « promittebat paradisum, mortalis hominis sum sortita « consortium; et pro rosis immarcescibilibus, arentium me « rosarum non ornat, sed deformat spolium. Et cum debui « super quadrifluo Agni flumine stolam puritatis induere, « hæc mihi vestis onus exhibuit, non honorem...... O, si « mihi hæc futura erant, quare non dies vitæ meæ ipse « fuit finis, qui fuit initium? O, si introissem mortis ja- « nuam, antequam lactis acciperem alimenta! ô, si mihi « dulcium nutricum oscula in funere fuissent expensa! « Horrent enim mihi terrenæ species, quia pro mundi « vita transfixas video Redemptoris manus. Nec cerno dia- « demata gemmis insignibus coruscantia, cum illam spi- « neam miror mente coronam. Respuo longe lateque diffusa « spatia terræ tuæ, quia amænitatem concupisco para- « disi...... Nihil est mundus, nihil sunt divitiæ, nihil est « pompa sæculi hujus : nihil est vita ipsa qua fruimur : « sed illa magis vita quærenda est, quæ morte termi- « nante non clauditur, quæ labe ulla non solvitur, nec « aliquo occasu finitur; ubi homo in beatitudine æterna « permanens, luce non occidente vivit. Et quod magis est « his omnibus, ipsius Domini præsentia, jugi perfruens

« contemplatione, in angelico translatus statu, indisso-
« lubili lætitia gaudet. » (Voy. les *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, publiés par M. Guizot, t. 1, pag. 33.)

Note VII, page 125.

Que le roi Clovis fit bâtir à Miciacum.

Je cite textuellement ici le récit de cette donation, écrit au septième siècle, environ cent années après qu'elle fut faite. L'auteur est un moine même de Miciac, qui paraît vivement jouir des avantages de sa solitude religieuse.

.... « Un jour Clovis, dans un de ces moments de vi-
« vacité extrême, ordinaires aux rois, comme saisi d'une
« inspiration divine, fit appeler le saint vieillard Euspi-
« cius, et son neveu Maximin, lequel lui tenait par la
« vertu aussi-bien que par le sang. Il lui dit : Ma volonté
« avait été d'abord, et j'avais cru que l'utilité de l'Église
« demandait que tu fusses le docteur et le chef de la ville
« de Verdun et du peuple parmi lequel tu es né. Mais,
« puisque, d'après les suggestions de mon esprit, je t'ai
« traîné jusqu'en ce lieu (Orléans), peut-être par l'effet
« de la volonté divine, je souhaite que tu choisisses un
« endroit dans ces environs, dans lequel il soit satisfait à
« tes desirs et à ton utilité, en même temps qu'à l'utilité
« du temps à venir. Par-là votre position sera meilleure,
« et la Divinité me deviendra plus favorable : par-là vos
« successeurs recueilleront de grands avantages et garde-
« ront ma mémoire. C'est donc à vous de vous aviser, et à
« moi d'accomplir ce que vous aurez avisé. Les deux saints
« hommes ayant ouï cette offre bienveillante, se mirent à
« rechercher avec le plus grand soin, le lieu le plus com-
« mode à leurs desirs : Ils voulaient trouver la solitude,
« et avoir en tout temps une retraite salutaire à l'ame.

« Mais ayant découvert par la faveur divine ce qu'ils « cherchaient, et ayant informé le roi de la chose, saint « Euspicius, qui sentait arriver pour lui le jour de la vo- « cation dernière, voulut qu'une si riche donation ne se « fît pas sous son nom, mais sous celui du bienheureux « Maximin : Seigneur, mon roi, dit-il, comme mon âge « avancé ne me permet pas de longues années, et que l'ac- « tivité, aussi-bien que la dévotion de mon neveu Maxi- « min, votre serviteur, permettent d'espérer mieux de lui, « je demande que votre libéralité veuille bien lui accorder « le champ de Miciac, et la petite possession appelée « *Cangiacum*, en même temps qu'une autre appelée Liti- « miacum ; afin que, tant que nous vivrons, nous puis- « sions nous y livrer à Dieu, avec ceux qui voudront s'as- « socier avec nous, sous la protection de l'évêque de cette « ville, Eusébius. Ayant ouï ces paroles, le roi y con- « sentit de grand cœur, et satisfit aux demandes de cet « homme vénérable. Ayant donc fait appeler les notaires « et les greffiers publics, un acte solennel fut rédigé, « écrit et confirmé, revêtu de signatures et de cachets, « avec le nom de saint Maximin : afin que dans cette « même terre de Miciac, où ne se trouvaient que de vieux « débris de murailles, il pût faire reconstruire une nou- « velle demeure à l'usage des serviteurs du Christ, où rien « ne vînt distraire leur vie consacrée au Seigneur...

« En effet, la terre de Miciac, qui leur est attribuée, « est si bien convenable à un ordre monastique, qu'elle y « semble, si on peut le dire, spécialement destinée par « Dieu. Car, baigné des deux côtés par la Loire et le Loi- « ret, ce lieu présente une demeure retirée aux serviteurs « de Dieu, et empêche d'approcher tous les importuns. « L'île dans son intérieur est plus fertile qu'étendue. Elle « produit, en effet, du blé en grande quantité ; le vin y « abonde et est excellent. Comment dire ce que la va-

« riété des jardins ajoute de charme, et procure d'avantage « à ce lieu? Et pour tout comprendre en un mot, cette « petite île engendre et nourrit toute sorte de biens. Ce « n'est pas non plus un médiocre surcroît d'utilité et d'at- « trait que les bâtiments qui y apportent le commerce de- « puis la mer, etc. » (*Ex vita sancti Maximini*, Script. Franciæ, tome III, page 616.)

Cette retraite monastique, si douce à habiter, est aujourd'hui un joli village, près d'Orléans, qui du nom de celui qui avait fondé le couvent, s'appelle Saint-Mesmin, corruption de Maximin.

Note VIII, page 162.

Ce que Sulpicius Sévérus a raconté, etc...

Voici le texte de Sulpice Sévère ; il est fort remarquable : .... « Quum Martinus erui a monasterio suo facile non « posset, Ruricius quidam, unus e civibus, uxoris lan- « guore simulato, ad genua illius provolutus, ut egrede- « retur obtinuit. Ita dispositis jam in itinere civium turbis, « sub quadam custodia ad civitatem usque deducitur. Mi- « rum in modum incredibilis multitudo non solum ex illo « oppido, sed etiam ex vicinis urbibus ad ferenda suffragia « convenerat. Una omnium voluntas, eadem vota, eadem- « que sententia, Martinum episcopatu esse dignissimum, « felicem fore tali Ecclesiam sacerdote », etc.... (Ex Sulp. Sev. *libro de vita sancti Martini*, cap. vii.)

FIN DES NOTES.

MANUSCRITS

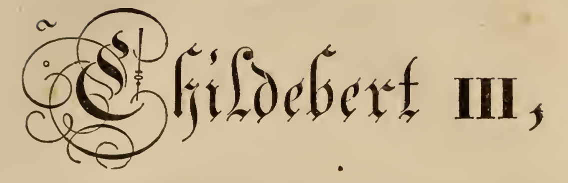
De l'ancienne Abbaye

DE SAINT JULIEN, A BRIOUDE

Seconde Partie.

LE LIVRE DES GESTES

DU ROI



Chronique du 8e Siècle,

RETROUVÉE ET TRADUITE PAR UN AMATEUR D'ANTIQUITÉS FRANÇAISES;

Et publiée par Auguste Trognon,

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'ACADÉMIE DE PARIS.



Paris,

CHEZ BRIÈRE, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE, RUE SAINT-ANDRÉ DES ARTS, N° 68.

MDCCCXXV.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

L'ESTIMABLE antiquaire pour qui nous remplissons les fonctions d'éditeur, nous a adressé une seconde lettre relative à cet autre reste d'antiquités qu'il a retrouvé et dont il fait part au public. Nous voulions, d'abord, comme la première, la placer ici en forme de préface; mais elle nous a paru beaucoup trop longue pour que cela fût praticable.

L'auteur commençait par y raconter la découverte de ce deuxième manuscrit que lui a encore fourni l'ancienne abbaye de Saint Julien, à Brioude : il traçait ensuite un rapide et intéressant tableau des révolutions survenues dans la Gaule depuis le temps où finit sa première histoire jusqu'à

celui où commence la seconde, s'attachant surtout à montrer comment la chute des Mérovingiens, au lieu d'être une révolution de palais à la manière de l'Orient, fut un nouvel envahissement de la Gaule par les armes et les institutions des peuples Germains. Il se défendait vivement, contre son correspondant, d'être l'auteur du texte latin et français de la légende, et en maintenait avec chaleur l'irrécusable antiquité : passant de là aux *Gestes du roi Childebert III* qu'il met ici au jour, il s'expliquait fort nettement sur la nature de cet ouvrage où il prétend que l'on n'ait à voir autre chose qu'une chronique du huitième siècle.

« Il vous a plu, disait-il au docte académicien, de louer dans ma légende une certaine régularité d'ordonnance, une sorte d'intérêt romanesque qui semble appartenir à des compositions plus modernes.

Permis à vous de penser ainsi. Mais, à coup sûr, vous ne trouverez plus en cet ouvrage-ci ni plan régulier, ni intérêt de roman, ni rien de ce qui vous charme dans l'autre, et bien mal avisé le lecteur qui irait y chercher pareille chose. C'est de l'histoire, de l'histoire toute pure, ce sont des faits qui se succèdent dans leur ordre réel, sans songer à se tenir entre eux par cette unité factice, heureux mensonge de l'art, pour plaire et pour émouvoir.

« Retirez donc d'avance toutes les critiques que vous pourriez adresser à la *Chronique*, en la jugeant comme vous avez fait de la *Légende* : et si vous allez me dire que le cadre en est étroit et mesquin, que les incidents s'y succèdent sans liaison et ne satisfont nullement l'ame par cette progression habilement graduée d'où naît l'intérêt, que les caractères des personnages n'y ressortent jamais dans ces vives con-

versations qui donnent au récit l'ame et le mouvement, qu'enfin la composition est froide, et le langage monotone, je vous répondrai : « Oui, vous pouvez avoir raison ; « mais songez seulement pour qui sont vos « reproches. C'est un moine du huitième « siècle, ce n'est pas moi qui ai tous ces « torts. » Et allant même plus loin, j'oserai prendre la parole pour l'accusé défunt et vous dirai : « Qu'à onze siècles de dis- « tance, il ne pouvait guère prévoir le goût « de ceux qui le liraient un jour : qu'il fai- « sait l'histoire de son temps selon l'esprit « de son temps, et ne s'occupait en nulle « façon de préparer un roman à l'avenir. « Instruisez-vous avec ceci, si vous voulez, « ajouterais-je (toujours en son nom) amu- « sez-vous, si vous pouvez. »

« La réponse est dure, direz-vous, et satisfera peu de monde. Il se peut ; mais, à mon sens, elle est concluante. Supposez

même un moment (ce qui certes est loin de la vérité) que je fusse l'auteur de ces deux morceaux d'antiquité, le sens de mes paroles ne serait pas autre. En effet, ce qui s'y trouve naturellement exprimé, j'aurais dû alors de mon mieux en rechercher l'imitation. Vous trouvez mauvais que dans l'Histoire d'Harderad et d'Aurélia, je n'aye pas eu la pensée de me substituer comme narrateur au moine qui l'a écrite; que je me sois interdit par là tout jugement sur ce qui est raconté, et me sois condamné à suivre en esclave tous les préjugés de l'époque : surtout vous vous indignez contre ce mysticisme niais de langage, qui revêt indistinctement toute idée, quelle qu'elle soit, de la forme ecclésiastique. Je réponds, toujours en vous accordant par hypothèse ce que la réalité vous refuse : Pouvais-je faire autrement? Et cela même n'est-il pas un fait très remarquable et très digne d'être

retracé, qu'il n'y eut pas alors d'autre langue écrite que la langue de l'Église? Le même reproche tombera bien plus gravement sur la *Vie de Childebert*, où la couleur ecclésiastique domine bien davantage encore. Un tiers environ de cette chronique met en action des clercs, et ne s'occupe que de leurs idées, de leurs intérêts, par conséquent renferme peu de quoi s'amuser. Mais tel n'était point alors l'état de la société, que l'activité et la vie y abondassent de toutes parts, et que le tableau en puisse être sans cesse mouvant, animé, dramatique. L'influence monastique partout répandue donnait au contraire à l'existence sociale un aspect de morne et sombre uniformité, avec lequel il est peut-être difficile que nous sympathisions aujourd'hui, mais qui cependant ne peut manquer de se retrouver dans une peinture du temps. Tout se réduit donc à redire encore une

fois que ceci n'est pas un roman, mais une vraie chronique, et doit être uniquement jugé sous ce rapport. Ce sera aux fécondes imaginations de reconnaître si avec ces matériaux bien incomplets qui leur sont fournis, il leur est possible de reconstruire l'édifice de la société, tel qu'il était alors tout entier; si de quelques ossements épars, comme dit l'ingénieux auteur d'Ivan-Hoe, l'évocation magique peut faire sortir un corps plein de mouvement et de vie.

Quoi qu'il en soit, si l'on veut réfléchir qu'une douzaine de lignes nous restent à à peine dans toute la collection des savants bénédictins sur les rois fainéants et leur présence aux assemblées du Champ-de-Mai; que pas une parole ne nous a été conservée de Pepin-d'Héristal, ni de Charles Martel, d'après laquelle on puisse deviner leur caractère, ou seulement présumer les motifs qui les faisaient agir; qu'enfin telle

est l'obscurité répandue autour de cette période historique, que l'on est accoutumé à se figurer les rois enfants de la race Mérovingienne comme des califes ou des sultans endormis au sein de la mollesse orientale ; je ne puis croire qu'on ne reconnaisse alors quelque utilité en la publication de ma chronique, et que l'exhumation de ce débris d'antiquité n'ait son prix, même aux yeux de vos gens du monde. »

Nous ne citerons pas davantage. Dans la dernière partie de sa lettre, notre antiquaire s'occupait du roman de *Quentin-Durward*, que son correspondant lui a fait parvenir, et qu'il juge avec une grande sévérité, le plaçant fort au-dessous d'Ivan-Hoe. A ce sujet, il construisait une fort belle théorie du roman historique, appuyée de plus d'une savante citation : mais le lecteur dont nous ménageons la patience, concevra sans peine et approuvera le motif pour le-

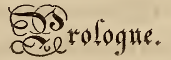
quel nous nous abstenons de lui offrir cette longue dissertation.

Par *Post-scriptum* M. F....as demandait avec instance à son correspondant que, si l'ouvrage avait les honneurs d'une seconde édition, on ne manquât pas d'imprimer le texte latin en regard de la traduction française. C'est au public de décider si notre antiquaire aura cette satisfaction.

LE LIVRE DES GESTES

DU ROI

Childebert III.



Prologue.

C'est la coutume de ceux qui vivent retirés en les saints monastères, lorsqu'ils composent quelque livre, d'en faire la dédicace au seigneur abbé par lequel ils sont régis. Cette chose pratiquée de tous, je ne la ferai pas. Non que je manque de respect pour le pieux Tétradius, aujourd'hui dominateur spirituel de l'abbaye de saint Julien ; tout au contraire, si mon loisir et mes forces me le permettaient, ce me serait une joie extrême de chanter en vers sonores ses incomparables vertus. J'ai même fait vœu

au Seigneur, s'il lui plaît de rappeler ce vénérable abbé hors de ce monde, avant que j'en sorte moi-même, d'inscrire sur son sépulcre une mémorable épitaphe. Mais le livre que j'écris maintenant ne lui sera point adressé, parce que ce n'est point un livre adressé aux hommes d'aujourd'hui. Les choses qui y sont renfermées, sont grandes, importantes, dignes d'éternel souvenir : mais elles ne peuvent être lues que de ceux qui vivront aux siècles futurs. Il serait mal sûr de les confier au temps présent : car la colère des puissants brûle comme la flamme. C'est pourquoi je m'abstiendrai d'énoncer en aucun endroit mon propre nom, de peur que cela ne puisse par hasard induire en péril ou moi-même, ou quelqu'un du même sang que moi. Et ces feuilles écrites pour nos neveux, je les déposerai en un coffre de cèdre qui me fut jadis donné en présent, puis les enfouirai dans quelque endroit caché de cette abbaye de saint Julien, d'où sans doute la suite des âges les viendra retirer.

« Celui qui s'exaltera, sera humilié. »

Ainsi a parlé Notre-Seigneur en son Évangile, et cette sainte parole s'est en moi vérifiée. J'avais fait vœu d'être humble, et j'ai conçu des pensées superbes : le siècle m'a parlé, et j'ai écouté la voix du siècle. Je n'ai point commis le péché de simonie, ainsi que ceux qui paient avec l'or la mitre et le bâton d'évêque. Mais l'épiscopat me fut offert, comme récompense mondaine, afin que je pusse briller aux yeux des hommes, et j'ai accueili cette damnable espérance, je me suis nourri de cette fumée orgueilleuse. Béni soit Notre-Seigneur qui m'a châtié selon que je le méritais ! Mes illusions ont été confondues, et j'ai souffert l'exil au lieu d'être décoré d'une vaine gloire. Béni soit encore une fois le nom de Dieu ! Mais malheur à la race impie qu'il a laissé s'établir sur la nation des Francs pour le châtiment de ses péchés !

En quel temps l'Église des Gaules fut-elle affligée à l'égal de ce qu'elle est aujourd'hui ? Nul ne saurait se souvenir qu'elle ait enduré de pires calamités depuis la persécution du féroce Galère. Je ne sais si je

dois croire que la fin de cet univers, tant de fois annoncée, approche de nous : mais pour beaucoup d'hommes sages, c'en est un signe manifeste, de voir l'abomination siéger ainsi dans le sanctuaire. Ce ne sont plus, comme jadis, quelques basiliques, quelques monastères qui souffrent l'arrogance et la dureté des puissants : de toutes les basiliques, de tous les monastères s'élève un même gémissement, un même cri de malédiction. Nos misères avaient commencé avec Pepin, alors qu'il introduisit avec lui dans les Gaules tous ces hommes avides de pillage, pour qui l'héritage des saints fut une proie. Mais, bien plus que lui encore, sa race est devenue exécrable aux serviteurs de Dieu. N'est-ce pas par leurs embûches que périt le bienheureux Landbert, cet homme éminent en vertu et chéri du Seigneur, à cause qu'il avait repris en un langage sévère les scandales de leur maison? Et qui n'a entendu les prodiges menaçants qui suivirent sa mort? Nous en voyons éclater aujourd'hui de bien plus formidables, le crime des temps s'étant encore accru. L'impure

contagion de la licence militaire a gagné jusqu'aux ministres de celui qui est venu apporter la paix au monde. On a vu, ce que nos neveux refuseront de croire, un évêque d'Autissiodorum [1], homme d'illustre naissance, Savaric, envahir à main armée les contrées voisines de son diocèse, et ravager par le fer et le feu la cité des Aurélianiens, celles de Nivernum et de Tornodurum, d'Avallo et de Tricassis [2]. S'avançant de plus en plus en ses voies d'iniquité, il a convoqué à l'entour de lui par l'autorité de ses paroles une multitude innombrable, et a marché en armes vers la ville de Lugdunum [3]. Mais la colère du Seigneur l'attendait en ce lieu, et à la vue de tous les siens, il tomba frappé de la foudre. Prions le Très-Haut qu'il en puisse ainsi advenir de l'exécrable Milon, qui, consacré comme prêtre des autels, a délaissé la milice du Seigneur, pour s'ajouter aux compagnons de Karl, le bri-

[1] Auxerre.

[2] Orléans, Nevers, Tonnerre, Avalon, Troyes.

[3] Lyon.

gand sacrilège. Celui-là, selon ce que racontent ceux qui l'ont vu, n'a du prêtre que la tonsure : il a mis le casque sur son front, et la cuirasse autour de sa poitrine ; il a teint ses mains dans le sang, et pour prix de ses homicides, il a été ordonné évêque des Tréviriens. Ma narration ne se pouvait terminer d'ici au jour de demain, si je rapportais les noms de tous les moines qui ont répudié la loi ecclésiastique, ayant fui leurs saintes murailles, et qui mènent la vie d'adultères publics, ou de voleurs sur les chemins. Enfin, ni le roi Chilpéric que l'illustre Grégoire, prélat de Tours, a appelé par les noms de Néron et d'Hérode, ni aux temps jadis Achab et les autres tyrans persécuteurs d'Israël, n'ont été si impies ennemis de Dieu, que ce Karl, auquel nous obéissons en ce jour. L'évêque des Rémois, Rigobert, Eucher, celui des Aurélianiens, et bien d'autres saints personnages ont été par lui chassés en exil : tout ce que la piété des anciens rois avait magnifiquement accordé aux églises, il l'a ravi par la force; de spacieux monastères

fondés par les plus vénérables mains ont été détruits par les siennes; et ce qui est pis que tout le reste, des hommes laïcs, comme s'ils étaient ordonnés abbés, en usurpent les honneurs, s'asseyent revêtus de leur armure de guerre, en la chaise abbatiale, et jouissent des trésors des saintes maisons.

Que s'il a plu au Dieu tout-puissant de faire prévaloir ce mortel inique devant tous ses ennemis, et de le glorifier aux yeux du monde, il n'en est pas moins à croire que la coupe de sa colère se répandra à la fin sur l'auteur de forfaits si inouis. Car il a dit ces mots par la bouche de son saint prophète : «Malheur à ceux qui font des lois injustes, et qui écrivant, ont écrit l'iniquité, pour opprimer les pauvres dans le jugement, pour faire violence à la cause des humbles de mon peuple, pour se faire une proie de la veuve, et piller les pupilles. [1] »

Étant en attente de ce jour de la justice

[1] Isaïe, cap. x, v. 1 et 2.

du Seigneur, qui viendra consoler notre sainte Église des Gaules, j'ai résolu d'écrire les gestes du roi Childebert, surnommé le Juste, lequel régna sous la tutelle du duc Pepin. Comme je suis déjà fatigué et ancien d'âge, plus d'une année sans doute me sera nécessaire pour accomplir cette œuvre. Car à ceux qui ont vieilli, le souvenir est lent, la pensée paresseuse, et la main pesante. Toutefois, en m'efforçant de placer chaque jour une pierre à côte d'une autre pierre, ainsi que fait l'ouvrier industrieux qui construit une maison, j'espère qu'avec la grâce divine je pourrai mener à terme mon labeur, et me donner tout entier ensuite aux apprêts d'une mort chrétienne.

CHAPITRE PREMIER.

Où l'on rapporte ce qui advint de plus notable dans le royaume des Francs, depuis les années du roi Dagobert le Ier, jusqu'à celles de Childebert le IIIeme, de qui la vie est ici racontée.

J'AI demandé maintes fois aux plus savants clercs avec lesquels je me suis entretenu, lequel doit être estimé plus grand et plus admirable, ou le roi Clovis par qui la nation des Francs fut convertie à la foi du Christ, et qui fit en outre tant de choses vaillantes, ou Dagobert qui édifia l'auguste basilique de Saint-Denis, et laissa aux peuples un souvenir éminent de son équité et de son courage. Parmi ceux que j'interrogeais, un très petit nombre se trouvait qui ne préférassent Clovis, plus ancien en renommée, et véritable apôtre de son peuple idolâtre. Ce qui néanmoins ne me pouvait empêcher d'élever au-dessus de lui en

ma pensée le très illustre Dagobert, aux temps duquel fleurirent tant de pieux personnages, s'accomplirent tant de miracles, et s'élevèrent tant de maisons consacrées au Seigneur et à ses saints.

En effet pour qui examinera la chose d'un esprit attentif, il semblera que les bénédictions du Très-Haut aient été répandue avec amour sur les jours où ce roi gouverna la nation des Francs. Dès sa première jeunesse, les trois saints martyrs, Denis, Rustique, et Éleuthère, lui apparurent en une vision miraculeuse, et lui ordonnèrent de changer le bourg ignoble de Catulliacum, où se cachait leur renommée, en un séjour de sainteté et de gloire. Ce que celui-ci s'empressa d'accomplir aussitôt qu'il fut élevé en la dignité de roi, et ayant fait exhumer les corps des trois martyrs, et trouvé le nom de chacun d'eux inscrit sur son sarcophage, il prit soin qu'ils fussent transportés en des sépulcres ornés d'or et de pierres précieuses. De dire ensuite comment sur ce même lieu il fit construire une magnifique Église, comment il la dota de huit mille livres de

plomb pour la couverture de son toit, ainsi que d'une très grande quantité de pièces d'or pour la perpétuité de ses lumières, et enfin de quelle sorte il l'enrichit avec une inépuisable munificence; c'est ce qui me semble chose superflue, cela étant en la mémoire de tout le monde. Et en effet telle est devenue la gloire de cette basilique, fondée sous l'invocation de saint Denis, qu'elle a surpassé dans la vénération des peuples l'église même de Saint-Martin à Tours, et qu'aujourd'hui le nom du premier de ces bienheureux est bien plus souvent que celui de l'autre attesté dans les serments.

Lorsqu'un roi gouverne ses peuples par de pieux exemples, il en arrive que des fruits de sagesse et de vertu naissent de toutes parts, et qu'une autorité nouvelle est donnée à la parole de Dieu. C'est pourquoi, s'il était permis de parler selon le langage des païens, il se pourrait dire que l'âge du roi Dagobert fut un véritable âge d'or pour la foi chrétienne dans les Gaules. Un nombre de monastères et d'églises que

je ne saurais énoncer, furent bâtis aux contrées de l'Orient comme de l'Occident, du Midi comme du Septentrion, et il n'y avait homme ou femme de quelque richesse, dont le testament ne favorisât quelque maison du Seigneur. On vit même des pauvres se dépouiller du peu de biens qui leur appartenaient, pour en bâtir de petits oratoires, destinés à la rédemption de leurs ames; et il est à croire que leurs offrandes, bien que modiques, étaient agréables devant le regard du Très-Haut.

Ce fut encore un incroyable ornement pour le règne de Dagobert que le grand nombre de conseillers fidèles qui abondèrent autour de lui. Saint Amand reprenait avec une liberté chrétienne les négligences qui se pouvaient rencontrer dans la conduite du prince, et il en était respectueusement honoré. Audoën[1], qui fut institué évêque en la métropole de Rothomagum[2], sanctifiait la cour par l'odeur de son ineffable piété, en même temps qu'il aidait

[1] St.-Ouen.

[2] Rouen.

l'esprit du roi par la prudence de ses conseils. J'omets les noms d'une foule d'autres hommes pieux, qui sont invoqués comme des saints par l'Eglise, et dont il serait trop long de renouveler ici le souvenir. Je veux mentionner seulement le plus illustre de tous, celui qui a été le plus admiré des peuples et le plus chéri de Dieu, saint Eligius [1]. Étant parvenu à une haute renommée par l'industrie de ses mains en les ouvrages d'or et d'argent, et ayant acquis d'immenses richesses, il les convertit tout entières à l'utilité de son ame, et à la gloire du Seigneur. Nul n'employa jamais plus d'or que lui à la rédemption de ces malheureux esclaves, de nation saxonne, que l'on arrachait de leurs demeures pour les transporter en des contrées lointaines. Qui ne connaît le monastère de Soléniacum [2], cette glorieuse échelle pour monter aux cieux, en la construction de laquelle furent dépensés des trésors, tels que personne n'en possède aujourd'hui? Deux mai-

[1] Saint-Eloi.

[2] Solignac.

sons de saintes filles, l'une en la cité de Paris, l'autre en celle de Noviodunum[1], une église couverte en plomb consacrée à saint Martial, de magnifiques tombeaux élevés à l'honneur des saints qui sont en la plus haute vénération à l'Église des Gaules : ce sont encore là d'autres œuvres de piété si grandes, qu'on ne saurait croire qu'elles se puissent amasser en tel nombre dans la vie d'un seul homme. C'est pourquoi des dignités terrestres il fut élevé à celles de l'Église, et institué dans les fonctions de l'épiscopat, avec le soin de garder les droits municipaux de ses diocésains ; et le Seigneur même, vers la fin de ses jours, daigna lui éclairer l'esprit d'une lumière surnaturelle, et fit apparaître à ses yeux plusieurs visions prophétiques. Enfin, après qu'il fut sorti de ce monde, la vertu des miracles demeura attachée à ses restes mortels, ce qui n'a été vu qu'aux sépulcres d'un très petit nombre de saints.

Sigebert, qui, après son père, régna sur les Austrasiens, imita et, si cela se peut dire,

[1] Noyon, dont saint Eloi fut évêque.

surpassa ses exemples de piété et de magnificence. Je donnerai à celui-ci un éloge mérité de bien peu de rois, qu'ayant à soigner les affaires de son royaume terrestre, il les méprisa entièrement, pour élever toutes ses pensées vers le royaume des cieux. Il s'enquérait uniquement des choses qui se pouvaient faire à la gloire du saint nom de Dieu, des abbés ou évêques auxquels il lui importait de se rendre agréable, des monastères qu'il convenait de fonder ou d'enrichir, des oraisons les plus propres à recommander son ame au Seigneur, et enfin nul moine dans la retraite de son cloître, ne fut vu plus austère et réglé en sa vie, que ce roi sur un trône puissant. C'est pourquoi, parmi ceux de la race des Merwings qui ont régné sur les Francs, il a été donné à lui seul d'échanger la couronne périssable qu'il avait portée sur cette terre, contre la couronne immortelle des cieux, et d'être invoqué au nombre des saints.

Bien moins pieuse fut la vie de son frère Clovis, lequel fut établi roi sur les peuples de Neustrie. On a même raconté

que pour avoir violé l'auguste sépulcre de saint Denis, il fut frappé de démence et périt misérablement. Mais le Seigneur, qui regardait toujours avec complaisance son Église des Gaules, plaça alors sur le trône, à côté d'un roi imparfait, une reine accomplie. De ce seul mot, il est facile à voir que je veux désigner sainte Bathilde. Celle-ci était née parmi les Saxons, d'origine servile, et ayant été vendue par un marchand au maire du palais Erchinald, elle fut quelque temps employée à lui présenter la coupe lorsqu'il désirait de boire. Mais reconnaissant qu'elle était douce et prudente en ses mœurs, gaie et modeste en ses discours, non moins que remarquable par la grâce de son maintien et la beauté de son visage, Erchinald voulut se l'associer et la mettre en son lit. Les yeux de la jeune vierge ne se laissèrent point éblouir par la splendeur du rang où brillait cet homme, et elle se cacha en un coin, couverte d'un amas de vils haillons, pour éviter d'être aperçue de lui. Ce qui sans doute la recommanda devant le Seigneur, pour qu'il la plaçât

en un lieu plus haut et plus resplendissant que celui où elle avait refusé de s'asseoir.

Le roi Clovis l'ayant donc prise pour son épouse, elle apparut aux regards de tous en la dignité de reine, de la même sorte que si elle n'eût jamais vécu dans une autre condition. Qui dira toutes les vertus dont elle offrit en elle un exemple incomparable? Soumise aux volontés du roi son époux et son seigneur, docile comme une fille aux avis des saints prêtres, elle se montrait aussi la mère de tous les orphelins, la nourrice de tous les pauvres, la sœur de toutes les pieuses filles des monastères : tellement que les plus superbes d'entre les grands du royaume se tenaient devant elle en une humble vénération. L'abbé Génésius était le ministre de ses munificences et de ses aumônes : c'était par ses mains que l'angélique reine donnait du pain à ceux qui avaient faim, couvrait de vêtements ceux qui étaient nus, faisait ensevelir les morts et racheter les captifs. Quand le Seigneur eut retiré de ce monde le roi Clovis, alors surtout éclata sa merveilleuse prudence.

Tandis qu'Audoën, avec l'évêque Chrodobert, travaillaient à maintenir en paix les trois royaumes de Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie, elle se tournait tout entière vers les choses célestes, et veillait à la gloire de la sainte Église. Le monastère de Cala [1], qu'elle édifia dans le canton de Parisis, et où elle rassembla un nombre considérable de religieuses, est un illustre témoignage des soins pieux qui l'occupèrent, durant ce temps qu'elle gouvernait l'enfance de son fils le roi Chlotaire. Enfin, après qu'elle eut long-temps prié, pleuré, veillé, se soumettant en sa royale condition aux plus rudes austérités des vierges recluses, elle choisit d'aller vivre au monastère même qu'elle avait bâti, afin de s'y donner tout entière au Seigneur. Les saintes filles reçurent avec grande joie et insigne honneur la sœur nouvelle qui se venait joindre à leur troupeau, et bien qu'elle fût poursuivie par les calomnies de certains hommes puissants, la vénérable Bathilde finit saintement sa vie en la paix de Dieu où elle s'était retirée.

[1] Chelles.

Ainsi allaient les choses pendant ces années, les plus bénites sans doute qu'ait réservées le Seigneur à la nation des Francs : ainsi florissait l'Église des Gaules par la sagesse de ceux qui gouvernaient les peuples. Les hommes qui vivront aux jours de l'avenir, s'étonneront qu'une piété si fervente et si universelle ait pu jamais régner dans les ames, alors qu'ils compteront le nombre infini d'églises, de monastères et autres pieuses demeures qui furent fondées en ces temps. C'est pourquoi la terre des Gaules était devenue, comme celle de Canaan autrefois, une vraie terre de joie et de bénédiction. Les miracles que le Seigneur a rendus aujourd'hui si rares, y abondaient sous la main de ses saints : de tout côté, puissants et humbles, également touchés de la grâce d'en-haut, se détachaient des choses de la terre, pour embrasser celles du ciel, et s'allaient enfermer en des retraites religieuses qu'ils gratifiaient de leurs biens : de telle sorte qu'au lieu de ce fracas odieux qui trouble d'ordinaire la face du monde, il semblait que la paix et le silence de la

vie des bienheureux eussent commencé de régner.

Mais de même que par les vertus de ceux qui commandent, l'Église, notre auguste mère, devient riche et honorée, de même elle tombe en détresse et en souffrance par leur malice et leur iniquité. C'est ce qui apparut avec évidence, lorsque le méchant Ébroïn eut pris entre ses mains les affaires du royaume des Francs. Celui-ci était un homme d'extrême audace et de ruse consommée. Étant né d'une ignoble famille, il s'éleva jusqu'au rang de maire du palais dans le royaume de Neustrie, et gouverna les peuples avec une tyrannie insupportable; confondant les lois et coutumes de chacun par l'injustice de ses décrets, et forçant tout homme, quel qu'il fût, à lui payer d'énormes tributs. Comme il n'était point pour lui de plaisir plus cher que d'entasser de l'argent, il dépouilla de leurs biens tous ceux que ses mains rapaces purent atteindre. Les grands de la cour surtout, qui lui étaient en haine au-delà des autres, eurent à subir ce qu'il y avait d'extrême

en son avarice et sa cruauté. Il aimait à les humilier, mettant à leurs places d'honneur des hommes de basse origine et de sentiments serviles, qui n'osassent point résister à ses volontés impies. Il en fut même un grand nombre qu'il chassa en exil, ou qu'il fit disparaître par le fer et le poison. Il s'avança enfin jusqu'à ce point d'insolente témérité, que le premier il offrit le damnable exemple d'avilir les rois, et les tenir en une tutelle ignominieuse. D'où nous avons vu se répandre sur le royaume une foule innombrable de calamités.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de ses iniquités envers le siècle, et des violences dont il affligea les hommes laïcs. Mais que dire des immenses outrages que ses mains sacriléges firent au Seigneur, à ses ministres et à ses temples? Combien de monastères de femmes nobles furent pillés et détruits par ses ordres, celles qui les habitaient étant dispersées par l'exil! N'eût-il pas violé de son toucher adultère la vénérable Anstrude, si un globe de feu n'était venu du ciel pour l'épouvanter avec ses

satellites? Ce séra pour nos neveux un éternel souvenir d'horreur, que le supplice atroce où il fit expirer le serviteur de Dieu, saint Ragnebert, de qui la haute naissance et la piété lui donnaient ombrage. Et, après la passion de celui-là qui s'est offert en victime pour effacer les péchés du monde, nulle mort n'a été plus sanglante, plus lamentable, et à la fois de plus sublime exemple, que celle par laquelle Ébroïn a enlevé le bienheureux Léger.

Mes yeux ayant vu, au temps de ma jeunesse, ce saint homme parmi les tourments ineffables qui éprouvèrent sa vertu, je les voudrais comprendre en une très brève narration, ainsi que les prodiges dont le Seigneur offrit en lui le spectacle à l'admiration des peuples. Léger s'était uni aux grands du royaume pour dépouiller Ébroïn de sa tyrannie, à la mort du roi Chlotaire, et ayant empêché qu'il ne fût tué, il l'avait fait reléguer au monastère de Luxovium [1]. Comme le monde vieillissant et

[1] Luxeuil, en Franche-Comté. Ce monastère avait été bâti par le fameux saint Columban.

chargé de vices, ne pouvait supporter le langage sévère d'un citoyen du Ciel, les adulateurs de Childéric aigrirent ce jeune roi contre le saint conseiller qui réglait sa conduite, et Léger fut contraint de s'en aller en la même retraite où s'était réfugié son implacable ennemi. Et étant sortis l'un et l'autre, alors que Childéric eut été assassiné, le pieux évêque des Éduens revint apporter à ses ouailles les consolations de sa présence, tandis que le perfide Ébroïn reprenait son audace criminelle. Bientôt, par son commandement, une armée très forte en nombre vint assiéger le prélat dans sa ville, et celui-ci, ses diocésains voulant se dévouer pour lui, aima mieux se dévouer pour eux, après avoir distribué aux indigents les trésors de son Église. Ici commencent les actes du martyre du bienheureux Léger, et le témoignage glorieux de sa constance invincible. A peine se fut-il livré aux mains de ses ennemis, que ceux-ci lui arrachèrent les yeux, supplice qu'il souffrit tranquillement, et sans cesser de louer Dieu par le chant des psaumes.

Puis, ayant été envoyé par Ébroïn au fond d'une forêt, afin qu'il y pérît par la faim, le Seigneur lui accorda la grâce d'endurer un tel tourment sans en mourir, ce qui toucha d'admiration l'ame de ses bourreaux, mais non celle de son persécuteur. En effet, après qu'il eut forcé le saint martyr de Dieu d'assister au supplice de son frère Wairin, il ordonna qu'on le conduisît nu-pieds, à travers une piscine semée de pierres aiguës et perçantes, comme des clous; ensuite il lui fit tailler les lèvres et les joues et enlever la langue avec un fer tranchant, afin que privé des yeux, les pieds percés, la langue et les lèvres coupées, ayant perdu toute joie et toute force de corps, ne pouvant plus reconnaître son chemin avec ses yeux, ni le suivre avec ses pieds, ni chanter avec sa langue les louanges du Seigneur, il tombât désespéré dans le blasphème, et s'ôtât ainsi à lui-même le salut, qu'en louant le Ciel, il eût amplement mérité d'obtenir. Mais de son cœur, sinon de sa bouche, le saint homme glorifiait le Très-Haut, et il en était entendu. Ainsi défiguré

et couvert de son sang, on l'exposa sur une bête de somme, aux regards des peuples : mais les peuples, loin de l'outrager, l'adoraient, et bien plus haut encore s'éleva sa renommée, alors qu'il fut su et reconnu de tous que, par un miracle du Dieu tout-puissant, celui à qui la langue et les lèvres avaient été retranchées, parlait comme il avait parlé jadis, et retiré au milieu d'une pieuse congrégation de servantes du Christ, répandait tout alentour la semence de la bonne doctrine, et charmait ses auditeurs par le miel de sa douce éloquence. De toutes parts on accourut pour l'entendre, et je fus parmi ceux qui allèrent recueillir de la bouche de l'homme de Dieu des paroles de vérité et de salut.

Le tyran Ébroïn sentit s'accroître par toutes ces choses son indomptable colère. C'est pourquoi il s'obstina à tresser de ses mains iniques la couronne du saint martyr, et à ajouter ce qui manquait à la gloire de ses souffrances. Sa robe lui ayant été déchirée au milieu d'un synode d'évêques, il fut remis aux mains du comte Chrodobert pour être

frappé du glaive. Ce qui ne s'accomplit pas sans laisser un tremblement de respectueuse frayeur à tous les assistants : car une grande lumiere était descendue du ciel, comme au milieu d'un cercle, pour entourer la tête du bienheureux à l'heure de son passage en l'autre vie. Un prodige semblable se fit, durant la nuit, dans le petit oratoire où une femme pieuse enferma ses restes. Ce lieu fut illuminé soudainement d'une rayonnante splendeur, et des anges y furent aperçus qui chantaient des cantiques harmonieux. Ainsi Dieu faisait triompher glorieusement son serviteur mort, de celui qui avait ordonné son supplice.

Mais ce qui me serait impossible à raconter, ce sont les miracles sans nombre dont il plut au Seigneur d'illustrer la dépouille mortelle du saint homme, alors qu'elle fut transportée en la cité des Pictaves[1]. Il n'était nulle contrée dans toutes les Gaules dont les habitants ne fussent accourus en quelqu'une des villes ou bourgs

[1] Poitiers.

que les restes de Léger devaient traverser sur leur passage. On eût dit qu'il avait été le père commun de tous les fidèles, et que chacun lui vînt payer une révérence filiale. Les clercs portaient des croix et des cierges, ou répandaient des parfums, tandis que s'agenouillait le peuple en signe d'humble vénération. Cependant tous ceux qui étaient souffrants de quelque infirmité, en adressant leur prière au glorieux martyr, étaient guéris : les boiteux marchaient, les aveugles voyaient, les possédés étaient délivrés de leurs démons, et des prodiges s'accomplissaient, tels qu'autrefois en Judée ils avaient été vus s'accomplir sous les pas de Notre-Seigneur lui-même. Il en fut un surtout qui, plus que tous les autres, frappa l'esprit des peuples, et est demeuré en leur souvenir. Une femme posa sur le cercueil du saint son enfant âgé de trois ans, lequel venait de rendre l'ame: « Mon bon seigneur, dit-elle au bienheureux Léger en l'invoquant, rends-moi mon fils. » Ainsi pria-t-elle avec larmes et sanglots durant trois heures, et après ce temps, l'enfant,

comme éveillé d'un profond sommeil, se leva et cria : « Mère, où es-tu? » Et transportée de joie, elle reprit vivant entre ses bras celui qu'elle avait apporté mort. Par ce miracle et une foule d'autres qu'il ne m'est point loisible de rappeler, comme aussi par la mémoire de sa vie, Léger acquit une gloire immense parmi les hommes, et il ne fut jamais de nom vénéré à l'égal du sien parmi le peuple des Gaules.

Il n'en arriva pas de même sorte pour Ébroïn, bien qu'il fût placé dans un si haut rang de puissance et de domination. Lui qui avait fait périr tant d'autres hommes par le glaive, fut frappé du glaive à son tour, et nuls honneurs n'accueillirent alors sa mémoire. Loin que les peuples eussent en lui aucune foi comme en une des ames bienheureuses, une rumeur s'accrédita au contraire qui faisait croire à sa damnation éternelle. On disait qu'un homme qu'il avait jadis privé des yeux, se trouvant une nuit en l'île Barbara[1], sur la rivière d'Araris, et y récitant ses prières, le bruit d'une bar-

[1] L'Ile Barbe, sur la Saône.

que glissant sur l'eau arriva à son oreille. Et s'étant informé où cette barque allait, une voix lui fit cette réponse. « C'est Ébroïn que nous conduisons en la chaudière d'enfer : car il y expiera ses méfaits. »

Par une insigne malheur il ne put arriver que, ce mortel superbe ayant fini de vivre, le mal dont il avait donné l'exemple finît avec lui. L'esprit d'arrogance et d'iniquité qui dominait parmi les grands, arma en de nouvelles guerres la Neustrie et l'Austrasie, et de plus en plus les choses du Seigneur furent sacrifiées aux intérêts profanes de la terre. Le duc Pepin, vaincu d'abord en un combat, amena avec lui une armée innombrable de soldats venus de l'une et l'autre rive du Rhin, et par leur aide prévalut en la bataille de Testrixium contre les Neustriens. Le roi Théodoric qui, en sa débilité, avait été un jouet pour l'audacieux Ébroïn, deux fois dépouillé et deux fois remis en jouissance de la couronne, créa alors le duc Pepin maire de son palais, et celui-ci commença d'être le premier entre tous les puissants du royaume.

Son autorité alla s'accroissant avec les années, et, comme on le verra en les récits qui suivront, elle fut peu salutaire à la prospérité de la sainte Église.

CHAPITRE II.

Comment le roi Childebert succéda à son frère le roi Clovis; en quelle manière je fus placé auprès de lui par le commandement du duc Pepin, et de plusieurs circonstances de son éducation.

Le roi Théodoric, dont la vie, ainsi qu'il a été énoncé plus haut, fut agitée par beaucoup de fortunes diverses, eut deux fils de son épouse la reine Chlotilde. L'aîné fut appelé du nom de Clovis, et le second de celui de Childebert. La différence d'âge étant fort petite entre eux, tous deux reçurent ensemble la même éducation, si toutefois ainsi se peut appeler l'état de délaissement en lequel fut tenue leur enfance. Tantôt séparés de leurs parents, tantôt ramenés auprès d'eux par les vicissitudes du sort, ces deux fils de roi ne semblaient guère croître pour la condition royale. Aucun homme ne s'approchait de leur per-

sonne qui leur enseignât rien d'utile, et remplît leurs ames de la crainte salutaire du Seigneur. Ils étaient abandonnés aux mains de leurs nourrices, femmes ignorantes et mal intentionnées, de qui le lait pouvait être bon à leurs corps, mais dont les paroles étaient pernicieuses à leurs esprits. En effet, au lieu de les entretenir du saint nom de Jésus-Christ et de la vénération due à ses ministres, premiers discours qui doivent être tenus aux oreilles de l'enfance, elles leur faisaient d'ineptes contes de sorcellerie. Des apparitions de spectres, des cornes hideuses de diables, de longues barbes de Juifs, c'étaient là les seules choses dont elles avaient occupé la pensée des jeunes rois, les seules craintes qu'elles leur eussent apprises. Il est même à croire (véritable œuvre du démon!) qu'elles infectèrent leurs mœurs d'une corruption prématurée.

Ce qui est dit communément arriva, que les mauvaises semences engendrèrent de mauvais fruits, et rien ne les retenant, les deux enfants royaux se livrèrent à une foule de penchants désordonnés. Il sem-

blait même que leurs damnables nourrices prissent plaisir à approcher d'eux tout ce qui les pouvait aider à satisfaire leurs plus grossiers appétits. Le vin, l'hydromel et autres boissons de ce genre leur étaient versés avec profusion, de sorte qu'à peine âgés de sept ans, ils avaient appris déjà l'ivrognerie et les excès de la nourriture. Souvent, à ce que l'on m'a rapporté, le bruit des festins où ils se rassemblaient avec quelques enfants de leur âge égalait celui des plus ignobles tavernes, et eût scandalisé tout homme de bien. Enfin, comme ils avaient accoutumé de jouer aux dés, il s'en émouvait entre eux de fréquentes querelles presque toujours terminées avec extrême violence.

Le roi Clovis était d'un corps faible et languisant : c'est pourquoi une telle vie ne pouvait être convenable à son enfance. Ayant donc régné quatre années, il fut enlevé par une mort précoce, et je n'ai pu savoir en quelle basilique ou monastère il fut enseveli. Son frère Childebert, qui lui succéda, et dont je raconte ici les gestes, avait été contraire-

ment doué par la nature. Robuste de corps, et élégant de figure, il grandit au-dessus de de son âge, et, bien qu'il n'eût que douze ans, alors qu'il fut établi roi sur les Francs, il paraissait avoir atteint déjà la fleur de l'adolescence. Ce fut vers ce temps que le duc Pepin m'appela près de ce jeune roi, ainsi que je le vais rapporter. Et ici commencent les choses que j'ai vues de mes propres yeux, ou auxquelles j'ai pris quelque part.

Le duc Pepin s'était élevé à une très haute puissance, par l'aide des hommes de Germanie, et depuis que la volonté du Seigneur l'avait rendu victorieux en la bataille de Testrixium, il gouvernait avec un souverain pouvoir les affaires des Francs. Toutefois, parmi l'orgueil de sa haute domination, il savait feindre quelque humilité de cœur, et vivait dans une pieuse révérence devant plusieurs saints personnages. L'évêque Plehelm lui était cher par-dessus tous les autres. En effet, cet homme de Dieu envoyé pour évangéliser en diverses parties des Gaules, et amender les peuples mal instruits selon la foi, avait signalé sa

mission par d'innombrables miracles. D'où il arrivait que Pepin, reconnaissant en lui la vertu du Seigneur, se rendait chaque année, vers les premiers jours du temps quadragésimal, au Mont-Pierre, où le bienheureux s'était retiré, et nu-pieds, couvert de cilice, allait implorer sa bénédiction et ses conseils. Ce fut à lui qu'il demanda un clerc qui fût droit dans ses intentions, et versé dans la connaissance des saintes Écritures, afin de lui remettre le soin du roi Childebert. Et comme j'étais uni au vénérable Plehelm par les liens de la parenté, et qu'il avait vu quelque honnêteté en mes mœurs et quelque savoir en mon esprit, il m'adressa au duc Pepin, lequel résidait alors en sa demeure d'Herstall.

Cette demeure, qui est aujourd'hui celle de Karl, le ravisseur et l'homicide, se trouve placée sur les bords du fleuve de la Meuse. Mes yeux n'y virent aucune des splendeurs que les récits des temps passés ont souvent attribuées aux habitations des princes. Rien n'y était élégamment bâti, ni orné avec soin : c'était seulement une

maison des champs plus spacieuse qu'elles n'ont coutume de l'être, avec d'immenses pâturages pour les troupeaux, et des vignobles au loin étendus. Pepin y était arrivé depuis plusieurs jours, afin de prendre quelque délassement après les fatigues de la guerre, et veiller à l'administration de ses biens. Mais, s'il en faut croire la renommée, ce fut un repos bien agité qu'il trouva en ce lieu, y ayant réuni ses deux femmes Pectdrude et Alpaïde, haineuses l'une contre l'autre, et toutes deux emportées en d'extrêmes colères. Pêle-mêle en les diverses parties de l'habitation, comme si elle eût été la leur, erraient des hommes de Germanie, qui de la façon dont ils me regardèrent, parurent grossiers en leurs coutumes, et peu disciplinés sous la loi du Seigneur.

Ainsi n'était-il pas de leur chef. Quoique son visage portât en soi quelque chose de farouche, néanmoins il m'accueillit d'une manière bienveillante. « Tu es, me dit-il, le « serviteur de Dieu que m'envoie Plehelm, « mon vénérable père. Sois le bienvenu

« sous notre toit.» Pendant qu'il m'adressait ces paroles, je fixais sur lui un œil attentif, étant pour la première fois en face de cet homme si grand en renommée. Sa taille n'avait rien au-dessus de l'ordinaire; mais ses membres semblaient robustes et exercés à la fatigue. Son vêtement était simple, tel que les guerriers l'ont d'ordinaire en temps de paix : le bonnet qui couvrait sa tête se faisait seul distinguer par quelque éclat. Je remarquai qu'il affectait de parler avec soin la langue romaine, et cherchait les termes qu'il croyait élégants et sonores; mais son effort était inutile, les sons de sa voix étant durs, et sentant toujours le Germain. J'ai su même que plus d'une fois, malgré sa grandeur formidable, il fut à ce sujet raillé par des clercs, sur lesquels il le voulait emporter par le beau langage.

Il commença par me faire asseoir à sa table, supposant, disait-il, qu'après une assez longue route, mon corps avait besoin d'être rafraîchi par quelque nourriture. Puis, le repas étant fini, il commanda que chacun de ses compagnons se retirât, et

lorsque nous fûmes restés seuls, il entra en discours sur la cause pour laquelle il m'avait appelé près de lui. « Ton parent « Plehelm, me demanda-t-il d'abord, t'a-t-il « instruit de ce que je désirais de toi! —Non, « Seigneur, lui répondis-je d'une humble « façon, il m'a informé seulement que ta su- « blimité me voulait confier quelque emploi « qui me serait de grand honneur, et où de- « vrait éclater ma fidélité. —Il t'a dit vrai, » reprit-il alors, et continua en m'enseignant les fonctions où il comptait de m'établir auprès du roi Childebert. « Ce ne sont pas là « fonctions modiques, sache-le bien, ô « prêtre, et sache pourtant que si tu les « remplis en une digne manière, elles t'en « prépareront d'autres plus splendides. Tu « n'auras alors qu'à souhaiter une abbaye ou « un évêché dans le royaume des Gaules, et « quel qu'il soit, par notre pouvoir, tu « l'obtiendras. » Je lui signifiai en très vives paroles quelle était ma gratitude, et combien serait inviolable ma fidélité à ses commandements. Mais lui, sans me laisser finir, se mit à m'exprimer en un plus

clair langage de quelle façon il voulait et entendait que j'agisse, afin de le satisfaire. Il me peignit le jeune roi Childebert comme étant d'un esprit rebelle à la doctrine évangélique, plein de dispositions impies et de penchants aux superstitions idolâtres. Là-dessus, il me recommanda de lui apprendre soigneusement les choses de la religion, de lui inspirer les craintes de la damnation éternelle, l'amour des saintes reliques, la munificence pour les serviteurs du Christ, et en un mot de le faire aussi pieux que s'il eût dû vivre en un monastère, la piété étant la première entre toutes les vertus royales. A cela il ajouta les paroles suivantes : « La nation des « Francs, bien qu'elle tienne en souverain « respect les rois Merwings, a commencé, « selon l'usage des anciens temps, à chercher « d'autres chefs que ceux-là pour la con- « duire en ses expéditions guerrières. Ce « sont fatigues dont leur adolescence in- « habile veut être délivrée. C'est pourquoi « il serait peu convenable que Childebert « fût entretenu de combats ou autres choses

« semblables, non plus que de ce qui jadis
« à pu être fait de vaillant par ses ancêtres.
« Notre soin est d'honorer le roi et le royaume
« des Francs par la gloire de nos armes :
« que cela suffise au seigneur Childebert.
« Pour ce qui regarde l'entretien de sa di-
« gnité royale, nous veillerons à ce qu'il
« se fasse en une honorable manière, et
« que rien ne lui manque jamais ni pour la
« nourriture, ni pour le vêtement, ni pour
« la suite de sa personne. Loin de nous que
« nous détournions aucune chose de son
« fisc, ou des dons de ses fidèles. » Quand
il eut achevé ces mots, le duc Pepin me fit
discourir à mon tour, dans le dessein sans
doute de reconnaître si je comprenais bien
ses volontés. Après quoi, il m'adressa grand
nombre de paroles flatteuses, m'entretint
de son respect pour mon parent, le bienheu-
reux Plehelm, et finit par me rappeler quelle
récompense était promise à ma fidélité. « Va,
« me dit-il, et que nos neveux lisent ton nom
« parmi ceux des évêques qui auront siégé au
« prochain synode de l'Église des Gaules. »
Et m'ayant fait de riches présents, il me

congédia. Grimald, son second fils, qu'il avait institué maire du palais du roi de Neustrie, et qui d'ordinaire résidait dans la ville de Paris, fut chargé de me conduire en la maison de Compendium [1], où séjournait Childebert, et de lui apprendre que je venais pour le diriger de mes conseils.

Vers le temps que j'arrivai près du jeune roi, son esprit était tout entier occupé de la chasse aux faucons, dont naguère on lui avait enseigné le plaisir, et qui lui semblait par sa nouveauté préférable à toutes les choses du monde : c'est pourquoi il me fut difficile durant plusieurs jours de distraire sa pensée de cet amusement, et de l'amener aux sérieux entretiens par lesquels je voulais essayer son intelligence. Quand je fus parvenu à le faire, je reconnus que le récit du duc Pepin, s'il ne se trouvait de tout point véritable, était néanmoins fort approchant de la réalité. La damnable ignorance en laquelle cet enfant avait été laissé, n'était guère moins nuisible à son ame que

[1] Compiègne.

l'eût été la perversité même de l'idolâtrie, et le nom du Christ ne lui était pas mieux connu que s'il eût vécu aux jours des nations païennes. Je demeurai presque trois mois consumant vainement mon temps et mes peines, tandis que je portais à son oreille la parole des saintes Écritures. Les psaumes seuls lui plaisaient à entendre, à cause que je les lui chantais d'une voix aussi harmonieuse qu'il m'était possible, tellement qu'il désirait d'apprendre à les chanter de la même sorte que moi. Enfin, par l'effet d'une longue patience, j'obtins que quelques-unes des premières vérités de notre divine religion se gravassent en sa mémoire, qu'il prononçât avec respect le nom du Christ, et récitât une ou deux prières consacrées par l'Église. J'essayai pareillement, et avec une non moindre difficulté, de l'instruire à former de sa main les lettres de son nom, ce qui était convenable à l'éducation royale, afin qu'il pût signer lui-même les diplômes et autres préceptions que promulguent les rois aux circonstances solennelles. Mais de tout cela rien ne me

ſut aussi malaisé que de l'éloigner du vice d'ivrognerie et des excès de nourriture. Je confesserai même que toutes mes exhortations, tous les reproches que je lui adressai sur ce sujet ſurent vains, et que souvent il me repoussa avec brutalité et m'outragea même d'insolentes paroles. Voyant ma science convaincue de néant, je suppliai chaque jour le Seigneur, à qui les cœurs des rois appartiennent, qu'il voulût bien attirer à lui celui-ci par quelque insigne manifestation de sa toute-puissance. Il en advint qu'une occasion ſavorable se présenta pour ajouter grande autorité à mes discours. En effet, étant demeuré dans un ſestin par-delà le terme de ses débauches ordinaires, le roi ſut saisi d'une fièvre violente, et forcé de rester en son lit parmi de cruelles douleurs. J'offris alors à ses yeux l'image prochaine de la mort, et celle des tortures ineffables qui attendent les ames maudites au fond de la chaudière d'enfer. Je lui enseignai combien ceux-là étaient égarés dans les voies de l'iniquité, qui négligeaient entièrement les choses du Sei-

gneur, et ne vivaient pas en vénération devant ses ministres. « Tu es roi, ajoutai-je, et « pourtant tu n'as point encore été vu faire « acte de royauté envers les églises ou les « monastères. Prends-garde, Childebert, « que ceci ne tourne à ton dommage éter- « nel. » Or ce ne fut point une fois seulement que j'approchai de son oreille de tels discours : à chaque moment qu'il me semblait abattu par la souffrance, ou même emporté jusqu'au point de pousser d'affreux hurlements, je lui venais rappeler qu'il adressât quelques oraisons au Seigneur, ou lui fît quelque vœu pour en être guéri. Et le succès de mes soins, y aidant la grâce divine, fut sans doute immense. Car, durant cette maladie de onze jours, j'obtins qu'il gardât en son souvenir plus d'enseignements de piété qu'il n'avait su faire jusqu'alors, et récitât de mémoire les saintes paroles des litanies de Jésus. De la même sorte, il s'engagea par une promesse solennelle, que, si le Seigneur le remettait en santé, il ferait donation d'un des biens du fisc royal au glorieux martyr Denys, de qui je l'avais

habitué à invoquer la puissante intercession. Je lui persuadai même qu'il pourrait importer au salut de son ame qu'il allât visiter la magnifique maison édifiée en l'honneur de ce bienheureux par son très illustre aïeul Dagobert. C'est qu'en effet je nourrissais dans mon esprit la tacite espérance que la sainteté ineffable du lieu, les pompes resplendissantes du culte divin, la beauté du chant général et perpétuel où ne cessait jour ni nuit d'être loué le nom du Seigneur, et enfin la majesté et l'éloquence du pieux abbé Chaïnon, ainsi que le grand nombre de ses frères, rempliraient le jeune roi de vénération, et toucheraient son esprit rebelle. Un pressentiment, je ne sais lequel, me révelait aussi que quelque miracle se pourrait accomplir, par l'expresse volonté du Seigneur, qui manifestât toute la vertu du glorieux martyr, et fût un grand enseignement de respect à l'égard des saints du Seigneur. Je rendis grâce à l'Esprit Saint de cette pensée que ses divines suggestions m'avaient inspirée, et quand Childebert se

fut rétabli, je fis part de ce projet au maire du palais, Grimald[1], lequel y donna son approbation, et annonça au roi que lui-même lui ferait honneur en la cité des Parisiens.

[1] Ce Grimald est appelé Grimoald par quelques-uns des chroniqueurs du temps, et par tous les historiens modernes.

(*Note de l'Éditeur.*)

CHAPITRE III.

De la visite que fit le jeune roi en la basilique de Saint-Denys; du miracle qui s'y opéra sous ses yeux; et de toutes les autres choses qui excitèrent son admiration. Puis de sa promenade au marché, dont il fut réjoui singulièrement.

Ce n'était point une longue route que celle qui nous devait transporter de la maison de Mamaques[1], en la basilique de Saint-Denys, et l'espace de quelques lieues qui nous en séparait, bien des hommes le parcouraient d'ordinaire à pied en une journée. Toutefois, cinq jours entiers nous furent alors nécessaires pour faire ce chemin, à cause de la manière en laquelle voyageait le jeune roi. Il allait porté sur un chariot attelé de quatre bœufs, qu'un bouvier du voisinage, son aiguillon à la main, conduisait en une façon toute rustique. A la vérité, c'était chose qui eût paru à plu-

[1] Maumaigues, sur l'Oise.

sieurs peu digne de la sublimité royale d'être ainsi traînée, comme se traînent au marché les choses vulgaires que les paysans vont y vendre, ou même comme le fumier se transporte sur les champs qui veulent être engraissés. Une fois il me vint en l'esprit qu'autrement sans doute le roi Clovis entra victorieux dans la cité des Turoniens[1], pour y remercier et honorer le bienheureux Martin, et y recevoir la robe de consul. Mais je pensai aussi en moi-même que Dieu permit à son divin fils d'entrer à Jérusalem en un attirail plus humble encore, sans qu'il en fût moins respecté des peuples. C'était d'ailleurs de la sorte que, depuis nombre d'années, plusieurs rois voyageant s'étaient offerts aux regards publics, et le maire Grimald avait témoigné le désir que fût observée fidèlement cette coutume.

J'accompagnai Childebert, étant à cheval, ainsi que le petit nombre d'hommes qui faisaient la garde de sa personne. Or, je ne

[1] Tours.

crus pas remarquer que, pour lui, la voiture en laquelle il cheminait lui fût aucunement déplaisante. Tout au contraire, il s'y balançait souvent comme avec un doux plaisir de nonchalance, et s'y laissait aller au sommeil. D'autres fois, regardant les terres qui environnaient la route, et y voyant des troupeaux qui paissaient, des hommes qui travaillaient, puis d'intervalle en intervalle de spacieuses maisons d'où sortait la fumée, il s'enquérait si tout cela était au fisc, ou à quelqu'un de ses leudes, ou enfin de quelque église ou monastère. Et comme il se rencontrait qu'en ce pays des biens considérables appartenaient à la basilique de Saint-Denys, par la munificence des rois ou des particuliers, Childebert entrait en grande admiration d'une telle opulence, et chaque fois qu'on lui disait : « Ceci est aux moines « de Saint Denys. Ne sont-ils pas plus ri- « ches que notre fisc ? » demandait-il. Alors il ne se pouvait défendre de beaucoup les respecter. Ainsi que je l'ai dit déjà, nous demeurâmes cinq journées en ce train de

voyage, accueillis chaque nuit par l'hospitalité que la loi des Francs ordonne d'accorder aux rois et à ceux de leur suite.

Comme nous approchions du lieu où s'adressait notre voyage, Childebert découvrant de loin une tour de grande hauteur, me demanda si ce n'était point celle de l'auguste basilique ; et sur ma réponse que son esprit avait conjecturé ce qui était vrai, il se laissa aller en une extrême allégresse. « Salut, salut, bienheureux Denys, » s'écria-t-il plusieurs fois, d'une voix très haute, puis il me pria de chanter un des hymnes que l'Église a consacrés en l'honneur du glorieux martyr : ce que je fis de manière à augmenter sa joie : et il redoubla toutes les questions qu'il m'avait faites sur les miracles accomplis par le tombeau du saint, sur les largesses dont le roi Dagobert avait enrichi le monastère, et enfin sur l'abbé Chaïnon et l'hospitalité qu'il en devait attendre.

Nous arrivâmes de cette façon aux portes de la basilique, où Chaïnon nous accueillit à la tête de ses clercs, en toute la pompe

des vêtements sacerdotaux. Selon que je le lui avais enseigné, le jeune roi, à la vue d'un si vénérable personnage, s'allait mettre à genoux, s'il n'en eût été retenu par le saint homme, qui le serra entre ses bras, l'appela son fils chéri, et ensuite de ces témoignages de sa tendresse, lui offrit des signes de son respect, le saluant avec le titre de roi et seigneur. De là, il nous introduisit en la nef même du temple, et, s'avançant vers l'autel, il y célébra le sacrifice de la messe, lequel fut suivi du cantique solennel d'action de grâces. Je n'en saurais expliquer la cause, et sans doute ceci ne se fit point sans une grâce spéciale d'en-haut : mais pour la première fois Childebert me parut éprouver à la face des sacrés tabernacles la vénération religieuse et le recueillement d'ame qui sied à un chrétien. Jamais aussi, dois-je le dire ? le culte divin ne lui avait apparu avec une telle majesté, et peut-être, pour convertir un idolâtre, eût-il suffi de la splendeur rayonnante des luminaires, de la beauté ineffable des chants, des suaves odeurs d'en-

cens partout répandues, et de toutes les magnificences déployées en cette demeure digne du Dieu qui règne dans les cieux. Cependant parmi tant de choses merveilleuses, un prodige éclata, bien autrement grand et fait pour attester la présence du Tout-Puissant dans ce lieu de prédilection. Comme les derniers sons du cantique retentissaient sous les voûtes de l'église, et que l'abbé Chaïnon s'apprêtait, au nom de la très Sainte Trinité, à bénir les assistants, un homme, connu de tous comme aveugle dès sa naissance, s'élança vers le prêtre du Seigneur, en lui criant : « Vénérable Chaï-
« non, il m'a été révelé en songe que mes
« yeux s'ouvriraient pour voir le roi Chil-
« debert. Or impose-moi tes augustes mains,
« et que s'accomplisse la promesse de mon
« Dieu. » Ce que fit le pieux abbé, et aussitôt l'aveugle vit, à la grande stupeur de tout le monde. Personne néanmoins n'en ressentit une émotion d'esprit plus vive que ne fit le jeune roi. Car il se prosterna soudain la face contre terre, priant et conjurant le saint homme qu'il recommandât

son ame au Seigneur, et il ne se releva qu'après que la bénédiction du Très-Haut eut été appelée sur l'assemblée, Chaïnon l'ayant alors pris par la main, et invité à parcourir la basilique qu'avait enrichie la munificence de ses pères.

Il n'est, je crois, nul homme en tout le pays des Gaules qui n'ait ouï parler des richesses infinies que renferme en elle la resplendissante église de Saint-Denys. C'est pourquoi je m'abstiendrai d'en faire ici le détail, ne rapportant que ce qui attira particulièrement l'attention du jeune roi, ou fut l'occasion de quelque mémorable discours. Au-dessus de l'autel, qui était d'or, s'élevait une croix de même métal, ornée de pierreries et merveilleusement travaillé. Comme Childebert y attachait ses regards avec admiration: « Ceci, lui dit Chaïnon, est le pré-
« sent de ton aïeul Dagobert, et l'ouvrage
« du bienheureux Eligius. Or, dis-moi
« si tu penses que nul ouvrier soit aujour-
« d'hui capable d'un tel travail? — Aucun
« assurément. — Vois aussi ces voiles tissus
« en or, et enrichis de perles qui sont sus-

« pendus aux parois, aux colonnes et aux ar-
« ceaux. Ces dons furent encore attribués
« à cette église par la munificence du pieux
« Dagobert. Aussi tenons-nous son nom
« en un impérisable honneur. » En disant
ces choses, il nous conduisait vers la voûte
sous laquelle reposent les corps du glorieux
martyr et de ses compagnons. Nous com-
mençâmes tous par nous y prosterner, et
baiser avec un profond respect la pierre
consacrée. Puis, notre prière étant ache-
vée : « Naguère, reprit le saint abbé, cette
« voûte, que vous voyez, brillait revêtue
« de pur argent, et c'était là une des plus
« belles merveilles de notre basilique. Mais
« ce qu'avait fait son père, il plut de le
« défaire au roi Clovis, et cette magnifique
« couverture fut enlevée. Ainsi le permit
« notre prédécesseur Agulf, négligent en
« plus d'une chose, puisqu'il laissa aussi
« s'abolir l'usage du chant perpétuel, in-
« stitué pour glorifier aux heures de la nuit
« et du jour le nom du Seigneur. Toute-
« fois, comme le roi Clovis agit de la sorte,
« afin de venir au secours des pauvres, des

« affamés et des pélerins, cette spoliation
« pourra ne lui être point imputée à crime,
« lors du dernier jugement. Mais il est une
« autre action, que la miséricorde céleste
« ne lui saurait pardonner, puisque dès ce
« monde même il commença d'en subir la
« peine. Écoute ce que je vais dire, ô mon
« fils, et tâche que mes paroles restent en
« ta mémoire jusqu'à la dernière heure de
« de ta vie. Ce Clovis, en sa convoitise in-
« sensée, ne cessait de demander que lui
« fût donnée une relique de saint Denys.
« C'est pourquoi il fit un jour découvrir à
« ses regards les restes glorieux du martyr,
« et entraîné par son désir déréglé, il lui
« cassa un os du bras. Mais au moment
« qu'il allait emporter avec lui sa proie,
« une affreuse démence égara ses esprits,
« et le fit tomber, comme en agonie, sous
« les yeux des assistants : puis des ténèbres
« profondes couvrirent le saint lieu, de
« telle sorte que chacun prit la fuite, glacé
« d'épouvante. Il arriva même que d'ef-
« froyables plaies frappèrent le royaume,
« et que la colère du saint patron des Gaules

« s'appesantit au loin sur les peuples con-
« sternés. Ainsi Dieu châtie les péchés des
« rois. Mais, sache-le bien, ô mon fils, tout
« autre est le sort de ceux qui observent
« sa parole sacrée, et glorifient son nom
« par de bonnes œuvres. » En même temps il nous montra à la porte extérieure de la basilique les images des anciens rois francs, offertes à la vénération des fidèles, à cause de leurs bienfaits envers l'Église des Gaules. C'étaient le grand Clovis, Dagobert, Sigebert, et avec eux leurs pieuses reines, la tête environnée d'une auréole aussi rayonnante que celle des saints. Le jeune roi se tenait immobile d'admiration en les contemplant. « Tu envies de tels
« honneurs, mon fils, lui dit Chaïnon en
« lui posant sa main sur l'épaule : ils sont
« grands en effet! Regarde comme cha-
« cun, sur ce rouleau déployé, porte son
« nom exposé aux regards, de peur que la
« postérité ignore sa gloire. Celui-ci sur-
« tout dont tu vois le bras chargé d'une
« image de cette sainte basilique, dont les
« pieds foulent ces démons à la face hi-

« deuse, c'est le glorieux fondateur de « notre église, le monarque qui doit être « un perpétuel exemple à ses descendants. « O roi, les temps de la vie sont courts : « chaque jour approche de son terme cet « univers périssable : mais celui de qui la « piété élève à Dieu des demeures sur la « terre, se bâtit à lui-même une maison « éternelle dans les cieux. »

Ces paroles, dites avec une douce, mais efficace autorité de langage, touchèrent singulièrement l'esprit de Childebert, et sa réponse fut qu'il régnerait selon les exemples de Dagobert, son illustre aïeul, et honorerait toujours la vénérable congrégation des moines de Saint-Denys. Après quoi, le trésor de la basilique fut ouvert sous ses yeux, en lequel beaucoup d'objets précieux étaient contenus, ainsi qu'une très grande quantité de pièces d'or. On lui fit voir de la même sorte les nombreuses chartes des donations faites au monastère par les rois francs, toutes il les renouvela, et les confirma de son sceau. Il voulut même, malgré l'absence de son référen-

daire, qu'un acte fût dressé qui témoignât envers Chaïnon sa propre munificence. Ce fut moi qui apposai mon nom au-dessous du nom royal en la donation du domaine de Solemium dont fut enrichie l'église du glorieux martyr.

Quand toutes ces choses furent achevées, un repas nous accueillit, de modeste splendeur, mais toutefois d'un goût exquis en chacun des mets qui furent servis. « Ne « pense pas, roi, dit l'abbé Chaïnon à Childebert, que telle soit la journalière nour« riture des frères de cette maison. Nous « ne connaissons ces délicatesses de fes« tins qu'alors que nous sommes visités « par d'illustres hôtes. Ce serait chose in« digne de notre vœu sacré de prodiguer « en semblables dépenses les richesses qui « nous ont été données pour la gloire du « nom de Dieu et la consolation des indi« gents. » A ces discours il en ajouta beaucoup d'autres, tous d'une très suave éloquence, et qui grandement édifièrent le jeune roi. « En vérité, pieux abbé, lui dit-il « une fois, je n'ouïs jamais aucun homme

« d'une langue aussi emmiellée que l'est « la tienne. Si cette sainte demeure n'était « bâtie, tu donnerais envie à chacun de la « bâtir, par la puissance de tes paroles. « Pour moi, je t'engage ma foi que tout ce « que tu me voudras demander, tu ne sau- « ras manquer de l'obtenir. » Des entretiens de ce genre, suivis d'un chant harmonieux de litanies et de saintes hymnes, nous conduisirent jusques à la nuit, laquelle nous passâmes en des appartements que l'hospitalité des frères nous avait préparés.

Cependant le temps était alors où se célébrait la foire instituée par le roi Dagobert en l'honneur du bienheureux Denys. Elle commençait au septième jour devant les ides d'octobre, et se prolongeait durant le cours de quatre semaines. La préception royale avait établi que ce marché devait être le plus fréquenté de ceux qui se tiennent dans les Gaules, et y avait appelé les trafiquants non seulement de toutes les parties du royaume, mais aussi des contrées étrangères. En vertu du même décret, tous les droits d'entrée et de vente s'y percevaient au profit de la

congrégation des moines de Saint-Denys, pour lesquels ce n'était pas un modique revenu. Or cette année, non moins que toutes les autres, une affluence immense de peuple y était accourue, et le maire Grimald vint inviter le roi de s'y rendre pour voir et être vu : ce que celui-ci consentit très volontiers, espérant qu'il en recueillerait un agréable divertissement.

Vers les anciens jours, cette foire solennelle était célébrée aux portes de la très sainte basilique; mais, à cause des ravages de la guerre, il avait été jugé convenable qu'elle fût transportée dans l'enceinte de la cité des Parisiens, et se tînt entre les deux églises de Saint-Martin et de Saint-Laurent. C'est pourquoi il fallut que le roi Childebert montât en son chariot attelé de bœufs, et ceux qui le devaient accompagner, sur leurs chevaux, afin de se rendre en la ville de Paris. Cette route nous fut très plaisante, et pour le roi surtout, qui, jeune d'esprit, se réjouissait de chaque chose nouvelle. Les tours de nombreuses églises, et les combles élevés des édifices se lais-

sant distinguer de loin, non moins que les circuits de la rivière de Seine, riante et variée en son cours, amusaient ses regards et lui fournissaient mille sujets d'entretien. Il se plaisait aussi à railler ceux qui s'offraient à lui voyageant à pied : d'où s'écoulèrent sans impatience et sans ennui les heures qu'il mit à faire ce chemin.

Sa joie redoubla alors que nous entrâmes dans les murs de la cité. « Voyez le roi Childebert », dirent plusieurs en remarquant le chariot où il était porté, ainsi que l'indice de sa royale chevelure, et aussitôt les regards se tournèrent vers lui. Mais cette attention ne fut point de longue durée, chacun semblant empressé de se rendre au champ de foire. Nous y adressions aussi notre marche, mais elle était lente et embarrassée. En effet, une foule, telle qu'on ne la saurait décrire, remplissait tous les quartiers de cette ville, qui, bien que d'une vaste étendue, ne pouvait suffire à ceux qui y étaient alors accourus. Il n'était point une rue, même parmi les

plus distantes du marché, qui ne fût obstruée par des tentes, ou des constructions en planches de formes diverses, destinées à abriter les hommes du dehors, lesquels, amenés par la curiosité ou l'amour du gain, n'avaient pu trouver l'hospitalité en aucune maison. A travers de telles encombres qu'accroissaient encore les flots d'un peuple se heurtant et se poussant confusément, il était difficile aux bœufs du roi et à notre troupe de chevaux de cheminer. Ni l'autorité de Grimald, ni celle du clerc de la basilique, qui nous accompagnait pour aller recueillir les revenus de sa sainte maison, ni enfin les menaces de nos satellites, ne pouvaient prévaloir contre la multitude partout entassée, et ceux-là mêmes que le respect ou la peur avait écartés à notre approche, se retrouvaient quelques pas plus loin, pour nous présenter un nouvel obstacle. Plusieurs furent renversés et blessés, mais sans que cela dégageât encore notre route, et il devint nécessaire que, sur la place du palais, chacun de nous descendît à pied. Nous en avançâmes un peu plus

vitement, mais toutefois la boue et le fumier nous causant une grande saleté et un grand embarras.

Enfin nous approchions de l'église de Saint-Martin, lorsque les choses devinrent plus extraordinaires encore. Non-seulement le peuple était si serré, que s'y ouvrir un chemin était à peu près impossible, mais une rumeur remplissait le ciel, si violente et si confuse, que je n'en ouïs jamais de semblable, et craignais qu'elle n'assourdît à la fin mes oreilles. C'étaient les hennissements des chevaux, les mugissements des bœufs, les aboiements des chiens, les cris divers des hommes et des femmes, et cet immense bruit que produit toujours le mouvement d'un peuple entier se pressant sur un étroit espace. Le jeune roi semblait en recevoir une singulière émotion d'étonnement et de plaisir, bien que les clameurs redoublassent maintes fois jusqu'au point de le jeter en frayeur. Mais sa joie ne connut plus de bornes, alors que nous nous trouvâmes aux lieux où étaient exposées et se vendaient les marchandises.

Dans chacune des rues s'étendait une longue file de boutiques, réservées aux plus riches d'entre les trafiquants, et où se montraient étalés toutes sortes d'objets divers. Ceux qui étaient plus pauvres, ou étaient trop tard arrivés, avaient été contraints de choisir, pour leur débit, des places moins commodes. Plusieurs portaient empaquetées sur leur dos leurs marchandises, et les venaient offrir à chacune des personnes qu'ils rencontraient. D'autres, assis à terre sur la paille, ou même parmi la boue, tenaient au devant d'eux ce qu'ils avaient à vendre, et appuyés contre quelque pan de mur ou quelque poteau, avaient grand'-peine à préserver leur étalage du pied des passants. Il en était qui, ayant dételé les bœufs ou les chevaux de leurs *basternes,* se tenaient montés en dedans, et du haut de cette étrange sorte de boutique appelaient les chalands pour qu'ils vinssent visiter leurs marchandises. Or, je n'ai pas besoin de dire que le nombre des gens qui achetaient était immense, personne n'ignorant qu'à cette foire ne manquait aucune

des choses utiles à la vie, et que certaines même y abondaient, impossibles à trouver en tout autre temps ou lieu. D'où il arrivait que l'intention du roi Dagobert était entièrement remplie, et que le marché de St.-Denys était de tous le plus considérable pour le commerce des Gaules. Cependant nous fûmes alors quittés du clerc de la basilique, qui était venu avec nous. Suivi d'un affranchi au service de la sainte congrégation, et qui commandait, un bâton à la main, que l'on s'écartât devant lui, il allait rechercher ceux qui n'avaient pas encore payé au bienheureux Denys le droit de venir vendre en son marché. Ses tablettes, avec un stylet, étaient pendues à son côté droit, et à mesure qu'il recevait quelques pièces de monnaie, il les mettait en une grande bourse attachée à l'autre pan de sa robe. Ceci néanmoins ne se passait point sans contestation, quelques hommes se rencontrant, comme toujours il arrive, plus curieux de garder leurs deniers que d'en honorer les saints du Seigneur.

« Très illustre seigneur, dis-je au maire

« Grimald, puisque par la faveur divine tu « commandes au palais des rois neustriens, « les hommes et les choses de ces lieux te « doivent être connus. Veuille donc, je t'en « prie, en instruire le roi Childebert, mon « ignorance ne me permettant pas de rem- « plir cet office. » Grimald consentit bénévolement à ce que je lui demandais, et il commença à nous expliquer de quels pays venaient les divers hommes avec leurs divers habits et marchandises. Les premiers qu'il désigna au jeune prince étaient arrivés du port de Vick et de la cité de Rothomagum [1], pour acheter de la garance propre à teindre les étoffes, et en échange ils avaient amené avec eux d'énormes provisions de fourrage pour la nourriture des bestiaux. « Mais quels sont ceux-ci dont « l'habit est si court, et la tête toute rasée? « ils me donnent à rire, dit Childebert. — « Ce sont, roi, les Saxons de Baïocum [2] « et les hommes de la Bretagne, à peu près « semblables par leur extérieur, comme

[1] Rouen.

[2] Bayeux.

« tu le peux remarquer. Ils ne fournissent « d'aucune chose le marché, vivant seulement de pillage, et avec l'or qu'ils ont « volé viennent ici acquérir ce qui leur est « nécessaire. » Comme il achevait ces mots, on nous vint offrir de petites images en terre cuite, peintes de diverses couleurs, et qui représentaient les trois martyrs Denys, Rustique et Eleuthère, ainsi que la vierge parisienne sainte Geneviève. Étant données à Childebert, elles le réjouirent singulièrement, et il ne se pouvait lasser de les regarder. Nous nous aperçûmes alors que Grimald s'était séparé de nous, et le vîmes en la riche boutique d'un vendeur d'armures et d'ornements en or et en pierreries. « Sisi-« bald, disait-il à cet homme, qui était Wisi-« goth de nation, as-tu fait porter en ma « demeure le casque de vermeil que je t'a-« vais demandé? — Assurément, seigneur, « et crois même que tu trouveras l'aigrette « brillante par-delà ce que tu avais désiré. « — Je m'en réjouis fort, en vérité. Et tu « te souviens de ce qui fut convenu entre « nous? — Oui, seigneur, reprit le mar-

« chand en inclinant la tête, et ce m'est « grande joie de t'avoir pu offrir ce don. » Tel était en effet l'usage de Grimald, de garantir aux trafiquants du dehors sa protection contre toute insulte, moyennant qu'ils l'enrichiraient de quelque utile présent. Or la plupart, remplis de crainte, ainsi qu'ordinairement il arrive de ces hommes de gain, consentaient de s'assurer à ce prix sa tutèle, tellement qu'il prétendait convertir en un tribut forcé ce qui d'abord n'avait été qu'un pacte volontaire.

Il échoua néanmoins auprès du lombard Rachis, qui, comme les gens de son pays et ceux de la Provence, trafiquait en huile, miel, et autres denrées du même genre. Celui-ci était renommé dans toutes les contrées de l'Occident à cause de son opulence, et connu pour ne voyager jamais qu'avec d'immenses bagages, un très grand nombre d'esclaves et d'affranchis armés, et de grosses provisions de nourriture. On disait de plus qu'il était d'une très louable charité envers les indigents, favorable aux ministres du Seigneur, mais très superbe

avec les puissants, auxquels il se prétendait égal. Grimald l'ayant donc abordé, se prit à lui dire comme avec menace : « Et « toi, l'amasseur de vieux deniers, te redi- « rai-je ce que cent fois déjà je t'ai dit, que « l'intendant de notre maison attend en- « core tes trois tonnes d'huile et tes qua- « rante livres de miel ? — Ouais ! répondit « Rachis ; aujourd'hui comme hier mon « oreille est sourde à qui requiert mes mar- « chandises sans argent pour les payer. — « Mais, homme stupide que tu es, si nous « n'étendons sur toi notre main puissante, « tu seras sans défenseur en ce pays, et « chacun te volera impunément. — Par ma « barbe ! reprit l'homme lombard, voilà de « singulières paroles ! N'ai-je donc pas ma « hache et celle des miens pour me proté- « ger? » Et Grimald s'étant là-dessus éclaté de rire avec un air moqueur : « Sois moins « fier, continua Rachis, et sache que je « vends à meilleures gens que toi, en étant « payé. Le roi Liutprand, qui n'est point « de bas lieu, ne m'a jamais demandé gra- « tuitement mes denrées. — Eh bien, vieille

« tête de fou, je te déclare que tu ne ven-
« dras plus désormais en cette foire. — Tu
« me fais rire à ton tour, seigneur Grimald :
« n'y a-t-il donc que ce marché au monde,
« pour que nous y venions donner gratuite-
« ment la moitié de nos marchandises, afin
« de gagner le droit de vendre l'autre? Je
« songerai à ce que je devrai faire la pro-
« chaine année. L'un de nous deux sera
« peut-être mort alors. Mais, pour le pré-
« sent, je reste ici jusqu'à la fin de la
« foire, de peur que tu n'ailles penser que
« je te crains. J'ai acquitté ma redevance
« aux moines de St.-Denys, et ne dois rien
« à personne. Ainsi, Dieu te garde, et laisse
« cette boutique, pour y faire place à ceux
« qui viendront payer ce qu'ils demande-
« ront. — Que je meure, si tu ne te sou-
« viens de m'avoir offensé, » lui dit tout bas
Grimald, transporté de colère. Et il se re-
tira précipitamment pour éviter que le peu-
ple fût témoin de sa confusion.

Pendant que j'étais observant ces choses, l'attention de Childebert se tournait ailleurs. Parmi des boutiques où des acheteurs af-

fluaient, il en avait remarqué une que tout le monde négligeait en passant, comme si elle n'eût rien renfermé de bon. « Mais, « demanda-t-il, que vend donc celui-ci en « ses boîtes, qu'il semble ne jamais ouvrir? « Y tient-il cachée la peste, ou quelque poi- « son malfaisant, pour que chacun ainsi se « détourne de lui?—Il n'y a rien de pareil, « s'empressa de lui répondre Grimald, re- « mis du trouble de sa querelle. C'est un « habitant de Massilie [1], qui vend des feuilles « de papyrus, lesquelles se transportent par « mer du pays d'Égypte en cette ville. Or, « comme ceci n'est d'usage qu'aux hommes « qui sachent l'art d'écrire; hormis les clercs, « tu ne verras quasi nul chaland en sa bou- « tique. A peine y est-il entré depuis plu- « sieurs jours cinq ou six envoyés de mo- « nastères, chargés de s'y approvisionner. » Childebert se fût arrêté volontiers devant des bateleurs venus des villes méridionales de la Gaule, et qui dansaient, et tournaient leur corps en cent façons pour amuser le

[1] Marseille.

peuple. Ces choses rappelant les anciennes impuretés du théâtre, les ministres du Seigneur cherchaient, par leurs pieux discours, à en interdire le spectacle, et plusieurs décrets séculiers étaient venus au secours de leurs prédications. Mais rien de tout cela ne pouvait contenir l'avidité insensée de la multitude, qui se pressait en foule vers ces jeux profanes. Je fis honte au roi du plaisir qu'il y trouvait, et le conduisis en un autre lieu où une troupe, hélas ! bien moins nombreuse, était rassemblée autour d'hommes vendant des reliques. Les récits de ceux-là étaient merveilleux : ils disaient les lieux où ils étaient allés quérir les choses précieuses qu'ils débitaient, l'un ayant visité en pélerin Jérusalem, un autre, les sommets du mont Liban, et un troisième, les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul en la ville de Rome. Et les peuples, après avoir recueilli avidement ces discours, s'empressaient d'acheter ce qui leur était offert, comme apportant la santé à leurs corps et le salut à leurs ames.

En ce moment s'élevèrent des cris vio-

lents, tels que la rumeur du marché en était tout-à-fait couverte, et qu'ils annonçaient quelque émeute populaire. Il sembla qu'ils partissent du quartier où se tenaient les Juifs, et Grimald avec quelques-uns de ses hommes s'empressa d'y courir. Notre compagnon, le clerc de Saint-Denys, revenu vers nous, nous apprit alors que Grimald s'était établi le protecteur de ces maudits, et sans aucun doute était allé leur porter son aide. « Et d'où vient, demanda le « jeune roi, qu'il protége ces réprouvés, « ces chiens? — C'est, répondit le clerc, « qu'ils sont riches en argent et objets de » haut prix, et souvent lui font des présents. « Il arrive aussi qu'ils font avance aux comtes « de la somme des revenus publics qu'ils « doivent payer au fisc. Enfin, le croiriez-« vous, ô honte! » (et en disant ces mots il regarda tout autour de lui comme pour s'assurer que nul ne l'entendait) « au mépris « de l'interdiction du pontife Grégoire-le-« Grand, il permet que cette race d'infâmes « possèdent des esclaves chrétiens. » Malgré la présence de Grimald, la rumeur semblait

s'accroître, et, comme nous avancions vers le lieu d'où elle venait, nous vîmes passer devant nous un de ces maudits, que l'on poursuivait pour avoir vendu un bijou de faux or, et qui fut déchiré en mille pièces par les mains du peuple. Ayant continué notre marche vers leur quartier, nous les trouvâmes qui de toutes parts remettaient en paquet, pour les soustraire aux regards, les rares et innombrables marchandises qu'ils avaient d'abord exposées en vente. C'étaient pour la plupart des objets venus de la Palestine et de la Syrie, et fort recherchés des hommes riches; à savoir des étoffes de soie et d'or, des parfums, du poivre, et autres choses que je ne saurais énumérer. Le jeune roi, bien qu'il sentît pour cette nation exécrable toute l'horreur qui sied aux ames chrétiennes, arrêtait néanmoins ses yeux avec quelque plaisir sur leurs précieuses marchandises; ce qui m'obligea de lui rappeler que ces impies ne pouvaient être regardés sans qu'on signât son front de la marque de la croix. Et il le fit, comme je lui avais recommandé, puis les accabla même de

paroles menaçantes, leur disant que lui, le roi, livrerait leurs biens au pillage, et les ferait périr par le fer et le feu, s'ils n'acceptaient le baptême. Étant alarmés, ils s'en hâtèrent plus vite de plier leurs bagages.

Comme je croyais remarquer que les yeux du roi se fatiguaient de voir les mêmes choses auxquelles il avait d'abord trouvé tant de plaisir, je lui proposai que nous nous remissions en route vers la basilique, où nous devions passer encore cette nuit. Il y consentit volontiers, et déjà nous avions fait quelques pas, quand une nouveauté de spectacle inouïe vint surprendre nos regards. Une troupe nombreuse, parmi laquelle surtout des enfants et des femmes, suivaient le long des chemins un homme pour lequel ils semblaient remplis de vénération. C'étaient des gens du pays des Turoniens, avec quelques autres ramassés à travers les villes ou villages, se disant disciples du Christ miraculeusement apparu parmi eux. Or ce Christ n'était autre qu'un imposteur, comme il s'en rencontre

trop souvent pour tromper les peuples ; selon la parole de l'Evangile : « qu'il s'élè-« vera de faux Christs et de faux prophètes, « qui feront de grands prodiges et des cho-« ses étonnantes, jusqu'à séduire même, « s'il se pouvait, les élus [1]. » L'aspect de son vêtement était singulier : il avait la tête couverte d'un capuchon de poil de chèvre : sa tunique était sans manches, et par-dessus il était enveloppé dans un suaire. Il portait sur son épaule une croix de laquelle pendaient des fioles remplies, à ce qu'il prétendait, de l'huile sainte; et en un petit sac, attaché à son côté, où étaient contenues des reliques qu'il disait devoir laisser à ses disciples pour les préserver de tous maux, alors qu'il se serait retiré du milieu d'eux, et aurait remonté vers son père. Il avait pris avec lui, comme sa mère, on ne sait quelle femme, qu'il faisait nommer du nom de Marie. Une grande apparence d'austérité régnant sur son visage, il lui avait été facile de tromper l'esprit d'hommes ignorants, qui lui apportaient en foule de l'or, de

[1] Evang. selon saint Matth., ch. XXIV, v. 24.

l'argent et des vêtements , toutes choses qu'il distribuait aux pauvres , afin d'enchaîner les ames par une plus damnable séduction. Il prédisait l'avenir, et annonçait à quelques-uns des maladies, à d'autres des calamités sur le point de leur arriver , à bien peu leur salut éternel. Et ce qui était le dernier trait de ses impostures diaboliques , il se faisait de toutes parts amener des malades auxquels il rendait la santé. Voilà par quels artifices ce fourbe était devenu si haut en renommée , qu'il avait effacé dans l'esprit du vulgaire la mémoire des plus grands saints , et traînait à sa suite presque autant de disciples que notre Seigneur prêchant son Évangile en avait compté lui-même. J'appris plus tard, ce que peut-être il conviendrait de taire à jamais , que des prêtres aussi s'étaient laissé abuser par ses prestiges.

Au moment où cet homme, avec la troupe de ses disciples, tous publiant ses miracles , atteignit l'entrée de la ville de Paris , l'empressement de le voir fut universel. Mais lui , sitôt qu'il eût observé les peuples ac-

courant sur ses pas, se mit à répandre de très grosses aumônes parmi les indigents : puis, s'étant prosterné à terre, avec cette femme qu'il appelait du nom de Marie, il prononça une oraison, apres laquelle il se releva, faisant signe aux assistants qu'ils se prosternassent à leur tour pour l'adorer. Et ceux-ci en effet le firent très pieusement. Ma surprise était extrême de toutes ces choses, et j'exprimai à Childebert combien j'étais indigné de voir une si immense multitude fascinée par les œuvres du diable : ce qu'il semblait peu écouter, très attentif à chacun des mouvements que faisait l'imposteur. Je ne songeai plus moi-même à détourner son attention, alors que je vis être conduite vers le prophète de mensonge une femme de qui les jambes étaient depuis long-temps gênées par une grave infirmité. J'espérais que par une telle épreuve allait être confondue l'impuissance de ses mains sacriléges. A cette vue néanmoins il parut ne se point troubler, et pendant qu'il imposait les mains à la malade avec un air de grande sainteté, il commanda à quatre de ses ser-

viteurs qu'ils l'étendissent à terre et lui tirassent violemment les pieds et les bras. Après quoi ils la relevèrent, et elle parut librement marcher. Ce prétendu prodige, lequel eût dû soulever contre lui tous les esprits, redoubla toutefois l'aveuglement de la foule, et tous d'une commune voix entonnèrent des cantiques de louange. Cette populace follement enivrée ne déposa même pas son erreur lorsque, peu d'instants après, un vieillard paralytique, tiré de la même sorte pour être guéri, rendit l'ame sur la place. « Celui-ci est un en-« fant d'incrédulité qui m'a voulu tenter, « dit le faux Christ, et ainsi il a été « châtié de mon père. » Et tous crurent à ses paroles, et n'en révérèrent que plus sa divinité.

Continuant sa marche parmi les flots d'une multitude sans cesse croissante, il arriva jusqu'au milieu de la cité, et étant monté sur les degrés de l'église cathédrale, il ordonna que chacun se tînt éloigné de lui, même celle qu'il nommait sa mère, et que l'on se préparât à entendre les pa-

roles qu'il allait prononcer pour l'enseignement des peuples. Jamais saint Martin, ni le bienheureux Léger, ni aucun de ceux en qui le Seigneur plaça les plus éminentes vertus, ne furent écoutés en leurs prédications avec un aussi religieux silence que le fut ce misérable envoyé de l'enfer : tellement que ma langue était à chaque instant impatiente de le confondre, comme Jerémie confondit le prophète menteur Hananias. Mais je craignis d'émouvoir un trop grand scandale, et je fus contraint d'ouïr ses discours de mensonge et d'impiété. Loin de moi que je songe à rapporter tout ce que proféra cette langue immonde, qui n'épargna aucun outrage aux prêtres du Seigneur. S'il eût fallu l'en croire, le pieux clergé des Gaules était tout entier de voleurs, d'ivrognes, de fornicateurs; les monastères étaient des retraites de scandale et d'ignominie, et c'était pour châtier tous ces péchés, dont la mesure était comblée, que son père allait tout-à-l'heure envoyer aux nations leur dernier jour. « Regardez-moi, dit-il à ses disciples, vers la fin de son exécrable

harangue, qu'il prononçait avec d'ignobles contorsions, « regardez-moi : je suis pauvre « et nu comme vous : je suis vagabond sur « les chemins : je ne mange que des aliments « grossiers et rejetés de toutes les bouches : « je dors dans les étables, et jamais ne me « souille du toucher des femmes. Voilà « comme je prouve que je suis le Christ. « Si j'ai de l'or, c'est pour donner aux dé- « laissés qui n'ont rien. Je porte ma croix, « et enseigne à ceux qui souffrent la vertu « de la patience. Suivent-ils mes voies, les « hommes qui s'appellent mes prêtres, et « que j'appelle des pourceaux ? Allez aux « tavernes, allez aux lieux de prostitution, « c'est là que vous les trouverez. Que font- « ils de l'or qu'ils dérobent de toutes parts ? « Ils en remplissent leur ventre, et vous « laissent périr de faim. Quant aux femmes « des couvents, qui se disent servantes du « Christ, elles dorment la nuit avec les « esclaves qui mènent leurs charrues et « cultivent leurs jardins. Je l'ai dit à l'évê- « que des Pictaves, je l'ai dit à l'évêque « des Turoniens, je le dis aujourd'hui à

« l'évêque de Paris, à l'abbé de Saint-
« Germain, à l'abbé de Saint-Denys, et
« à tous leurs clercs, la porte de mon
« royaume sera fermée devant leurs faces
« impures, et j'enverrai les plus noirs
« d'entre les démons pour saisir leurs ames
« au sortir de leurs corps. *Et ce sera moi*
« *qui rirai et me moquerai de leur perte* [1].
« Quels honneurs me font-ils en ce jour
« que je descends du ciel pour les visiter?
« Se présentent-ils pour dénouer le cordon
« de mes chaussures? Or, écoutez-moi, car
« ceci est la dernière vérité que j'annonce
« aux peuples de la cité de Paris : J'ai vu
« un homme à qui l'on avait retranché le
« nez, les oreilles, les pieds, les mains,
« de peur que tout son corps ne tombât en
« pourriture. Cet homme, c'est le clergé
« des Gaules : les églises, les monastères,
« les oratoires, ce sont des membres cor-
« rompus que je retrancherai, afin de sau-
« ver le reste des fidèles. Et moi-même
« je mettrai en vos mains le fer et le feu,

[1] Epître de saint Paul, aux Ephésiens, cap. v, v. 6.

« et toutes leurs richesses seront distribuées
« aux indigents : et alors mon règne fleu-
« rira sur la terre, et je remonterai dans
« les cieux. Prosternez-vous tous, selon
« qu'il est dit que tout genou se doit fléchir
« en mon nom. »

Il y avait pitié de voir les peuples prendre de si grossières paroles pour le langage du Christ, notre sauveur, et adorer celui dont ils eussent dû conspuer la face avec mépris. Aussi, ne pouvant plus à cette fois me contenir, je m'écriai : « Anathème, » et je voilai mon visage. Ce qu'ayant remarqué plusieurs des disciples du prédicateur de mensonge, ils me menaçaient, et m'eussent peut-être mis en péril, si dans ce moment n'eût approché Leudésius, évêque de Paris, avec le prélat de Rothomagum, et d'autres clercs. Comme ils avaient ouï que le peuple était troublé par les clameurs insensées d'un homme qui se prétendait le Christ, ils étaient accourus avec empressement afin de couvrir de confusion son imposture ; et quelque émue que fût la foule, elle leur laissa néanmoins le passage pour arriver vers

lui. L'effronté ne parut en rien touché par la présence de ces vénérables personnages, et prévenant leurs paroles par les siennes : « Il est bien tard, leur dit-il insolemment, « pour que vous veniez adorer le fils de Dieu, « vous que j'attendais les premiers. C'est « pourquoi je vous le dis, ceux-là que vous « estimez au-dessous de vous, vous seront « préférés dans mon royaume. » L'évêque de Rothomagum, ainsi que plusieurs des clercs, haussèrent les épaules sur ce propos insensé : mais Leudésius élevant la voix avec grande majesté, et faisant le signe de la croix, s'écria : « Si tu es Satan ou Belzébuth, « et que tu trompes ces hommes par ta « vertu diabolique, je t'exorcise au nom du « Père, du Fils et du Saint-Esprit : » et comme ceci était sans effet : « Puisque tu « n'es point un démon d'enfer, tu n'es donc « qu'un indigne prestigiateur, ainsi que « bien d'autres ont apparu aux nations, « et ce sera à la parole de vérité de te « confondre. — Mon peuple, cria alors « l'imposteur d'un ton de voix éclatant, « soyez-moi témoin que celui-ci mourra de

« mort en cette année, pour avoir outragé « le fils de Dieu avec les noms de Satan et « de Belzébuth. » Et la multitude accueillit ces mots avec grande clameur. Leudésius n'en parut pas étonné, et reprit tranquillement : « Si, en vérité, tu es le Christ, fils « de Dieu, fais-le nous connaître par « quelque signe manifeste, afin que nous « confessions ton saint nom et fléchissions « devant toi nos genoux. Il fut permis au « disciple incrédule de toucher de ses doigts « la marque des clous. — Celui qui est in- « crédule n'est pas mon disciple, répondit « cet homme inepte, qui ignorait la parole « des saintes Ecritures. Ceux-ci ont cru en « moi parce qu'ils ont vu mes prodiges.— « Fais donc que nous aussi en puissions « voir quelqu'un, et que ta lumière luise « à nos yeux, comme celle qui éclaira le « Thabor. — Thabor n'était pas, comme « vous, un prêtre de scandale, et c'est « pourquoi je me suis fait voir à lui avec « tout mon éclat. » Nous nous regardâmes les uns les autres, ne sachant, à ce grossier discours, si nous devions laisser éclater nos

rire ou notre indignation. Mais ces sottises n'étaient point aperçues de la sotte multitude. Lui toutefois soupçonnant d'après nos visages que quelque parole inepte était échappée de ses lèvres, se jeta en un grand emportement, et nous dit d'un air furieux : « Hommes d'iniquité, parce que vous êtes « versés en la science mondaine, ainsi que « les Pharisiens, et que je suis humble et « pauvre d'intelligence, comme il con- « vient au Christ des humbles et des pau- « vres, vous voulez me tenter et prendre « ma langue en quelque piége. Mais cette « langue est assez habile pour te dire, toi, « évêque de Paris, que tu es un concubi- « naire, toi, évêque de Rothomagum, un « buveur de vin, vous tous des infâmes et « des suppôts de l'enfer. Courez, courez « vers le diable, qui vous attend. — Celui « que nous adorons comme le Christ, re- « pliqua alors Leudésius, était patient et « doux en ses mœurs au temps qu'il resta « parmi les hommes, et ses discours ne « furent jamais d'outrage et de violence. « Puisque tu as maudit, tu n'es point le

« Christ. » On ne saurait exprimer en quelle immense fureur il entra sur ce propos ; et quel torrent d'injures et de paroles obscènes il vomit de sa bouche. Les noms de chats-huants, de pourceaux, de chiens, qu'il nous envoyait, lui tenaient lieu d'arguments pour prouver sa divinité, et parmi tous les milliers de mots qu'il répandait au hasard, il en était dont son ignorance ne comprenait point le sens. Lorsqu'il se fut arrêté pour reprendre haleine, Leudésius s'adressant à la multitude, leur dit : « Peuples, est-ce « donc là votre Christ, cet homme que vous « venez d'entendre? Si vous m'en croyez, « ce Fils de Dieu est l'enfant de quelque « cabaretier. Car de telles paroles, il n'a « pu les apprendre qu'auprès d'un tel père. « —Tu mens, s'écria l'imposteur tout hors « de lui-même. Ce n'était point le métier « de mon père. » Et il s'arrêta tout soudainement, comme par repentir de ce qu'il avait laissé échapper. Mais l'évêque de Rothomagum, prenant alors la parole, et tournant la chose en raillerie : « Tu nous conte- « ras sans doute quel était le métier de ton

« père? lui dit-il. » Et comme l'autre, ne sachant quelle réponse il devait faire, roulait ses yeux avec fureur, et allait exhaler de nouvelles injures : « Mais voici sa mère, « ajouta-t-il, qui nous en donnera quelque « avis. » Cette femme, bien qu'elle ne fût, selon ce que nous apprîmes ensuite, qu'une vieille prostituée recueillie par lui en la cité des Burdigaliens, manqua de son ordinaire impudence, et rougit de confusion, sans pouvoir ouvrir la bouche. Il fut curieux alors de voir le prétendu Christ tourner son regard derrière lui pour songer à fuir, et crier à haute voix : « Que je me retire des « embûches de mes ennemis, et que mes « fidèles me suivent. » Et en effet, plusieurs encore aveuglés allaient suivre ses pas; mais des hommes de l'évêque de Paris le saisirent sur ce moment, et comme son capuchon lui eut été retiré : « Oh! oh! coquin, lui dit « Péridius, prêtre de la cité de Convena [1], « c'est toi que je retrouve ici! » Et il raconta que ce misérable ayant été serviteur de

[1] Comminges.

l'evêque des Ruthènes, avait volé beaucoup de choses précieuses à ce vénérable prélat, qui avait négligé de le châtier. « Mais comme « j'étais moi-même en hospitalité chez le « pieux Ennodius, mes bagages m'ayant été « dérobés, il fut découvert que le larron était « celui-ci, et il fut gravement fustigé, après « quoi il s'échappa par la fuite. Et il s'est « appelé le Christ, ainsi que vous voyez, « retenant quelques paroles des Ecritures, « empruntées au langage de son maître. » Comme il finissait, une clameur universelle d'indignation s'éleva parmi la foule, et ceux qui l'avaient adoré demandèrent qu'il leur fût livré pour le lapider. Mais élevant la voix, l'évêque Leudésius leur dit avec gravité : « Que ceci, mes très chers frères, vous soit « en enseignement, suivant les paroles de « l'apôtre saint Paul : *Que personne ne vous « trompe par de vains discours, car c'est « pour cela que la colère de Dieu tombera « sur vous*[1]. » Puis on ôta à l'infâme sa croix, et les fioles qui y étaient pendues ayant été

[1] Epître de saint Paul. aux Eph. chap. v, v. 6.

ouvertes, on les trouva remplies d'une liqueur fétide. Son sac de reliques fut de la même sorte reconnu comme renfermant des racines de diverses herbes, ainsi que des dents de taupe, des os de souris, des ongles et de la graisse d'oursin, tous instruments de maléfice. Et ayant été pour lors remis aux mains du peuple, ils le chargèrent de pierres, jusqu'au-delà du Petit-Pont, le blessèrent grièvement, et je ne saurais dire par quelle aventure ils n'achevèrent pas de le poursuivre et de le mettre à mort.

Comme c'était vers les heures du soir que ces choses se passèrent, nous restâmes la nuit au palais, en la cité des Parisiens, et ne retournâmes que le lendemain à la basilique de Saint-Denys. L'abbé Chaïnon, en se séparant de Childebert, l'embrassa avec tendresse, et lui donna un petit coffre plein de précieuses reliques. Ce que celui-ci accepta très joyeux, et il se retira avec grande édification.

CHAPITRE IV.

Comment le roi Childebert trouva, en son jardin de Mamaques, la belle esclave Chlodsinde; de leurs amours mutuelles, et des paroles inconsidérées de la jeune fille, qui fut enlevée par violence et maltraitée.

Le jeune roi avait passé sa quatorzième année, et bien que la parole de Dieu lui fût chère, d'autres pensées paraissaient s'élever en son esprit. Plus d'une fois il avait demandé pour quelle cause en sa maison de Compendium, non plus qu'en celle de Mamaques, où l'on avait depuis peu transporté son séjour, il ne s'était offert à ses yeux aucune de ces femmes élégantes et belles, comme plusieurs s'étaient montrées à lui durant le jour qu'il avait visité le marché de Saint-Denys. Il se plaignait de ne voir que ses nourrices, femmes vieilles et déplaisantes, et qui offensaient ses regards. Cette idée nouvelle semblait même à ce point remplir son esprit, que nulle chose

ne lui agréait : ni le chant mélodieux des psaumes ou des hymnes qui auparavant charmait son oreille, ni la lecture merveilleuse des livres saints, ni l'exercice de la chasse, ou le jeu de dés, ne lui apportaient aucun plaisir. Pour distraire son ennui, il recommençait de se livrer sans mesure à l'ivrognerie et aux voluptés grossières de la table, de telle sorte que ses serviteurs le ramassaient souvent de terre pour le porter en son lit. J'étais violemment contristé de ces choses, et songeais à en informer le duc Pepin, lorsque survint soudainement une aventure extraordinaire.

Le jeune roi se trouvait un jour s'exerçant à l'arc dans son jardin, et il faisait cette chose, ainsi que toute autre, nonchalamment et sans plaisir. Comme il était allé derrière des broussailles chercher une de ses flèches qui s'était égarée, il vit lui apparaître par hasard une jeune fille, vêtue d'habillements serviles, mais d'une beauté qui frappa ses yeux d'admiration. D'où venait-elle ? et comment se pouvait-elle rencontrer en ce lieu ? Je l'ai toujours

ignoré, et ai beaucoup admiré cet événement inattendu. Childebert, ravi de joie, mais troublé en son esprit, pâlissant tout ensemble et rougissant, lui prit la main, et l'interrogea sur ce qu'elle voulait en ce lieu. Celle-ci, non moins troublée que lui, et baissant son regard, se prit tout d'un coup à chanceler, comme si elle eût voulu défaillir. Mais le jeune roi l'ayant soutenue, la fit asseoir sur un siége, et approchant d'elle sa tête, de manière à lui presque toucher le visage : « Femme, dit-il, je « m'appelle le roi Childebert, et toi qui « es-tu? » Puis comme elle se taisait : « Tu « es esclave, ainsi qu'annoncent tes vête-« ments : mais tu es gracieuse : je veux « t'aimer. » Et il lui mit ses bras autour du corps, ce que celle-ci repoussa de toute sa force. Le jeune roi entra sur ce fait en une impétueuse colère, et lui dit qu'étant de condition servile, elle se devait soumettre à ses volontés, et qu'il lui commandait de l'aimer. Puis, en une manière plus douce, il lui fit de flatteuses caresses, l'appela sa compagne, lui essuya ses larmes avec le

bord de sa chlamyde, et la pria d'être sienne. Mais que m'arrêté-je à ces choses peu dignes que les raconte un serviteur des autels? J'ajouterai donc seulement sur ce sujet, qu'après quelque temps, la jeune fille pleurant amèrement, et même ayant une fois atteint le roi de ses ongles, fut néanmoins vaincue, et qu'ainsi s'accomplit par eux ce que les commandements du Seigneur ne permettent qu'en la sainte union du mariage.

Mais ce que mon langage ne saurait exprimer, c'est la surprise en laquelle je fus lorsque je vis Childebert entrer dans la maison, conduisant avec lui une jeune fille baignée de ses larmes. En effet, au temps que toutes ces choses se passaient, j'étais demeuré en mon oratoire, occupé de mes méditations et de mes prières, puis m'étais laissé aller à quelques heures de sommeil. « Qui est « celle-ci? demandai-je avec un subit tres« saillement. — Elle est ma femme, dit le « roi d'une voix haute : je me la suis attachée « en mariage. » Et la jeune fille aussitôt de se jeter à mes genoux, criant : « Père, père,

« pardonne-moi. » Ce que ne sachant comprendre, je la priai qu'elle m'en instruisît. Mais elle ne me put répondre, et tomba dans des pleurs et des sanglots infinis. Pendant que couverte de confusion, elle cachait son visage en ses vêtements, Childebert se prit à me raconter comment il l'avait trouvée d'aventure dans le jardin, et chacune des choses qui s'en étaient suivies. Or j'avouerai que moi-même je fus alors saisi d'un étonnement qui m'ôta la parole, et ne jugeant pas quel discours il convenait que j'accommodasse à la circonstance, je demeurai en quelques instants de silence. Lui, prenait les mains de la jeune fille, et la regardait comme avec le triomphe de la joie.

Il me vint alors en pensée de demander à celle-ci, mais avec un ton de voix qui n'avait rien de menaçant, quel était son nom, et par quelle fortune elle avait été conduite en la royale demeure. Ceci fit derechef couler ses pleurs; et avant qu'elle parlât, il fut nécessaire que je la rassurasse par de douces exhortations. Alors baissant ses yeux vers la terre, et d'une voix qui

semblait peu familière avec la langue romaine, elle me fit ce discours :

« Chacun me méprise aujourd'hui, et « m'appelle femme serve. Mais ce nom ne « fut pas toujours le mien. Il y a vingt lunes « seulement que j'étais libre, habillée de « beaux vêtements, vénérée de tous, et « destinée peut-être à une couche de roi, « avec d'autres honneurs que ceux d'une « concubine. Maintenant de quelle robe je « suis revêtue ! Et au lieu de Chlodsinde « la noble fille, quel nom que celui de « Chlodsinde l'esclave ! Tu as ouï parler « de Bertoald, le vaillant comte des Thurin- « giens : c'était mon père. Comme depuis « plus de cinquante années les hommes de « notre famille gouvernaient souveraine- « ment les peuples, et que le tribut payé aux « rois Francs était tombé en oubli, il vint à « l'esprit de l'audacieux Pepin, de nous re- « demander ce tribut, en signe de notre « obéissance. L'assemblée de nos plus sages « hommes étant consultée, jugea que la « coutume était trop vieille pour être renou- « velée, et qu'on répondrait au chef des

« Francs que notre argent et nos troupeaux « étaient à nous et à aucun autre. Celui-ci fon- « dit tout aussitôt sur nos terres, battit nos « guerriers avec les siens plus forts en nom- « bre : puis, s'étant avancé au cœur du pays « qu'il ravagea et brûla, il se saisit de la « personne de mon noble père, et, sans pitié « aucune, l'ayant déclaré traître et rebelle, « lui laissa le choix de finir sa vie en la prison « d'un monastère, ou par le tranchant de « l'épée. Bertoald préféra la mort qui con- « venait à un guerrier, et deux hommes « Francs tranchèrent sa tête. J'avais pu sup- « porter que mon frère chéri, Theudfried, « pérît dans la bataille avec ses compagnons « de guerre ; mais que mon vieux père fût « si misérablement égorgé, cela me jeta « en une rage inconcevable. Aussi, lorsque, « captive, on m'annonça que ma beauté me « rendrait peut-être digne d'être la concu- « bine du duc Pepin, d'abord je pâlis d'hor- « reur à cette pensée ; mais je fus ensuite « transportée d'aise, espérant que mon fé- « roce ennemi me serait livré sans armes, « et que parmi ses embrassements je pour-

« rais le frapper de mort et me venger.
« Heureuse si j'eusse pu de la sorte m'hono-
« rer de mon déshonneur! Mais bien autre
« fut ma condition. On m'apporta de gros-
« siers habits d'esclave au lieu de la riche
« parure de laquelle j'avais été couverte, et
« l'on me dénonça que j'irais travailler avec
« plusieurs autres en une maison des champs
« du duc Pepin mon maître. C'est à dire que
« j'avais un maître, moi fille de libre et de no-
« ble sang ! et celui-là était le meurtrier de
« mon père ! Il y avait en une telle idée quel-
« que chose qui oppressait mon cœur d'un
« poids insupportable, durant que j'étais con-
« duite en ma demeure de servitude. Là j'eus
« pour destin d'être confondue parmi des
« femmes de vile condition et de plus vils sen-
« timents. Il me fallut manger de leur pain,
« dormir sur leur paille, être même humi-
« liée au-dessous d'elles, parce que mes mains
« étaient moins façonnées au travail : il me
« fallut sarcler les champs, conduire les bes-
« tiaux, tourner la meule, ou être abaissée
« enfin à d'autres ouvrages plus humbles
« encore. Vivre en de tels tourments passait

« mes forces. C'est pourquoi je me décidai « à fuir dans les forêts, aimant mieux mille « fois attacher mon cou à un arbre, ou me « jeter dans les eaux d'un fleuve, que de « traîner une pareille vie. Deux fois je fus « empêchée et ressaisie, et à la seconde, « on me jeta en une prison, où plusieurs mois « je restai sans voir la lumière du soleil. Des « hommes vinrent m'en tirer, il y a quel- « que temps, me mirent en un chariot, « et m'ayant fait rapidement voyager, cinq « journées durant, me conduisirent chez « un homme, de qui j'ignore le nom, mais « qui me parut de haut rang, et me voulut « traiter avec impudicité. Je lui résistai « avec force, n'épargnant son visage de mes « dents, ni de mes ongles, de sorte qu'après « m'avoir maltraitée de coups, il me laissa à « l'abandon. Ce dont je fus très réjouie. « Puis au bout de trois jours, on me reprit, « et l'on m'amena en cette maison, où une « porte ayant été fermée sur moi, je me « trouvai seule dans le jardin. Et bientôt « ce petit roi m'y a rencontrée. Et voilà « qu'il m'a méchamment ravi ma virginité !

« Et, insensée que je suis, parce que j'étais « épuisée de corps, et qu'il était jeune et « d'un beau visage, je ne me suis défendue « qu'avec mes larmes! » Et sur ces paroles, elle se prit de rechef à en répandre.

Quoique je fusse instruit dans la science des consolations spirituelles, ma voix eût été inhabile à adoucir de telles amertumes. C'est pourquoi, l'heure du repas étant arrivée, je l'invitai à prendre quelque nourriture. La longue et cruelle abstinence qu'elle avait endurée lui fit vaincre son extrême douleur, et s'étant assise à notre table, elle parut y prendre quelque plaisir. Comme l'occasion était favorable, je voulus alors m'assurer si son cœur était selon notre sainte foi, et je l'entretins du Seigneur et de ses ministres. Elle me sembla d'après ses discours avoir été nourrie dans la religion du Christ; mais la parole de Dieu négligée avait peu porté de fruits dans son ame, et l'on y reconnaissait quelques vestiges impurs d'idolâtrie. Ce que je conçus facilement, son peuple étant mal converti à la foi chrétienne. Je me mis donc par de pieux

avis à fortifier dans les voies du salut sa démarche chancelante, et comme je parlais selon l'Esprit divin, avec ferveur et abondance, tout à coup le jeune roi : « Prêtre, me « dit-il, finis tes discours : ils sont perdus « aujourd'hui : je suis pressé de dormir en « mon lit, et d'y conduire celle-ci. Car nos « os et notre chair ont été unis, et notre « couche doit toujours être la même. » Cela étant dit, il lui prit la main, et l'emmena silencieuse et triste, mais sans qu'elle fît aucune résistance. Or est-il vrai de dire que depuis ce jour Chlodsinde reposa chaque nuit dans la couche du roi, ainsi que si elle eût été sa légitime épouse.

Bien qu'un tel commerce fût peu agréable devant Dieu, et plutôt digne de blâme que d'éloge, toutefois Childebert parût devenir meilleur depuis qu'il eut ainsi commencé d'habiter avec cette jeune fille. En effet, comme il était d'humeur violente et querelleuse, elle trouvait souvent des paroles de miel pour apaiser son courage irrité. Elle essayait aussi, suivant mon conseil, de le détourner de son penchant vers l'ivrognerie :

mais cette habitude était dans Childebert difficile à vaincre. C'est pourquoi il lui arriva plusieurs fois d'entrer en courroux contre celle qui le gourmandait, et de la frapper avec une dureté toute brutale. Puis, comme il se repentait de l'avoir maltraitée, il pleurait et demandait son pardon. Ce que celle-ci lui accordait avec bienveillance, mais toujours avec grande dignité; lui reprochant de permettre que le vin égarât à un tel point sa raison. Maintes autres querelles survenaient aussi fréquemment entre eux : mais toujours la jeune fille y faisait éclater la prudence et la hauteur d'ame qu'il paraissait que la main de Dieu eût mise en elle. Et ce m'était extrême joie d'entendre Childebert confesser ingénument qu'il y avait honte à ce qu'un homme maltraitât de ses mains une faible femme.

Un jour qu'il semblait animé de grande fureur, pour je ne sais quel différend élévé entre eux, il se tint à l'écart loin d'elle pendant plusieurs heures. Puis comme, vers le midi, ils se trouvaient réunis à la même table, il se prit à l'accabler des plus gros-

sières injures, lui reprochant de ne point l'aimer d'assez ardent amour, et sans doute de lui préférer quelqu'un des esclaves de la maison, son égal par la bassesse de son rang. Elle, sur ce propos, s'emporta en une vive indignation, et parmi d'autres paroles qu'elle lui dit, laissa échapper celles-ci : « Assurément suis-je de meilleur lieu et de « sang plus royal que le tien, puisqu'en « ma condition abaissée je n'ai rien de ser- « vile dans mon cœur. Mais toi, roi, en « cette demeure, qui te distingue d'un « porc en son étable ? » Elle n'en put dire davantage, car poussé par la rage, il se précipita sur elle, et lui frappa la tête d'une violence telle, que le sang jaillit avec abondance. L'infortunée jeune fille défaillit sous le coup, et parut comme si elle allait expirer. Ce spectacle fit tomber toute la colère du roi, et il s'agenouilla auprès d'elle pour la soutenir, regardant son visage avec anxiété, afin de reconnaître si elle n'était pas mourante. Puis quand elle sembla revenir, il lui pressait les mains, et versant quelques larmes, la suppliait de lui accorder encore

ce dernier pardon, s'appelant lui-même des noms les plus odieux, et disant qu'il était digne de la mort. Et comme nous avions déchiré les vêtements de Chlodsinde, pour étancher le sang qui coulait : « Prêtre, me « dit-il, adresse une oraison au Seigneur, « afin qu'il fasse descendre sa vertu sur « cette plaie : » ce que je fis avec ferveur, et la jeune fille parut en effet soulagée beaucoup de sa souffrance.

« Et moi aussi, reprit-elle un peu après, « je veux prier le Seigneur, saint Denys, « et tous les autres saints, mais c'est pour « qu'ils fassent descendre en ton esprit ce « que ma bouche te disait tout-à-l'heure. « Non, Childebert, tu n'es point un roi, « et si tu l'étais, tu consumerais autrement « tes journées qu'à t'enivrer à table et à « ensanglanter la tête d'une femme. Puisses-« tu être un roi quelque jour, un roi digne « de tes ayeux ! »

Je sentis un étonnement profond lorsque j'entendis ces mots, où apparaissait une ame haute, plus que je ne l'eusse soupçonné dans une jeune fille. Je craignais surtout

qu'auprès de nous quelqu'un ne les eût ouïs, et maintes fois je regardai d'un œil inquiet tout à l'entour. Puis étant seul avec Chlodsinde, je lui dis que de semblables discours ne se devaient point prononcer aux oreilles de Childebert : qu'il était élevé dignement en la condition royale, selon l'usage des Francs ; et que la première vertu des rois, la crainte du Seigneur, éclatait merveilleusement en lui. Elle ne répondit rien, mais parut peu touchée de ces paroles.

En effet, dès le lendemain, comme le jeune roi lui paraissait très soumis, par le repentir de ses torts de la veille, elle reprit un entretien du même genre, moi étant absent, mais néanmoins écoutant non loin de la porte, comme il convenait à ma vigilance. « Childebert, lui disait-elle, peux-tu « croire ce prêtre quand il te dit que tu es « élevé dans les mœurs et la condition « royales ? N'as-tu jamais pensé qu'il y eût « autre vie de roi que celle que tu mènes en « ce lieu ? — Quoi ! reprit-il, ne comman-« dé-je pas à tous ? Chacun ne m'honore-t-« il pas ici ? Ne suis-je pas en l'abondance

« de toutes choses? N'ai-je pas de grandes « terres que je puis donner en bénéfice à « ceux qui me servent, ou en présent aux « églises »? Elle ne lui permit pas de continuer; mais l'interrompant : « Laisse, laisse « ainsi parler tes clercs, auxquels il ne faut « de rois que ceux qui les enrichissent. « Mais dis-moi, jeune chevelu, ne te parle- « t-on jamais des anciens de ta race? Igno- « res-tu le nom du grand Clovis? — Celui « qui fut baptisé par saint Rémigius, et « fonda le royaume des Francs, qui vain- « quit les hérétiques et fit des largesses à « saint Martin »? Sur ces mots elle sourit comme avec profonde pitié, et lui prenant la main qu'elle secouait fortement, elle se mit à lui dire, non plus en la langue romaine, mais en celle des Germains : « Qu'ils t'ont « fait un avorton sot et ignoble, une vile « image de roi! Que te sert de descendre « d'une noble race de coursiers, s'il faut « que tu ne sois qu'une bête de charrue? « Écoute cependant : nous peuples de Thu- « ringe, nous tributaires des rois Francs, « nous parlons en un autre langage de ce

« Clovis, le père de tes pères : son nom
« retentit d'un tout autre éclat par-delà les
« rives du Rhin. Qui s'entretint jamais de
« ses dons aux églises, ou de ce baptême où
« il quitta les dieux de Germanie ! Loin,
« loin de nos enfants ces souvenirs ! Nous
« l'appelons le vainqueur à la longue cheve-
« lure, le guerrier à la framée indomptable.
« Nous disons tous les chefs dont sa main
« abattit la tête, tous les festins qu'il donna
« aux oiseaux de proie dans les journées de
« carnage : nous le saluons dans nos chan-
« sons de bataille à l'égal du vieil Hermann
« et d'Alboin. Childebert, régneras-tu
« jamais ainsi ? » On eût dit que le jeune
roi était suspendu aux lèvres de celle-ci
pendant qu'elle parlait : il la contemplait
avec admiration et grande apparence de res-
pect : nul mot ne pouvait sortir de sa bouche.
« Non tu ne règnes pas, reprit-elle bien-
« tôt d'une voix moins haute et qui témoi-
« gnait la tristesse : car c'est un autre
« maintenant qui commande. Enfants de
« Clovis, rejetons de ce Dagobert dont le
« nom remplit encore nos forêts de terreur,

« vous ne serez plus élevés sur le bouclier. « Le duc Pepin est aujourd'hui roi des « Francs, et vous a pour ses serviteurs. » Ces derniers mots enflammèrent le courage du jeune roi, qui se promenait à grands pas, et criait d'une voix éclatante : « Une épée, « une épée ! Un cheval, un cheval ! que « j'aille combattre en guerre ce brigand « qui vole ma royauté. » J'entrai alors pour apaiser cette fureur, et j'essuyai le grave déplaisir de recevoir du roi des injures, et même quelques violences de ses mains. Il revint toutefois à lui-même, et implora son pardon, que je lui accordai d'un cœur sincère.

Toutes ces choses cependant me jetèrent en une grande confusion de pensées. Je reconnus que les paroles téméraires de cette bouche malavisée, suggéraient au roi des volontés qui seraient fort déplaisantes au duc Pepin, et qu'il était convenable que je misse un terme à leurs blâmables entretiens. De séparer Chlodsinde de son amant, ce m'était chose fort difficile, et qui ne se pouvait accomplir que par violence. Or, bien

qu'elle fût opiniâtre et rebelle à mes conseils, je n'eusse voulu recourir à de tels moyens sur une jeune fille faible et sans secours. Quelle eût été d'ailleurs la fureur du roi, et de quelle haine il m'eût poursuivi! Il arriva donc que toutes mes méditations ne me surent enseigner à quel parti je me devais tourner, et je résolus d'attendre que le Ciel me fournît quelque inspiration utile, ne reposant nulle confiance en les conseils humains.

Mais un entretien qui, plusieurs jours après, eut lieu devant moi, me fit voir que la nécessité était pressante d'avertir de ces choses le duc Pepin. Childebert, je ne me souviens plus à quel sujet, parlait avec Chlodsinde du roi Théodoric, son père. Elle, alors, se mit à lui demander s'il savait la manière dont un autre Pepin, le scélérat Ébroïn, avait traité celui-ci; et comme il semblait l'ignorer, elle lui raconta cette histoire singulière. Qui la lui avait apprise? C'est, en vérité, une chose que je n'ai pu soupçonner jamais. Toutefois ne puis-je croire qu'elle en eût inventé le mensonge. Elle lui dit donc de quelle manière Ébroïn

avait enfermé le roi dans une tour afin de le soustraire aux regards des peuples : comment, de ses propres yeux et derrière les barreaux de sa prison, le dit roi assista à ses propres funérailles que des prêtres célébraient la nuit, à la lueur des cierges ; entendant les chants de l'office des morts que le vent portait à son oreille : puis, comment un faux Chlotaire fut élevé sur le bouclier, honoré des dons des peuples, et le vrai roi alors conduit de sa prison en un monastère, où furent coupées sa barbe et sa chevelure. « Oui, « fils de Théodoric, tels ont été les outrages « de ta race. Ainsi quelque jour seras-tu « traité toi-même. Ils te feront moine, « Childebert, et qui sait? peut-être aussi « ils te retrancheront ta virilité. » On ne saurait imaginer de quel effet furent ces paroles sur l'esprit du jeune roi. Il n'entra pas, comme il lui était ordinaire, en un violent transport de fureur : mais tout soudainement il se leva d'un air ferme et résolu, portant sa tête élevée avec le regard mâle d'un guerrier, et s'approchant d'elle : « Femme, tu as dit vrai : je n'ai point été

« roi jusqu'ici, mais je le serai demain. Non,
« par la tête sacrée du bienheureux Denys,
« l'on ne m'enfermera pas comme mon
« père : non, l'on ne me privera pas ou-
« trageusement de ma virilité. Tu auras
« dans ton lit un roi et un homme. Pour
« premier acte de roi, demain je t'épouse,
« toi, fille généreuse. » Et comme elle fai-
sait un mouvement où était exprimée la sur-
prise : « Non, ce ne sera pas demain, mais
« plutôt aujourd'hui. « Et en disant cela
il lui mit au doigt son anneau royal. « Nous
« sommes depuis long-temps l'un pour l'au-
« tre époux et épouse, une même chair et
« une même ame : mais les hommes ne te
« donnent point le nom de reine, et il faut
« que tu le reçoives. » Alors se tournant vers
moi : « Prêtre, prépare aussitôt une cons-
« titution de dot, les largesses nuptiales,
« et les paroles sacrées. Que les Francs ho-
« norent Chlodsinde leur reine avec leur
« roi Childebert : nous le voulons : ainsi
« disent les rois. »

Étant saisi d'épouvante, j'allai faire part
aussitôt de ces choses au comte du palais,

Gislemar, lequel se trouvait depuis plusieurs semaines dans la demeure royale, et il me conseilla d'envoyer sur-le-champ un messager au duc Pepin, sur la frontière des Frisiens, où il était avec son armée. Il ajouta qu'il était facile de refuser ce que le jeune roi avait ordonné pour le jour même, en lui répondant que nulles des choses nécessaires ne se pouvaient apprêter, ce qui peut-être donnerait le temps à son ardente résolution de s'affaiblir ; et il finit en me disant : « Qui sait aussi si quelque chose de « nouveau ne peut pas survenir demain, ou « même aujourd'hui, qui mettra fin à nos « embarras? » Je le quittai, et allai écrire secrètement les lettres qui devaient être portées au duc Pepin par un jeune clerc en qui j'avais placé ma confiance. Mais le Seigneur ne permit pas que Pepin fût averti par moi de ces choses, et, ainsi que me l'avait annoncé la prévoyance du comte Gislemar, un événement arriva ce jour même, bien étrange sans doute, et que jamais je n'ai remis en mon souvenir sans grand effroi.

Il y avait peu de moments que Childebert avec son épouse (car il l'appelait de ce nom) s'étaient assis à table : j'étais venu pour m'y placer avec eux , ainsi que Gislemar, et je finissais de bénir le repas que nous allions prendre. Le jeune roi ouvrait la bouche pour s'enquérir si tout était prêt, ainsi qu'il l'avait commandé , lorsque tout à coup un tumulte extrême se fit entendre dans le vestibule. Puis , apparurent dans la salle du repas plusieurs hommes armés , avec le regard farouche , qui se saisirent de Chlodsinde , et se mirent à la charger de liens. Comme elle se débattait avec force, et poussait de grands cris, et que le jeune roi, plus furieux qu'un loup enragé, s'était élancé sur les satellites, les frappant de ses poings , les déchirant de ses dents, et brisant les plats et les bouteilles sur leurs fronts , ils n'en persévérèrent pas moins , repoussèrent Childebert, qu'ils firent tomber rudement à terre , et que Gislemar saisit alors de ses mains : d'où je soupçonnai que tout cela ne se faisait pas sans sa participation. Il était lamen-

table de voir une femme de telle jeunesse et beauté, entre les mains d'hommes féroces qui l'accablaient des noms les plus infâmes, portaient violemment leurs mains sur tout son corps, et se riaient de ses pleurs et de ses gémissements. Mais hélas! que pouvait en cette occurrence la voix d'un prêtre du Seigneur? Je me contentai d'élever les yeux et les mains vers les ciel, l'attestant que j'étais innocent de toutes ces choses. La jeune fille fut ainsi misérablement enlevée, malgré les efforts du roi, qui, échappé à Gislemar, était encore une fois parvenu à se rapprocher d'elle, la serrer de ses bras, et la baiser de ses lèvres. Mais encore une fois on le repoussa, et il fut laissé gisant sur le pavé, et poussant des hurlements de fureur.

Une chose se fit ensuite que le jeune roi ignora, et qui l'eût jeté, non plus en la colère, ni en la démence, mais qui l'eût frappé de mort, s'il l'eût apprise. Pour moi, je suis saisi d'un froid d'horreur en la racontant. Avant de quitter la maison de Mamaques, un des monstres féroces qui tenaient en leurs mains l'infortunée jeune fille, prit

un fer ardent et lui en brûla le visage, ajoutant à cette action atroce des paroles plus atroces encore : « Va maintenant, baisers « de roi ne se colleront plus sur cette « face. » L'extrême douleur fit alors tomber Chlodsinde en pâmoison, et ainsi fut-elle emmenée.

CHAPITRE V.

Du grand chagrin et de la maladie du roi Childebert après que Chlodsinde lui eut été ravie : comment celle-ci fut jugée par l'épreuve de l'eau bouillante, puis mourut.

Les livres des saintes Écritures nous offrent maint exemple d'inconsolables douleurs, et l'ame de tout vrai chrétien ne se peut défendre, en les lisant, d'être serrée d'angoisse et émue d'intime compassion. Toutefois ne saurais-je dire si jamais aucun de ces pieux récits me contrista aussi amèrement que le firent les afflictions où je vis le jeune roi, après qu'il eut été séparé de sa compagne bien-aimée. Durant plusieurs jours, toute chose en lui parut annoncer que sa raison était entièrement éteinte. Nul de ceux qui s'approchaient de lui n'en était reconnu : Gislemar même, qu'il demandait à cris redoublés pour le mettre à mort, en fut inaperçu plusieurs fois qu'il se présenta à ses regards, et pour moi, il me contem-

plait d'ordinaire avec un œil fixe et immobile, comme si jamais auparavant il n'eût vu mon visage. Une seule fois, en l'espace de neuf journées, il sembla me reconnaître; mais il me tint de si menaçants discours, et s'élança sur moi dans un tel accès de rage, que je fuis avec grande peine et extrême précipitation. Cependant, c'était le spectacle du monde le plus misérable de le voir à chaque heure se rouler par terre avec des hurlements horribles, et mordre de ses dents chacune des choses qu'il rencontrait; puis se relever tout à coup appellant « Chlodsinde! Chlodsinde! » de la voix la plus lamentable : après quoi, comme s'il l'eût oubliée et se fût oublié lui-même, il secouait ses poumons par un rire violent et stupide, fait pour tirer des larmes. Toute espèce de nourritures, même de celles qui lui agréaient le plus, furent placées devant lui, et jamais il n'y toucha. Pas une seule coupe de vin ou d'hydromel n'approcha de ses lèvres, bien que la fièvre la plus ardente parût le consumer; et tel était enfin l'état de son corps et de son esprit, que j'esti-

mais impossible qu'il en sortît sinon par la mort, ou par un miracle tout exprès de la miséricorde du Tout-Puissant ! Hélas ! je l'implorais avec dévote ferveur, et chaque jour j'offrais pieusement pour lui le saint sacrifice, invoquant l'intercession de la Vierge, mère de Dieu, et de tous les bienheureux du ciel.

La dixième journée, vers le soir, il sembla que ses forces fussent tout-à-fait épuisées, et ses serviteurs le ramassèrent de terre, privé de mouvement et semblable à un homme mort. De saintes reliques, placées sous le chevet de son lit, firent que ses yeux se rouvrirent à la lumière, et qu'un peu de vie recommença d'animer son corps; mais on voyait néanmoins qu'il était en une grave et très périlleuse maladie. Or le seul médecin qui séjournât aux environs de la demeure royale était un homme juif, très habile dans les guérisons, mais auquel les personnes craignant Dieu avaient horreur de recourir, persuadées que ses mains rappelaient à la santé par l'entremise du diable. Pour moi, assurément, la mort m'eût été

bien plus chère que de permettre à ce maudit de toucher un homme consacré, comme je l'étais, par l'onction du Seigneur. Mais je confesse qu'à l'égard du jeune roi, ne sachant de quelle autre ressource je pourrais user, et après en avoir demandé à Dieu l'humble pardon, je me servis de ce médecin réprouvé, et l'envoyai querir, avec promesse de grande récompense. Ceux qui l'avaient amené de sa maison l'introduisirent auprès du malade, lequel je laissai à ses soins, ne voulant pas qu'il pût être dit qu'un prêtre des autels se fût trouvé en la même chambre qu'un Juif. Cependant je me tenais en un lieu voisin, d'où, par une fente, je pouvais entendre et voir tout ce qu'il faisait, ne manquant pas de prononcer les paroles consacrées de l'exorcisme, à chaque discours diabolique que murmuraient ses lèvres, et sans cesse priant la Vierge et les anges que, s'il y avait eu quelque péché en tout ceci, il tournât à ma confusion, non à celle du roi.

Enfin le divin Sauveur des hommes, touché sans doute de mes ferventes oraisons,

permit qu'une œuvre salutaire s'accomplît par un instrument de perdition, et que des mains maudites travaillassent au miracle de sa toute bonté. Car loin de moi de penser jamais que toutes les fioles apportées par ce charlatan, et toutes ses herbes, et tous ses appareils d'une science cachée, et toutes ses paroles magiques, aient ramené à la santé le prince malade. L'insensé put s'en applaudir dans son cœur, et montrer avec orgueil les pièces d'or dont il remplit son coffre en récompense de la guérison royale. Mais les ames fidèles à Dieu croiront sans doute qu'une boîte de vénérables reliques, que le sacrifice de la messe tous les jours offert par un prêtre, qu'enfin l'intercession puissante de la très sainte Vierge, de saint Denys et de saint Martin auront eu plus d'efficace que l'art d'un vil circoncis.

Quand Childebert fut rétabli de sa maladie, la tranquillité et la joie ne rentrèrent pas néanmoins en son cœur. Quelquefois, à la vérité, il semblait que tout ce qui s'était passé avait fui de sa mémoire, et la simplicité de son esprit, non moindre que celle

d'un enfant de trois ou quatre années, me jetait en extrême étonnement. Il m'était facile alors de diriger à mon gré toutes ses actions, de lui faire écouter docilement tous mes discours, de lui causer le rire ou les larmes. Mais, bien plus souvent, on aurait dit qu'un nuage était amassé sur son front, et que de ses yeux mornes et sombres l'éclair fût prêt à jaillir. Ces jours-là il restait solitaire, ne souffrant l'approche d'aucune personne : et, soit qu'il fût assis ou se promenât, il paraissait attaché toujours à une même pensée. Ce n'était que vers les heures du soir qu'il songeait à sortir de sa stupeur et se mettait à table avec d'ignobles servantes, qu'il enivrait comme lui-même, puis les faisait entrer dans son lit. Il passa ainsi plusieurs mois, livré en même temps à sa douleur et aux ignobles voluptés de ses sens, et toutefois semblable à un homme qui roule en son esprit une grave résolution.

Mais, hélas ! quoique la condition du roi Childebert fût très douloureuse, bien davantage encore l'était celle de Chlodsinde.

Éprouvant des souffrances inouïes, à cause du fer qui avait brûlé son visage et des liens qui attachaient ses mains, assaillie de paroles outrageuses et impures par les gardiens cruels qui l'accompagnaient, elle fut traînée sur un chariot, voyageant de nuit et de jour, jusques au monastère de Blangiacum, vers le pays de Terwannes. La bienheureuse Berthe, fondatrice de ce monastère, femme si riche en vertus et en bonnes œuvres, avait alors passé de cette vie en une vie meilleure; et à sa place avait été établie Amalberge, abbesse d'une très austère piété et d'un sang noble parmi les Francs, mais d'un esprit superbe et peu enclin à la compassion. Lorsque les ravisseurs de Chlodsinde l'eurent amenée vers Amalberge, ainsi qu'il leur avait été ordonné, celle-ci n'étant aucunement touchée de ses douleurs, commença à lui parler d'une voix aigre et méprisante, l'appelant méchante courtisanne, pierre de scandale, opprobre de la nation des Francs, et rendant grâces au Ciel de ce que sa beauté fatale était honteusement détruite. Chlodsinde, que ces

paroles avaient émue de colère, releva pour lui répondre, sa tête inclinée à cause de la souffrance, et, comme elle allait ouvrir la bouche, retomba soudainement toute défaillante. Peu attendrie à cet aspect, Amalberge ordonna néanmoins que les liens qui captivaient Chlodsinde fussent détachés; après quoi elle congédia les hommes qui l'avaient amenée. En quelle manière elle traita cette pauvre affligée tout le temps qu'elle la tint en son monastère, c'est ce que je ne saurais fidèlement rapporter, n'en ayant jamais ouï un récit exact. Il m'a été dit seulement qu'après que Chlodsinde eut repris quelque force et eut été un peu soulagée de ses douleurs, on l'enferma dans une cellule qui était retirée sous la terre, condamnée durant soixante et dix jours à coucher sur la cendre et vivre d'eau et de pain, afin qu'elle priât et pleurât, et obtînt le don de la pénitence. Alors qu'elle se serait ainsi réconciliée avec le Seigneur, sa condition devait être de prendre le voile des vierges saintes, mais dans un rang humble et presque servile auprès de ses compagnes.

Mais la malice des hommes ne permit pas qu'un tel refuge de paix fût laissé à cette femme malheureuse, et une plus sévère expiation était réservée aux péchés de sa jeunesse inconsidérée. Le comte du palais, Gislemar, ou de son propre mouvement, afin de flatter les puissants, ou par les suggestions du duc Pepin lui-même, publia qu'il accusait Chlodsinde comme ayant usé de maléfices, poisons et autres moyens de sorcellerie, pour corrompre les mœurs du roi. Et, ce crime n'étant pas d'une moindre gravité que celui de l'homicide, il ajournait l'accusée devant le plaid général du mois de mai, auquel elle était sommée de se rendre avec trente-six jureurs qui affirmassent son innocence, sinon devait être frappée de mort. Toutefois, suivant les canons ecclésiastiques, la justice de Dieu lui était permise au lieu de la justice des hommes, et elle pouvait, par une des épreuves de l'eau ou du feu, se purger de cette accusation capitale.

Amalberge fut transportée d'une violente indignation en apprenant qu'on arrachait de

son monastère, pour la citer en justice, une fille qu'elle y avait reçue, et déjà presque engagée au Seigneur. Plusieurs fois elle voulut refuser obstinément de la livrer, et faire valoir contre les lois mondaines le privilége accordé à son monastère. Mais elle comprit que ce serait gravement irriter le duc Pepin, contre lequel elle ne pourrait prévaloir, et qui, d'ailleurs, avait enrichi sa sainte maison de plusieurs bienfaits. Cependant elle donna ordre à Chlodsinde de choisir le jugement du Ciel, parce que étant une fois entrée dans les murs de cette demeure, elle ne relevait plus des tribunaux humains. « S'il est vrai, ajouta-t-elle, que « tu aies quelque pudeur, tu ne seras pas « ainsi forcée de t'exposer sur les routes aux « regards publics ; et, ton procès étant jugé « solennellement, à la face même de ce « monastère et sous l'inspection du saint « qui le protége, ton innocence, si elle est « assurée, selon que tu le prétends, en « sortira victorieuse. » Chlodsinde fut volontiers persuadée par ces paroles, ayant en outre considéré qu'inconnue et de nulle

autorité parmi les Francs, il lui serait impossible de réunir trente-six honnêtes hommes, lesquels jurassent avec elle; que la crainte des puissants retiendrait ceux en qui se pourrait rencontrer le zèle de l'équité, et qu'ainsi elle serait, sans qu'il y eût de doute, livrée à la mort. Il lui parut donc préférable de recourir à la justice divine, et elle s'offrit à subir l'épreuve de l'eau bouillante, dont on rapportait que plusieurs étaient sortis triomphants par la grâce du Seigneur. Cette solennité fut fixée après l'espace de quarante nuits, et durant tout ce temps, Chlodsinde, suivant le conseil de l'abbesse, se prépara par de ferventes prières à obtenir un miracle du Dieu tout-puissant. Dirai-je cependant ce qui me fut raconté? Qu'une fois, défaillante de courage et aveuglée d'esprit, la jeune infortunée s'efforça de fuir les murs du monastère, mais fut ressaisie lorsqu'elle mettait le pied hors de la seconde enceinte. Chose très insensée! Car où se serait pu réfugier une personne poursuivie d'accusation capitale par le duc Pepin, et quelle porte n'eût pas

craint de s'ouvrir devant elle? L'asile même des plus augustes basiliques ne l'eût protégée que jusqu'au jour où elle eût comparu pour subir son jugement.

Ce jour attendu de beaucoup avec impatience, arriva enfin. Une cour spacieuse, par laquelle on entrait dans le monastère, avait été choisie pour que s'y prononçât la mémorable sentence de la justice céleste. Espace bien étroit assurément pour la foule innombrable qui accourut de toutes parts à ce spectacle. En effet, il advenait rarement qu'une scène de tel intérêt s'offrît aux regards des hommes, et le vulgaire des peuples, toujours avide de choses nouvelles, était ici encore attiré par ce qu'il y a d'auguste en un jugement descendant, pour ainsi parler, du tribunal même de Dieu. La renommée d'ailleurs, comme elle l'est toujours, sotte et téméraire, avait publié sur Chlodsinde des rumeurs étranges. Ceux-ci rapportaient qu'elle était une magicienne, venue des forêts de Huns, élevée de taille par-dessus la mesure commune, et ayant l'œil d'un basilic; ceux-là qu'elle

était née de l'exécrable race des Juifs, et qu'avec un médecin de sa nation, elle avait tenté de circoncire le jeune roi Childebert, et de le mener au sabbat judaïque. D'autres, s'appitoyant sur elle, disaient tout bas qu'elle était victime innocente d'hommes de haut rang, parce qu'il avait été prédit au duc Pepin par ses astrologues, qu'elle serait une autre Brunéhault, et qu'avec elle se releveraient en puissance les rois enfants de Clovis. Ces bruits et d'autres semblables remplissant l'esprit des hommes, firent qu'ils affluèrent à Blangiacum, non-seulement des bourgs et des villes environnantes, mais de quarante lieues de distance. On en vit même quelques-uns du pays des Turoniens et des Rhémois, qui, amenés par la curiosité, ne craignirent ni la difficulté des chemins, ni le froid rigoureux de l'hiver, et vinrent accroître l'immense peuple accouru en ces lieux.

On donna entrée dans la cour du monastère à tous ceux qu'elle put contenir : mais un nombre bien plus considérable demeura en dehors, faisant effort pour entrer, ou du

moins pour recueillir avec les yeux ou les oreilles quelque chose de ce qui se passait dans l'enceinte. Quelques-uns se perchèrent sur des arbres non éloignés, d'où ils purent apercevoir, quoique mal distinctement, une partie de ce spectacle à jamais digne de mémoire. Cependant, au fond de la cour, avaient été distribués des bancs en bois de chêne sur lesquels devaient siéger les évêques des diocèses voisins, avec leur clergé, ainsi que les hommes illustres venus pour être témoins du jugement de Dieu. Entre ces siéges honorifiques et des pieux de bois serrés étroitement en forme de palissade, et qui arrêtaient la multitude, s'étendait un espace de quelque largeur, place désignée pour Chlodsinde. On y avait amoncelé des broussailles pour entretenir le feu sous la chaudière bouillante, où se devait plonger la main de l'accusée, et à cette vue quelques-uns détournaient les yeux, d'autres au contraire les y fixaient avec avidité et plaisir.

Après une assez longue attente, le bruit de la cloche annonça enfin que le saint

sacrifice de la messe allait être célébré. L'église du monastère ayant attenance avec les cloîtres intérieurs, ne put être ouverte à la multitude : on n'y admit que les clercs, avec les nobles hommes, et la troupe qu'ils formaient n'était pas médiocre. L'abbesse Amalberge, seule entre les filles de Blangiacum, eut le droit de se montrer aux regards publics, et d'assister à cette cérémonie. Elle prit place, non loin des degrés de l'autel, sur un siége élevé, et Chlodsinde était agenouillée humblement au-dessous d'elle.

L'Église, notre auguste mère, dans ses tendres prévoyances, a consacré quelques rites et oraisons particulières pour les messes qui se doivent célébrer avant le jugement de Dieu. L'évêque de Cameracum, auquel il appartenait d'officier dans cette occurrence, en la qualité de métropolitain, commença par adresser au Seigneur les trois prières qui lui recommandent l'infirmité du pécheur, pour qu'il la fortifie de sa toute-puissance. Puis ayant chanté les paroles sacrées du rituel, et offert le corps de l'agneau

sans tache pour tous les assistants, il appela l'accusée, et, avant de l'admettre à la communion, prononça les paroles suivantes : « Au nom de la Très Sainte Trinité, du « saint Évangile, et des saintes reliques en- « fermées dans cette église, je t'adjure de « ne point approcher de cette table du « Christ, notre rédempteur, si tu as fait ou « consenti ce qui t'est imputé. » Et comme elle se taisait et demeurait au pied de l'autel, alors il lui donna le pain et le vin, avec ces mots : « Que le corps et le sang de notre « Seigneur te soient aujourd'hui pour ton « épreuve ! » Et la messe étant achevée, on s'avança en ordre de procession vers le lieu du jugement.

Au même moment où le clergé et les seigneurs venaient de prendre leurs places parmi les acclamations de la multitude, celle que tout le monde attendait parut, et un grand silence se fit subitement, comme si l'on eût voulu se taire afin de la mieux contempler. Son aspect n'émut les assistants d'aucune fâcheuse impression ; et bien que plusieurs fussent contre elle disposés à la

haine, presque tous les esprits semblèrent néanmoins incliner à la pitié. Elle était revêtue d'une tunique blanche, de lin grossier, d'où ses deux bras sortaient nus. Sa longue et noire chevelure, qui n'était attachée d'aucun lien, descendait en tresses nombreuses bien au-dessous de sa ceinture. Son front était pâle, mais tranquille, et ses yeux d'azur luisaient d'une pureté pareille en quelque sorte à celle des anges. Enfin un espace de temps de plus de trois mois avait presque cicatrisé la blessure que le fer ardent avait faite sur sa joue, et chacun reconnaissait que sa beauté avait dû naguère être merveilleuse. Telle s'avança Chlodsinde d'un pas calme et qui donnait à sa haute taille une apparence de majesté. Le vulgaire des peuples, en la voyant, oublia les vaines rumeurs que la renommée avait au loin répandues, et en admit d'autres plus favorables. On disait en effet que, la nuit même du jour présent, une vieille femme l'avait secrètement visitée pour lui offrir une huile et des essences qui préserveraient son bras des atteintes de l'eau bouillante, ajoutant

que plusieurs, parmi lesquels un clerc hérétique, avaient été sauvés déjà par ce moyen. Mais celle-ci avait rejeté loin d'elle un tel artifice, qui l'eût fait croire vraiment sorcière, et par lequel elle eût trompé à la fois Dieu et les hommes.

Lorsque Chlodsinde fut arrivée au milieu de l'enceinte réservée à l'épreuve, un esclave qui était chargé de ce soin, mit sous la chaudière un nouveau monceau de broussailles, qui soudainement pétillèrent avec grand bruit. Beaucoup d'hommes en l'entendant, sentirent un froid de glace courir sur leurs membres, et la jeune fille elle-même parut éprouver quelque chose de semblable, ainsi que son front le témoigna un moment. Mais cela disparut en elle aussi vite que passe l'éclair, et aussitôt elle s'inclina avec une apparence calme de vénération devant le pieux évêque, qui s'avançait pour prononcer les paroles consacrées de l'exorcisme. Tenant en sa main un crucifix et le livre des Évangiles, il chanta d'abord une courte litanie que plusieurs clercs accompagnèrent de leurs répons, puis bénit

et exorcisa l'eau, qui commençait à bouillonner. Après quoi il prononça l'oraison où, selon l'usage, est invoqué le Dieu qui délivra Susanne innocente d'une accusation perverse, et sauva de la fournaise ardente les trois enfants d'Israël : il fit baiser à la jeune fille le crucifix et le saint livre ; et ayant laissé tomber dans le vase d'airain le petit anneau qui en devait être retiré, il retourna à son siége. Un frémissement fut alors entendu qui se répandait parmi les spectateurs.

De sa place, où il venait de s'asseoir, l'évêque donna le signal, et Chlodsinde, après avoir dit à voix basse l'oraison dominicale et marqué son front du signe du salut, fit un pas vers la chaudière. Tous les yeux étaient en ce moment attachés sur elle, toutes les haleines étaient captives. Dieu lui-même, qui, en sa toute-majesté, eût prononcé son jugement de sa propre voix, n'eût pas été entendu avec un plus grand silence de terreur. Enfin l'épreuve s'accomplit : le bras de la jeune fille a été plongé dedans l'onde bouillante ; quelques moments elle

cherche l'anneau, que sa petitesse dérobe aux doigts qui le veulent saisir, et puis le retire tout à coup. Au visage immobile de Chlodsinde, tous avaient cru qu'un miracle du Seigneur venait de se faire pour elle, et que l'eau avait cessé de brûler. Mais quand elle eut offert aux regards son bras à demi consumé, alors un cri d'horreur partit de toute l'assemblée, et chacun détourna la tête. Elle cependant, le front plus pâle, mais sans que nulle autre chose témoignât sa souffrance, éleva aussitôt la voix, et quoiqu'il parût inusité qu'une femme haranguât les peuples, toute cette foule se tut, comme d'une volonté unanime, pour écouter ses paroles : « Nobles hommes, dit-elle, « non, je n'étais pas digne que le Seigneur « fît en ma faveur un miracle ; mais j'étais « digne qu'il mît en moi le courage de « supporter cette épreuve. Je ne dirai donc « point : cette eau ne m'a pas brûlée ; mais « elle m'a brûlée, et j'ai souffert, et je me « suis tue. Or quel est ici le jugement de « Dieu sur moi? M'a-t-il déclarée innocente « ou criminelle ? Écoutez-moi, nobles

« hommes, je dirai vrai : car les lâches et « les timides savent seuls mentir. Le roi « Childebert m'a vue, et m'a de force menée « en son lit. Il me voulut pour son épouse, « et moi, qui le voyais enfant, je voulus « qu'il fût homme ; qui le voyais esclave, je « voulus qu'il fût roi. L'ai-je empoisonné en « lui enseignant que le grand Clovis passa sa « vie en autre chose que manger et dormir? « Voilà néanmoins quels furent tous mes « maléfices. Pour cette cause des hommes « féroces m'ont ravie et ainsi défigurée. « Qui les envoyait? Dieu le sait, et aussi « le duc Pepin. Pour cette cause, j'ai été « traînée en jugement, comme étant vile « courtisanne et sorcière. M'appelez-vous « de ce nom, à présent que vous m'avez « vue ferme de cœur, et pleine de confiance « à la justice de Dieu ? Je suis innocente ! « Je suis innocente ! » Et comme une troisième fois elle allait répéter ce cri avec toute sa force, la voix lui manqua soudainement, et elle tomba défaillante. Il fallut que l'abbesse Amalberge la fît emporter au dedans du monastère, nul se-

cours présent ne pouvant rouvrir ses yeux à la vie.

Cependant l'assemblée, tant ceux de la multitude que les évêques et les seigneurs, étaient diversement agités par ce qui venait de se faire. Quelques uns, ajoutant foi aux discours de la jeune fille, et touchés de miséricorde pour ses souffrances, disaient que le Seigneur l'avait absoute en lui prêtant sa force, et la faisant aussi intrépide contre la douleur. D'autres affirmaient que la chose ne se devait pas juger de la sorte, et que l'épreuve était contre elle, puisque son bras avait été endommagé par l'atteinte du feu. Mais on entendait surtout le comte du palais, Gislemar, criant à haute voix et avec violente indignation qu'elle s'était jouée de Dieu et des hommes par une feinte vertu; qu'elle avait osé par ses faux discours accuser le très illustre duc Pepin; qu'elle était magicienne, courtisanne et tout ensemble calomniatrice, digne de toute la colère des saints évêques. « Et, ajouta-t-il, je ne sais « qui me tient que nous la chargions de « pierres. » Il y eut plusieurs hommes qui

semblaient partager cette fureur, et demandaient avec des hurlements menaçants que la coupable leur fût livrée, afin que la justice de Dieu s'accomplît sur elle. Déjà même il s'élevait de tous les côtés une rumeur, laquelle allait sans cesse croissante, lorsque l'abbesse Amalberge déclara aux évêques qu'elle ne permettrait point que fussent enfreints les priviléges de son monastère, et que fût arrachée de son asile une tête mise sous la protection du saint patron de ce lieu « Que si le comte Gislemar « veut faire violence à cette demeure, qu'il « n'oublie pas ce qui advint à Ébroïn et à « ses hommes, alors qu'ils menacèrent de « leurs mains la vénérable Austrude, ab- « besse de Laudunum [1]. »

Cependant le pieux évêque de Cameracum [2] s'étant quelques moments entretenu avec ses frères, se leva et publia que le jugement du Seigneur ne se pouvait exécuter en ce jour sur une femme mourante; qu'elle devait être laissée au pouvoir de

[1] Laon. — *Voyez* ch. I, pag. 35, où ce fait est mentionné.

[2] Cambray.

l'abbesse Amalberge, qui la tenait en sa juridiction, et la châtierait convenablement pour ses fautes, l'humiliant en la condition servile, et la condamnant à tourner la meule ou à d'autres fonctions abjectes, si toutefois elle revenait à la vie. Qu'ainsi il serait satisfait à la justice de Dieu et des hommes. Ce qui étant dit, chacun fut renvoyé en sa demeure, et quelques méchants, qui espéraient qu'ils verraient la pauvre accusée livrée aux tortures et frappée de mort, s'en retirèrent mal contents. Mais le plus grand nombre se réjouit, jugeant que l'espace lui serait laissé pour laver ses péchés et finir de vivre en la pénitence.

Le Prophète nous enseigne que Dieu prend en pitié le jeune agneau nouvellement tondu, tempérant pour lui l'âpreté du vent d'hiver. Ainsi daigna-t-il faire en son infinie miséricorde pour la désolée Chlodsinde. Comme il n'y avait plus pour elle en ce monde qu'à pleurer et à gémir, il se hâta de l'en retirer, et de la transporter dans un monde meilleur. En effet, ses forces affaiblies par une longue suite de douleurs, s'é-

puisèrent bientôt, et sa dernière heure arriva le lendemain même du jour qu'elle avait subi son formidable jugement. Quoique son ame fut encore occupée des illusions de l'amour terrestre, et que ses regrets se tournassent vers le roi Childebert, pour qui elle faisait vœu qu'il prévalût contre ses ennemis, néanmoins elle mourut avec sincère et fervente piété. Et comme elle pardonna à tous ceux qui lui avaient fait du mal, comme aussi elle offrit en don au Seigneur tout ce qu'elle lui pouvait donner, à savoir ses larmes et ses prières, il est permis de croire qu'elle a été admise au sein de l'éternelle béatitude. Plusieurs, par les mérites de leur vie, ont été plus saintes qu'elle, peu ont été aussi malheureuses. C'est en cette façon que j'écrivis alors son épitaphe, laquelle, par malheur, a fui aujourd'hui de mon souvenir.

CHAPITRE VI.

Comment les Francs furent réunis en un Champ-de-Mai par le duc Pepin : en quelle manière y vint le roi Childebert, et des choses qui s'y firent.

Voulant raconter les gestes du roi Childebert, et les embûches de la famille d'Herstall contre les princes Merwings, je me suis détourné un peu du but qui m'était proposé, en rapportant l'histoire lamentable de Chlodsinde; mais je n'ai pas pensé que cela fût contraire à la raison, et je me suis remis en mémoire les paroles du très illustre Grégoire, évêque de Tours, qui s'excuse de dire pêle-mêle les vertus des saints et les crimes des méchants. Que la même grâce me soit ici accordée de ceux qui liront ce livre, et incontinent je reprends le fil de mes récits.

Aux premiers jours du printemps de cette année, six cent quatre-vingt-dix-huitième

de l'incarnation de notre Seigneur, Pepin avait remporté la victoire sur Radbod, duc des Frisons, et la paix étant conclue, ils s'étaient donnés mutuellement des ôtages. Comme il s'agissait, pour qu'elle fût solide entre les deux peuples, d'unir en mariage Thusinde, fille de Radbod, avec le maire du palais Grimald, ces ôtages furent pris parmi les plus illustres hommes, et Drogon, fils aîné de Pepin, ayant été remis aux Frisiens, Radbod vint de sa personne au camp du vainqueur, en le château de Dorestadt. Là, il accepta de se rendre à Paris, pour assister au plaid général de la nation des Francs qui se devait tenir, suivant la coutume, aux kalendes de mai.

Vers le temps même où l'armée des Francs approchait de Paris, l'évêque Leudésius célébrait la fête des Rogations; et le clergé tout entier, en ses vêtements solennels, visitait l'un après l'autre chacun des lieux saints de la ville, répétant le chant des litanies, parmi une foule innombrable de peuple qui suivait avec humble dévotion. Il eût été misérable que cette fête auguste,

par le bienfait de laquelle tant de maux ont été écartés des fidèles, fût alors troublée par le tumulte de soldats en appareil de guerre. C'est pourquoi Leudésius s'empressa d'envoyer un clerc vers la porte par laquelle devait entrer le duc Pepin, le suppliant qu'il obtînt des siens de s'arrêter, jusqu'à ce que fût accomplie la solennité de l'Église : ce qui devait être seulement de quelques instants. Pepin, qui feignait toujours grand respect pour les choses saintes, répondit au clerc avec apparence de bonté, et pria ses soldats qu'ils suspendissent un moment leur marche. Ceux-ci l'accordèrent : mais néanmoins ils murmuraient d'un tel retard, et raillaient en termes grossiers la foule des peuples s'avançant à la suite du clergé en dévote procession.

Bien différente de cette vénérable pompe de religion, fut la pompe barbare de l'armée Franque, alors qu'elle entra dans les murs de la ville, et tout autres aussi furent les sentiments qu'elle mit au cœur des citoyens. En effet, ce n'était pas sans une cer-

taine terreur qu'ils voyaient arriver parmi eux ces hommes de Germanie, presque tous venant d'au-delà du Rhin, et de qui l'aspect grossier et farouche semblait menacer même ceux pour lesquels ils étaient sans haine. Soit à cause de la médiocre largeur des rues, soit que ce fût leur habitude, ils s'en allaient, leurs rangs était dispersés et confus, et n'ayant rien d'un bel ordre de bataille. Les uns étaient montés sur des chevaux équipés en guerre : d'autres étaient portés dans des chariots, et le plus grand nombre marchaient en fantassins. Devant, comme derrière eux, des troupeaux de bœufs et de porcs pris sur l'ennemi, accompagnaient et embarrassaient leur marche : ils rapportaient en outre avec eux, une foule d'autres riches dépouilles, négligemment amoncelées. Mais ce qu'il y avait en tout cela de plus fait pour inspirer la crainte, c'était le visage même de ces hommes, avec leur barbe hérissée au-dessus de leurs lèvres, et les peaux de bêtes féroces dont étaient couvertes leurs épaules : c'étaient surtout leurs chansons de ba-

taille qu'ils faisaient horriblement retentir en l'air, les accompagnant du fracas de leurs boucliers. De dire ce qui était contenu dans ces chants, lesquels se pourraient mieux appeler des hurlements, c'est ce que je ne saurais faire. Mais ils ressemblaient aussi peu au concert magnifique de nos hymnes, que ces soldats profanes aux vénérables pasteurs de l'Église.

Le duc Pepin, bien qu'il y eût en lui tout l'orgueil d'un victorieux, ne semblait pas néanmoins porter mépris aux habitants de Paris, ainsi que le faisaient ceux de sa troupe. Tout au contraire, il souriait aux uns et aux autres en la manière d'un homme convoitant la faveur publique. Un grand éclat reluisait dans son armure : son cheval était haut et vigoureux : lui-même, malgré son âge de cinquante années environ, portait en sa personne une fière et belliqueuse apparence. Toutefois il attirait bien moins les regards que le faisait le duc Radbod, lequel s'avançait à ses côtés. Celui-ci était d'une taille beaucoup au-dessus de l'ordinaire, et de membres décelant une

singulière vigueur : un casque d'airain, ouvert comme la gueule d'un loup, et une très large épée se faisaient seuls remarquer parmi ses armes. Son âge était un peu moindre que celui de Pepin ; mais les traits de sa figure, qui annonçaient une audace méprisante de tout danger, faisaient voir aussi qu'il en avait couru un grand nombre, et non sans quelque fatigue. Il était aisé de reconnaître qu'il ne se souciait en rien de toute cette multitude qui le regardait avec avidité; et le soin de guider son coursier à l'égal de celui de Pepin, paraissait être l'unique chose qui l'occupât. Tous en le voyant passer se taisaient, comme s'ils eussent été en étonnement. Puis, quand il était éloigné de leurs regards, celui-ci de dire tout bas à un autre : « C'est donc là ce fameux païen « qui a rejeté le baptême? » Et celui-là : » « Voici le fier rebelle que depuis onze ans le « Germain Pepin n'a pu encore dompter. »

Après que le maire Grimald eut conduit son père avec Radbod jusques vers le palais où résidaient les rois Merwings, alors qu'ils n'étaient point relégués en des mai-

sons des champs, la troupe des Francs qui avait été rassemblée en cortége, se répandit de tous côtés dans la ville, chacun selon son bon plaisir. Nonchalants et curieux, selon qu'il est naturel aux Barbares, ils allaient, cherchant de leurs regards, les boutiques où se vendaient les armures, ainsi que les marchandises précieuses d'or et d'argent. Plusieurs se trouvèrent qui furent désireux d'en acheter, et alors s'émut plus d'une fâcheuse querelle, avec des coups et autres violences. Car, comme les Francs, ne sachant parler pour la plupart que leur langue de Germanie, voulaient être entendus des Romains, qui à leur tour ignoraient ce grossier langage, il advenait rarement qu'aucun se rencontrât pour leur expliquer ce qu'ils se voulaient les uns aux autres, et les mettre en accord. Comme aussi les marchands essayaient parfois de tromper l'ignorance de ceux qui achetaient, et de leur donner, pour très chères, des choses modiques en valeur; les Francs, impatients d'être joués, menaçaient les trompeurs du poing ou même de l'épée, et allaient jusqu'à les en meurtrir;

après quoi, ils emportaient souvent sans payer ce qu'ils avaient désiré. D'où il arriva qu'en ce jour, la plupart des vendeurs, mus par la crainte, fermèrent leurs boutiques, et se tinrent prêts à se défendre par la force. Ces choses déplurent gravement à Pepin, qui, le lendemain, apaisa les discordes, mais ne put empêcher que les deux peuples se regardassent entre eux d'un œil oblique.

Cependant le roi Childebert avait reçu à Mamaques un messager du duc Pepin, qui l'appelait à l'assemblée générale des Francs, pour y être honoré des peuples et recevoir leurs dons. Childebert, de qui les esprits sommeillaient souvent dans le vin, repoussa d'abord l'homme de Pepin, avec des paroles injurieuses, l'appelant chien envoyé par un chien, et lui disant que tous les dons des Francs ne valaient pas ses cruches de vin d'Aquitaine et les baisers de ses servantes. Mais quand il fut sorti d'ivresse, le lendemain à son reveil, je lui redis la chose qu'il semblait avoir oubliée, et alors il me répondit d'une voix superbe : « Oui, j'irai « à ce Champ-de-Mai, dont l'heure m'est

« attendue depuis long-temps. Mais je « n'irai pas en l'appareil servile d'un paysan « traîné par des bœufs : je serai vu à cheval, « et avec les ornements d'un roi. — Mais « le duc Pepin en sera gravement offensé, « lui dis-je. — Bien autrement encore l'of- « fenserai-je, » s'écria-t-il audacieusement; et il se mordit les lèvres, soit par colère, soit qu'il voulût arrêter d'autres paroles qui allaient sortir.

Nul ne se trouvait alors en la maison de Mamaques qui pût empêcher le roi d'accomplir ce qu'en son esprit il avait résolu. Car, de même qu'il lui arrivait souvent d'oublier toute chose et de se laisser aller à une stupeur insouciante et immobile, d'autres fois aussi il se faisait voir très impérieux en ses volontés, et hautain en son commandement, rappelant à chacun que c'était lui qui était roi et seigneur. C'est pourquoi il fallut le laisser partir en l'appareil qu'il avait choisi, et je ne le fis pas sans une grande terreur et un fâcheux pressentiment de ce qui en pouvait advenir. Ayant donc pris le cheval d'un de ses hommes, assez peu remarqua-

ble en beauté, mais toutefois propre à ses desseins, il s'habilla de sa tunique la plus resplendissante, et jeta sur ses épaules une belle chlamyde, travaillée nouvellement par les ouvrières de sa maison : il prit dans sa main une courte lance, en signe de domination, et plaça sur sa tête un bonnet royal fermé d'en haut en forme de couronne, et hors duquel flottait avec grâce sa chevelure. Ainsi vêtu, il se mit en route vers la cité des Parisiens, accompagné de ses hommes, parmi lesquels je m'étais rangé.

C'était un spectacle inusité depuis longues années aux peuples Neustriens, de voir un de leurs rois voyager autrement qu'en ces chariots, où ils allaient exposés plutôt au mépris qu'à la vénération publique. Aussi l'étonnement et tout ensemble la joie furent extrêmes, alors qu'apparut aux regards le jeune Childebert, en une manière qui rappelait quelque chose de ses glorieux ancêtres. Lui que naguère chacun avait laissé passer sans le saluer et presque même le regarder, fut alors accueilli par d'unanimes acclamations, et au milieu de

ce bruit, il ſut conduit par la foule jusques vers la tour en laquelle Pepin était allé séjourner, et qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, était la demeure royale. Pepin feignit de ne se point apercevoir en quel appareil il était venu, et s'il en conçut quelque courroux, il le cacha habilement aux regards, l'honneur qu'il fit au jeune roi étant de tout point convenable.

Le lieu choisi pour que les Francs s'y rassemblassent en un plaid général fut celui des Arènes, vers la partie méridionale de la cité des Parisiens. Aux temps anciens, des jeux scéniques et autres divertissements profanes y avaient été offerts aux peuples. Le roi Chilpéric et son épouse Frédégonde, avaient aussi réjoui le vulgaire de pareils spectacles. Mais la foi chrétienne se fortifiant dans les esprits en avait banni l'amour de ces fêtes d'idolâtrie, et les Arènes furent délaissées, quand le plaisir public ne se trouva plus qu'aux pieuses solennités de l'Église. Depuis lors, plusieurs assemblées s'étaient tenues en cette place qui s'y accommodait fort aisément, et ce n'était point la

première fois que le duc Pepin y convoquait les principaux des Francs, ainsi que les évêques et les abbés du royaume.

Je m'abstiendrai de dire quelle foule d'hommes y accourut en ce jour des kalendes de mai, la chose étant d'elle-même assez facile à imaginer. Toutefois le nombre des Francs fut de beaucoup plus considérable que celui des habitants Romains. Etant sortis dès le matin de leurs tentes sous lesquelles ils couchaient en dehors des murs, ils occupaient tous les environs des Arènes, et rudoyaient ceux des Parisiens qui s'en voulaient approcher, leur disant qu'il ne s'y agissait point de leurs affaires. Leurs cris de joie et de triomphe éclatèrent violemment, lorsque passa au milieu d'eux Pepin, leur chef: puis, quand ils aperçurent auprès de lui le jeune roi, bien qu'il fût de bonne mine et de haute stature, ils se mirent à le railler avec d'outrageuses paroles. On put même remarquer qu'ils n'accueillirent pas sans quelque mépris la troupe vénérable des ministres du Seigneur.

Si ma mémoire était moins vieillie par les

années, j'aimerais à rapporter tous les noms des illustres hommes, tant clercs que laïques, qui assistèrent à cette assemblée. Beaucoup en effet m'étaient connus dès auparavant, et ceux que je n'avais point encore vus me furent indiqués par d'autres qui les connaissaient. Mais un trop long intervalle de temps s'est depuis lors écoulé pour que tant de noms soient demeurés en mon souvenir. Je les tairai donc tous, dans la crainte de tomber en erreur, et je dirai seulement que la plupart des ducs et des comtes des provinces, non moins que les prélats, soit des diocèses, soit des monastères, se trouvèrent réunis en ce plaid avec les premiers d'entre les fidèles de Pepin : d'où il arrivait que pour la gloire et le salut de tous, la force du lion et la prudence du serpent allaient siéger en une commune délibération.

Cependant, malgré la vaste étendue de l'enceinte, où plusieurs milliers d'hommes pouvaient aisément être contenus, et quoique des gradins en bois demi-circulaires y fussent très commodément distribués, on

se tromperait de croire que s'établit en ce Champ-de-Mai l'ordonnance régulière accoutumée aux saints synodes des églises chrétiennes. Les clercs, il est vrai, prirent tous leur place silencieusement les uns à côté des autres, et suivant l'ordre hiérarchique : mais il n'en fut pas ainsi des nobles hommes et des seigneurs de la nation des Francs. Ceux-ci, se pressant et se heurtant, entraient pêle-mêle et ne se choisissaient leur place que selon leur convenance. Il y en avait qui restaient debout, appuyés sur leurs javelines; d'autres s'étendaient négligemment, comme s'ils fussent venus en ce lieu pour y sommeiller; plusieurs riaient entre eux ou se querellaient à haute voix, et après s'être un moment assis, se levaient et marchaient, impatients du repos. Or cette confuse rumeur ne fut pas de quelques instants : on la vit durer jusqu'aux derniers jours de l'assemblée où se traitèrent les plus sérieuses affaires. Une chose surtout contribua à la prolonger et à l'accroître : c'est que chaque journée amenait au plaid de nouveaux venus, que le plaisir, ou

le brigandage, ou quelque autre soin avaient retenus en arrière, et leur arrivée ne manquait jamais d'exciter un grand bruit parmi leurs compagnons. Tel était l'aspect que présentait cette foule guerrière. Entre l'un et l'autre rang de gradins, s'élevaient à quelque hauteur deux siéges réservés au roi Childebert et à Pepin. A leurs pieds, comme en une place choisie, se tenaient le maire du palais de Neustrie, Grimald, le comte du palais, Gislemar, le référendaire Wulfolaïc, et Radbod, que sa haute taille faisait remarquer, et qui, en une façon tout insouciante, laissait çà et là errer ses regards. Il fut même vu plusieurs fois bâillant, comme un homme grandement ennuyé, ou insolemment dédaigneux.

Aussitôt que Pepin se fut assis auprès du roi, parmi le murmure de la faveur publique, il se hâta de lui enseigner ce que d'abord il était convenable qu'il fît. Là-dessus Childebert lui répliqua, en levant hautement la tête : « Retiens ta langue, je « n'ai nul besoin que tu m'apprennes à faire « le roi. » Bien qu'il fût irrité, Pepin agit

avec prudence, et lui dit à voix basse : « Mais tu es encore en âge d'enfance, et « ignorant dans les affaires publiques. — A « cet âge d'enfant où je suis, Clovis régnait « sur les Francs et châtiait ses ennemis. Je « ferai comme Clovis. — Tu es digne de « pitié, répondit Pepin, haussant les épau- « les en signe de mépris ; mais agis selon ta « volonté, et donne à rire au peuple des « Francs. » Un très petit nombre d'hommes entendit ces paroles, ce qui empêcha le scandale de s'émouvoir dans l'assemblée : et comme elles finissaient, alors s'approchèrent plusieurs des Leudes, qui venaient saluer le jeune roi, et lui offrir leurs présents. Lui, leur rendait leur salut en une manière très gracieuse, et semblait fort réjoui des choses qui lui étaient données.

Tout cela ne se put apporter en face de l'assemblée même, y ayant beaucoup de choses qui se voituraient en de lourds chariots, comme du froment, du vin et du miel ; encore moins furent produits aux regards les divers troupeaux destinés aux étables royales : les objets de ce genre

furent envoyés dans la cité, au palais du roi. Quelques-uns offrirent des pièces d'or et d'argent, renfermées dans de petits sacs de cuir ou en des coffres précieux. D'autres présentaient des tuniques et des chlamydes habilement travaillées. Mais parmi tous les dons, il en fut un qui plut à Childebert par-dessus les autres, et que le duc Pepin sembla peu approuver. Leudemond, homme noble du pays des Ruthènes, désirant d'obtenir un bénéfice retiré à son père par l'iniquité d'Ébroïn, résolut de flatter le roi en lui offrant un casque de vermeil, avec une épée, dont la garde ainsi que le baudrier étaient enrichis d'or et de pierreries d'Espagne. Childebert en effet fut singulièrement réjoui d'un tel présent, et ne se cachant point de son allégresse : « Tu m'as mieux honoré « que personne, lui dit-il. Je te tiendrai « en haute faveur. » Et il maniait ces armes en tous les sens, une apparence d'ardeur belliqueuse rayonnant sur son visage. Ce que voyant plusieurs des Francs de Pepin, répandus autour de l'assemblée, ils s'emportaient à des paroles grossières : « Que

« fera de cette belle épée le jeune roitelet ? « s'écriait l'un avec une voix hautement « insultante. Il coupera sans doute les vian- « des qu'il avale avec tant de voracité ! » Et les autres d'éclater de rire. Puis celui-là : « Voyez ce casque, c'est pour y verser son « vin, et y boire de plus larges coupes : le « petit ivrogne ! » Et leurs ris insolents redoublaient sur cette inepte raillerie.

Il y en eut pour plusieurs journées avec les salutations et les dons des peuples au jeune roi ; car outre qu'il admit devant lui les hommes considérables, ainsi que je viens de le raconter, il s'en alla, selon la coutume, visiter dans une plaine voisine les moindres gens, accourus en grande foule pour lui offrir le denier de leur pauvreté. Aussi le treizième jour seulement, lorsque furent arrivés ceux qui avaient tardé et dont la présence était nécessaire, on commença de vaquer aux importantes affaires du royaume. Les exposer dans le rang où elles se succédèrent, comme aussi les redire toutes, sans en excepter aucune, c'est ce qui me serait entièrement impossible. Je prie

donc qu'il me soit permis de ne rappeler que celles qui sont restées dans ma mémoire, et en un tel ordre qui convienne le mieux à ma narration.

Il était digne de la condition royale qu'après avoir reçu les dons des siens, Childebert offrît à son tour des témoignages de sa munificence. C'est pourquoi il accorda ou confirma un grand nombre de priviléges et de donations, tant aux clercs qu'aux laïques, mais bien davantage aux premiers, ce qui contribua à l'édification générale. Les plus illustres monastères furent surtout par lui honorés : celui de Fontanella, dans la péninsule de la Seine, celui de Saint-Carilelfe, au bord de la rivière d'Anisole, outre qu'ils furent affermis en la possession de leurs immunités, reçurent quelques largesses. Le pieux abbé de Sithiu, dans le pays de Terwannes, obtint plusieurs domaines d'un grand revenu, et fut traité avec extrême vénération. Mais nul n'approcha des honneurs déférés à Chaïnon : le roi, en le voyant s'avancer, se leva du trône où il siégait, s'inclina humblement, puis l'embrassa avec

grande tendresse, et lui demanda s'il était quelque chose qui fût désirable au glorieux martyr saint Denys et à sa basilique. Et comme il ne répondait rien, Childebert s'empressa d'ordonner au référendaire Wulfolaïc, qu'il dressât un acte qui concédait à l'abbaye du bienheureux Denys, la forêt de Roverétum la maison des champs de Hordinium, au pays des Bellovaques, et autres biens que je ne saurais énumérer. Puis il revêtit aussitôt la charte de son sceau.

Diverses choses se firent ensuite de moindre importance, auxquelles la présence du roi était nécessaire, mais dont son esprit fut peu occupé, puisqu'on le vit s'endormir durant qu'elles s'accomplissaient. Quelques hommes du pays des Andegaves vinrent requérir qu'on leur octroyât de nouvelles chartes de possession, en la place des leurs, brûlées par l'incursion des Bretons. Il en fut d'autres qui accordèrent solennellement l'ingénuité dénariale [1] à certains esclaves, en récompense de leur

[1] Manière d'affranchissement. (*Note de l'Editeur.*)

fidélité. Un homicide se pourvut d'une préception royale qui garantissait sa sécurité, pour aller en pélerin visiter le sépulcre de saint Pierre, à Rome. Eptadius, noble de la contrée des Arvernes, et sa femme Salaberge, se firent concession mutuelle de tous leurs biens, et, selon la coutume, pour que la chose ne fût point oubliée, et qu'au cas nécessaire il en fût porté témoignage, ils produisirent un enfant d'onze années, qui était de leur ville, et sur les joues duquel plusieurs soufflets furent appliqués, comme étant moyens assurés de souvenir. Toutes ces choses et d'autres semblables se faisaient sur un signe de tête du duc Pepin, par les soins du référendaire, le roi y étant de tout point étranger.

Il n'en fut plus ainsi alors que furent portées en jugement les causes diverses sur lesquelles l'équité royale devait prononcer. Childebert sembla prêter à chaque procès une oreille très attentive, et s'y appliquer même à ce point, qu'il fit naître un grave scandale dans l'assemblée. Quelques-uns comparurent d'abord

qui avaient commis le meurtre sur quelqu'un des fidèles du roi, et la plupart d'entre eux, puissants par leur fortune, ne craignirent pas de s'avouer coupables, et composèrent avec les parents des morts. Bertchramn et Rauching, deux hommes riches, l'un du pays de Mediomatricum [1], l'autre de la colonie d'Agrippine [2], furent cités ensuite pour l'exécrable crime d'avoir enlevé et violé plusieurs jeunes filles vouées au Seigneur. Il était évident à chacun que ces mortels impies méritaient d'être punis selon toute la sévérité de la loi. Mais comme ils avaient de grands biens, il leur fut facile de rassembler autant de jureurs qu'il était nécessaire pour affirmer leur innocence. Et bien que fût présente devant l'assemblée une des vierges ainsi outrageusement traitées par Rauching, et qu'elle criât et se lamentât avec violence extrême, bien qu'elle attestât la bienheureuse Marie, mère de Dieu, avec tous les saints, que cet homme l'avait ravie et deshonorée, et avait

[1] Metz.

[2] Cologne.

en outre médité de la tuer, comme il avait fait de maintes autres, néanmoins il fut renvoyé absous, ceux qui avaient juré avec lui étant tenus pour hommes bons et intègres.

Ce jugement commença d'exciter une vive indignation parmi les prélats assistants : elle s'accrut bien davantage, lorsque se firent entendre les plaintes des monastères et autres saints lieux que la rapacité inique des puissants tentait de dépouiller de leurs biens. Ce crime, abominable aux yeux de Dieu plus que tout autre, avait été commis en un grand nombre d'endroits par ces hommes de licence et de pillage, arrivés en foule depuis que l'Austrasie avait prévalu contre les peuples Neustriens. Le duc Pepin, auquel seul ils portaient quelque vénération, étant allé en guerre durant tous les derniers temps, ceux qui ne l'avaient pas accompagné avaient agi comme si toute chose leur était permise, et, de toutes parts, au mépris des plus inviolables chartes, on avait vu les chariots qui portaient aux couvents et aux églises les fruits

de leurs terres, saisis par force sur les chemins, les droits qui leur avaient été accordés par la munificence des rois, contestés ou envahis, et quelques domaines même enlevés par le tranchant de l'épée à ceux qui les administraient pour leurs possesseurs. L'habitude et la perversité des temps n'avaient point encore rendu la chose familière, ainsi qu'elle l'est aujourd'hui, et Pepin ne semblait pas favorable aux ravisseurs, comme l'est de nos jours l'exécrable Karl, son fils. C'est pourquoi une violente rumeur, et aussi des cris d'anathème, s'élevèrent aux bancs où siégaient les évêques et les abbés, alors que furent mentionnés ces crimes, et les coupables cités devant la justice du roi. Cela sans doute effraya le duc Pepin, qui évitait soigneusement l'inimitié des ministres du Seigneur : car il dicta lui-même à Childebert les sentences qui redressaient les torts de ses compagnons de guerre envers les maisons de Dieu, redisant à chaque fois : « Si nous ne révérons « les choses saintes, nous périrons sous nos « ennemis. » Et ces paroles semblaient

peu agréables à la plupart des nobles hommes d'entre les Francs, lesquels murmuraient et frémissaient avec une colère mal comprimée.

Mais il fallut voir combien fut grand l'étonnement de tous, lorsque se leva l'abbé de Saint-Denys, le très vénérable Chaïnon, et qu'il proféra ses plaintes contre le fils de Pepin, Grimald, comme ayant volé à la basilique quelques-uns des droits qu'elle avait sur toute marchandise entrant par une des portes de Paris, non moins que sur les objets mis en vente au champ de foire : ce qu'il prouva par le témoignage d'hommes considérables, et aussi par l'exhibition de ses chartes. Puis, à ces griefs il ajouta d'aigres paroles contre la faveur où Grimald tenait les Juifs, et contre les autres négligences de sa conduite. Ceci émut fortement l'assemblée, quoiqu'en diverses manières : les prélats s'indignaient qu'une telle chose eût été osée contre saint Denys, les hommes de Pepin qu'on accusât ainsi le fils de leur chef. Mais celui-ci, comme il était toujours rusé, s'empressa de gourmander la jeunesse

de son fils, et de dire à Chaïnon : « Père très « pieux, nous te ferons restituer ce qui te « fut injustement pris, et rendrons honneur « au glorieux martyr par la donation d'une « de nos propres terres. Pardonne donc « tout ceci. » Les prélats accueillirent avec grande satisfaction ces paroles : mais elles ne donnèrent pas contentement à Childebert, qui, pendant ce temps, n'avait cessé de s'agiter avec violence, et paraissait disposé à éclater en quelque impétueux discours. Ne se sachant plus contenir, après que Pepin eut achevé de parler, il frappa très rudement du pied le degré où s'appuyait la tête de Grimald, et se mit à lui crier d'une voix menaçante : « Qui es-tu pour mal- « traiter ainsi notre père l'abbé Chaïnon ? « — Je suis homme qui te vaux bien, et « fils de qui vaut mieux que toi. — Tu n'es « rien, reprit Childebert, et dois descendre « de ce siége d'où mon pied te va renver- « ser. — Ose-le, vil enfant, » cria Grimald en se levant, avec le geste et le regard de la menace. Pepin l'arrêta, et lui dit en un air tranquille : « Sieds-toi : cette

« place est la tienne comme maire de son « palais. — Non il ne l'est pas le maire de « notre palais, cria plus haut encore le « jeune roi. Les peuples, ni moi, ne l'avons « voulu. Mais à présent les peuples et moi « nous allons dire notre vouloir. Tous les « deux nous vous répudions. — Retiens donc « cette colère d'enfance, lui dit Pepin, ou, « comme insensé, il faudra qu'on t'éloigne « de cette illustre assemblée. — Hommes « francs, s'écria Childbert en se levant, et « s'adressant à tous, ne suis-je pas votre roi? « Et celui-ci est-il pour me commander ? » Et comme un murmure confus s'élevait à ces paroles, le duc Pepin s'adressant à son tour aux assistants : « Nobles hommes, « dit-il, voici le roi Childebert qui se pré- « tend d'âge assez mûr pour régner seul sur « vous, et n'avoir plus besoin de nos con- « seils, ni de notre courage. C'est lui qui « maintenant va vous conduire en guerre, « et vous fera vaincre vos ennemis. Le « voulez-vous ? l'approuvez-vous? » Une immense clameur s'éleva alors parmi les Francs, qui tous s'écrièrent d'une même

voix en leur langue de Germanie : « Pippin ! « Pippin ! » Et Childebert ayant voulu à son tour prononcer de nouvelles paroles, d'insolentes huées, des ris outrageants lui furent adressés, comme il arrive d'un enfant qui veut faire l'homme. Les esprits même paraissaient agités d'une telle sorte, qu'il en fût peut-être advenu quelque chose de fâcheux, si l'abbé Chaïnon ne se fût approché du jeune roi, et, comme pour lui faire honneur, ne l'eût invité en son monastère. Ce qui fut le signal à chacun de se lever, et l'on se retira en grand tumulte.

La journée qui suivit celle-ci fut la dernière du Champ-de-Mai, et aussi vit-on s'y accomplir les plus importantes d'entre les affaires publiques. Le roi, soit qu'il fût gravement confus des choses de la veille et roulât secrètement en son cœur sa colère impuissante, soit qu'il fût tombé en une de ces stupeurs de corps et d'esprit qui lui étaient fréquentes, demeura tout ce jour présent à l'assemblée comme s'il ne s'y trouvait pas, et obéit silencieusement à toutes les volontés du duc Pepin. Celui-ci,

selon son usage, désirant savoir de quelle manière se passaient les choses en chaque partie du royaume des Francs, si le fisc était dûment enrichi, la justice rendue équitablement, et les frontières assurées contre les ennemis, se mit alors à interroger les principaux tant des laïques que des prélats, et à s'entretenir avec eux de tout ce qu'il convenait de faire. L'évêque des Éduens [1], Hermenaire, le successeur du bienheureux Léger, fut le premier qui prit la parole pour instruire le duc Pepin que de graves calamités pesaient sur la ville dont il était le prélat et en même temps le défenseur [2]. « L'impôt de la capitation sur les fils de fa-« mille en l'âge de puberté est devenu si « onéreux, dit-il, qu'à la honte du saint « nom de Dieu, nous voyons se renouveler « les abominations que voulut naguère « empêcher la pieuse reine Bathilde. Cha-« que jour il m'est annoncé que quelque « père a mis à mort son enfant, ne pouvant « payer ce que sa tête doit au fisc. Il est de

[1] D'Autun.

[2] Titre de magistrature municipale.

« ta prudence, très glorieux Pepin, d'ap-
« porter remède à de telles misères, et de
« délivrer le royaume des Francs d'une si
« grande ignominie. » A quoi celui-ci répondit en exemptant pour quinze années la cité des Éduens de la capitation pour les fils de famille. Puis se tournant vers le duc Adalric, qui commandait aux Cadurques[1], « N'as-tu rien ouï des Wascons ? lui de-
« manda-t-il. Ont-ils osé encore avec leurs
« pieds de lièvres sauter sur nos terres ?
« Seront-ils enfin fidèles à leur serment de
« paix ? — Ton invincible nom les tient en
« crainte, lui répondit Adalric, et aucun
« d'entre eux n'a été vu hors de ses mon-
« tagnes. — A la bonne heure, reprit
« Pepin. Tu n'as pas les mêmes nouvelles à
« me donner, Waimer ? dit-il alors au comte
« des Andegaves[2] ? Je sais que ces pillards
« de Bretons t'ont visité cette année, et
« que tu les as repoussés à grande peine.
« Mais sous peu j'irai les visiter à mon tour,
« et leur reprendre les bœufs qu'ils nous

[1] Cahors.

[2] Angers.

« volent. En attendant, ramasse les hommes « de la cité des Cénomans [1] pour les adjoin- « dre à ceux de ta ville, et doubler ta force. « Ce sont toujours les têtes rases de la tribu « de Chanober, n'est-ce pas? les autres « sont en repos. — Pour le présent, dit « Waimer. Mais les voleurs ne dorment pas « long-temps. » Sans répondre à ces dernières paroles, Pepin adressa aussitôt son discours au vénérable évêque des Bituriges [2], pour qu'il lui apprît quelque chose des présages funestes qu'on disait s'être manifestés en plusieurs lieux de son diocèse. « Il est « vrai, dit le pieux pasteur, que moi- « même, le saint jour de Pâques, étant à « l'autel, j'ai senti la basilique agitée d'un « tel tremblement, que chacun des assistants « fut jeté de force le visage contre terre. « De plus, quelques pâtres, voisins du mo- « nastère de Celles, ont vu une longue « armée de serpents s'avancer sur les routes « du côté de l'orient. Sans parler du sé- « pulcre du bienheureux Austrégisile,

[1] Le Mans.

[2] Bourges.

« hors duquel deux fois, pendant la nuit, « sont sorties des flammes. — Je devrai in« terroger sur ce sujet mes astrologues, « se dit Pepin à lui-même. Mais toi, que te « semble-t-il de tous ces présages, ô saint « père? — Que le Seigneur soit irrité contre « les hommes, de cela on ne peut douter. « Mais quelle sorte de maux nous est annon« cée, la science humaine ne le peut com« prendre. » Et, à ce sujet, il y en eut qui se mirent à raconter d'autres signes qu'en divers lieux on disait avoir apparu tant au ciel que sur la terre. D'où quelques-uns de l'assemblée conçurent une extrême frayeur que n'approchât la fin de ce monde, et ils se disposaient à racheter leur ame en faisant aux pauvres des aumônes, et des largesses aux maisons de Dieu.

En ce moment on vit se lever le vénérable Willibrod, que tous savaient avoir été envoyé par le duc Pepin pour convertir, dans les provinces du septentrion, ceux des peuples qui étaient encore infectés des erreurs de l'idolâtrie. La renommée avait publié des choses merveilleuses sur la ma-

nière dont il avait accompli sa mission apostolique. Mais ce n'étaient que d'incertaines rumeurs, peu dignes de foi, ainsi qu'on le reconnaissait en voyant plein de vie le saint homme que long-temps on avait cru mort.

C'est pourquoi la joie de tous fut extrême de ce qu'il allait conter l'histoire de ses pieux voyages, et il se fit en l'attente de ses paroles un silence universel parmi l'assemblée. On pouvait aisément reconnaître que, suivant la croyance de chacun, les choses qu'il allait dire étaient les plus importantes de celles qui avaient été dites en ce plaid de la nation des Francs. Ayant donc marqué son front du signe de la croix, ce que firent tous les clercs à son exemple, puis ayant salué Pepin, il commença de parler en ces mots :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, « et paix sur la terre aux hommes de bonne « volonté ! Tu as été bien sage en tes con- « seils, très glorieux Pepin, lorsque tu as « décidé d'envoyer des serviteurs du Christ « pour semer sa parole en des terres cou- « vertes de broussailles et d'épines, où ja-

« mais elle n'avait fructifié ! Tu as fait ton « nom bien grand parmi les hommes, et tu « as gagné dans le ciel des palmes magni- « fiques ! Prêtres de Jésus-Christ, mes « frères, qui glorifiez tranquillement le « nom de Dieu dans vos basiliques et vos « monastères, pouvez-vous ainsi demeurer « dans votre paix, pendant que le lion ru- « gissant rôde à l'entour de vos ouailles ? « Vous ne savez pas toutes les contrées que « vous êtes accoutumés à appeler du nom « de chrétiennes, et qui sont plongées dans « les ombres du paganisme. Vous ignorez « que le Thuringien, que l'habitant de la « Flandre, que le Terwanien et vingt au- « tres peuples adorent Moloch sur les hauts « lieux, ou sacrifient devant les images « païennes de Diane ! Entendez donc, enten- « dez tous mes paroles, qui vous seront de « grand enseignement, et que je vous apporte « ici en un appareil solennel pour engager « ceux qui seront fervents de cœur à suivre « ma trace. Entendez-les, hommes laïques, « dont plusieurs viennent de ces contrées « d'erreur, et méconnaissent le nom de

« Jésus-Christ, afin que vous appreniez à « ne plus outrager les choses saintes. Entendez-les, peuples curieusement répandus « autour de cette assemblée, afin que vous « alliez les redire à toutes les villes et à tous « les bourgs. Entends-les aussi, toi, illustre « Pepin, toi à qui je dois ce récit, puisque « après Dieu et Notre Saint Père, le pape de « Rome, tu es celui qui m'as envoyé. »

Il n'était aucun besoin que le vénérable Willibrod demandât à tous de l'écouter avec attention : car Dieu avait mis une telle force de persuasion sur ses lèvres et une telle puissance en ses gestes, si haute d'ailleurs était sa renommée, que nul ne se trouvait qui d'une bouche avide ne s'apprêtât à recueillir ses discours. Une componction profonde semblait même avoir pénétré dans les ames dures de ces hommes de Germanie, si peu instruits en la foi chrétienne, et ils imitèrent l'action du saint homme, lorsqu'il s'agenouilla pour invoquer l'esprit de vérité, non moins que la vierge Marie et les anges, sur le récit qu'il allait faire.

« Tu te souviens, reprit-il alors, ô très « glorieux Pepin, en quelle manière tu « m'adressas, malgré moi, vers le pape de « Rome, Sergius, afin qu'il me revêtît de « son autorité apostolique, comme prédi- « cateur de la religion du Christ aux nations « idolâtres. Il me fut bien doux de contem- « pler de près la splendeur de ce siége de « Rome, qui s'élève si haut par-dessus « tous les autres, et d'où partent tant de « consolations pour les fidèles. Mon ame se « réjouit vivement quand je me pus pros- « terner sur le sépulcre des bienheureux « apôtres Pierre et Paul : et muni de la béné- « diction du vénérable Pontife, je me retirai « bien plus puissant en œuvres, qu'hum- « ble serviteur de l'autel, je ne l'avais été « auparavant. Mes pas m'ayant ramené dans « les Gaules, je trouvai en la colonie d'A- « grippine les pieux Wulframn, Ursmar, « Rudbert, Evermar, et d'autres que la fer- « veur de leur zèle avait fait mes compa- « gnons, et auxquels je donnai les eulogies « dont m'avait chargé pour eux le vénérable « Sergius. Quelque temps nous voyageâmes

« ensemble, rencontrant des peuples tièdes
« dans la foi, mais non pourtant souillés
« tout-à-fait des impuretés de l'idolâtrie.
« Ce fut dans le bois des Ardennes que
« s'offrirent à nous les premières traces du
« monstre que nous allions combattre.
« Hélas ! nous reconnûmes les lieux que le
« bienheureux Remacle avait jadis parcou-
« rus avec ses prédications : nous vîmes
« cette fontaine qu'il purifia des souillures
« païennes en la faisant rentrer au sein de
« la terre, et qu'ensuite en fit sortir de re-
« chef au grand étonnement des peuples.
« Mais, hormis cette chose, nous ne retrou-
« vâmes plus l'œuvre de ses mains. Ces
« pierres immondes, sur lesquelles étaient
« gravés des signes profanes, ces statues
« de Diane et d'autres semblables démons
« avaient reparu ; les oratoires qu'avait
« bâtis le saint homme étaient couchés dans
« la poussière : les cœurs étaient rentrés
« dans les ténèbres par la négligence ou la
« peur de ceux qui eussent dû travailler à
« y conserver la lumière. Par la grâce du
« Sauveur, nos prédications furent promp-

« tement efficaces, et les brebis perdues « revinrent en foule au bercail. Toutefois, « comme il eût été facile que ces hommes « grossiers et ignorants retombassent en « leurs erreurs, nous décidâmes que l'un « d'entre nous, Évermar, demeurerait en « ce lieu avec deux autres prêtres, pour y « affermir la foi nouvelle. Nous les quittâ- « mes en leur donnant le baiser de paix, « et marchâmes encore d'une même route « jusques vers les bords du fleuve de « Scald [1], où nous savions que le paganisme « abondait misérablement. Là il nous parut « convenable de nous séparer et aller dé- « sormais chacun de notre côté, ainsi que « l'avaient fait autrefois les saints apôtres. « Ursmar s'achemina vers ceux qui habitent « les terres de Tornacum et de Gandavum [2], « Wulframn s'enfonça chez les Frisiens, et « moi je pris ma route vers le pays des Tré- « vires, de là chez les Thuringiens.

« Illustre Pepin, tu as vaincu par la « guerre ces peuples de Thuringe, et tu les

[1] L'Escaut.

[2] Tournay, Gand.

« as épargnés comme étant des peuples « chrétiens. Autrefois, il est vrai, notre « sainte religion leur fut portée. Mais qu'ai-« je trouvé en cette terre quand je l'ai vi-« sitée? Anathème! anathème! anathème! « les hommes du sanctuaire le remplis-« saient eux-mêmes de leurs ordures et de « leurs scandales. Tous passaient leur vie « dans l'ivrognerie et la fornication ; tous « ne connaissaient que leurs amphores de « vin et les embrassements de leurs concu-« bines. Quel langage leur ai-je parlé, à ces « prêtres de Bélial ? La parole du Seigneur « a été un foudre sur mes lèvres ; et ma voix « a entr'ouvert sous leurs yeux la chau-« dière infernale avec ses torrents de poix « bouillante. Ils se sont jetés tremblants à « mes genoux, et m'ont demandé de les « absoudre au nom du Christ. « Que j'en-« tende donc que votre vie est meilleure, « leur ai-je répondu, ou pour jamais je vous « dis : Chiens, hors du saint lieu. »

« Une grande partie de ce pays de Thu-« ringe est couverte d'épaisses forêts : c'est « là que la plupart des habitants allaient

« se livrer aux immondes pratiques de leur « ancienne idolâtrie. Quelques ames restées « fidèles à notre sainte foi, mais d'un cou- « rage timide, me détournèrent d'exposer « ma vie à la brutalité d'hommes plus fé- « roces que les bêtes mêmes de ces bois. « Mais, avide des palmes du martyre, et me « confiant au Dieu que j'allais prêcher, j'en- « fonçai mes pas au plus profond de cette « région sauvage. Si je vous disais, mes « frères, que par la vertu de la sainte croix, « les ours apprivoisés accouraient en foule « pour lécher mes pieds, que le loup « retenait à ma vue ses hurlements; que « dans chaque bourg le toucher de mes « mains ou la parole de ma bouche guéris- « sait tous les malades; que je rendis même « à la vie le père défunt d'un homme « qui avait cru; qu'enfin mon corps s'est « abstenu de toute nourriture par-delà le « temps que jeûna Notre-Seigneur dans le « désert, quelqu'un d'entre vous s'écrie- « rait peut-être : Voilà que Willibrod « s'exalte lui-même par des discours de « mensonge. Or, je vous le déclare une fois

« et encore une autre fois, je ne dis point ces « choses afin de me glorifier devant vous ; « et si Dieu m'a accordé le don d'un miracle « plus grand encore, ainsi que je vous le vais « raconter, c'est à Dieu que je vous com- « mande d'en rapporter la toute gloire. J'a- « vais passé le fleuve de l'Unstrutt, lais- « sant derrière moi plusieurs bourgs rame- « nés à la parole de l'Evangile : je m'avan- « çais du côté de l'orient, étant informé « que là se rencontraient des tribus aux- « quelles n'était arrivé jamais le nom du « Christ. Après six journées de marche, « où ne s'offrirent à moi que de vastes soli- « tudes, j'entrai en un grand bois, d'une « épaisseur telle, qu'au milieu du jour les « ténèbres y étaient égales à celles de la « nuit. Bientôt je crus entendre le bruit « d'eaux tombantes, puis celui de quelques « voix humaines, vers lequel je m'appro- « chai. C'était une tribu entière de ces « hommes sauvages, qui, selon leur cou- « tume, à l'endroit le plus reculé du bois, « sur le bord d'un torrent, célébraient « leur culte d'impiété. Qu'ils sont affreux,

« ô mon Dieu, les rites de l'idolâtrie! Et « que fut juste en Israël la vengeance du « prêtre Phinée sur les adultères! Mes « membres tremblent encore au souvenir « de ce que virent alors mes yeux. Au-des- « sous d'un grand chêne, plusieurs pierres « étaient éparses, sur lesquelles siégeaient « deux ignobles femmes, en l'appareil hi- « deux de sorcières, ainsi que des vieil- « lards à la barbe blanche et à l'œil sangui- « naire. En face d'eux, au milieu d'un des « carrefours de la forêt, s'élevait une in- « forme statue de je ne sais quel démon, « gigantesque en sa taille; un jeune homme, « Slave de nation, tombé par la guerre aux « mains de ces peuples de Thuringe, était « attaché de liens, destiné à être frappé du « couteau, et dont le sang se devait recueil- « lir dans un vase d'airain. A l'entour était « répandue une multitude considérable, « tous la bouche béante et les regards fixes, « en attente du sacrifice. Ma crainte fut « profonde, je l'avoue, à la première vue de « toutes ces choses, et je sentis fléchir sous « moi mes genoux. Mais je me remis en mé-

« moire ces mots du Psalmiste [1] : Que
« tous ceux-là soient confondus qui adorent
« des ouvrages de sculpture, et qui se glo-
« rifient dans les idoles; et je m'avançai
« hardiment parmi tous les apprêts de leur
« sacrifice, leur demandant à haute voix
« qu'ils eussent à me mettre en la place du
« jeune captif. Un moment ils demeurèrent
« surpris : puis, comme des hurlements de
« fureur commençaient à retentir, à cause
« que j'avais troublé leurs rites impies, et
« que déjà leurs femmes s'avançaient vers
« moi roulant des yeux menaçants : Écou-
« tez-moi, leur criai-je d'une voix qui sur-
« montait toutes leurs clameurs, Dieu don-
« nant sans doute à mes poumons une force
« surnaturelle; écoutez-moi, peuples, vous
« m'allez mettre à mort, et ce sera pour
« honorer cette statue que vous nommez
« votre dieu. Eh bien! sachez tous que ce
« n'est point un dieu, que c'est seulement
« une effigie de mensonge, un simulacre
« mort, sans vertu et sans puissance. Le

[1] Ps. 96, v. 7.

« vrai Dieu, le Dieu vivant, le Dieu de l'u-
« nivers, le voilà (et en même temps je
« tirai le crucifix de dessous ma robe); le
« voilà, et que chacun se prosterne, comme
« moi, devant lui; » et étant tombé à genoux
tandis qu'ils demeuraient tous immobiles:
« Vous refusez de l'adorer, m'écriai-je
« en un ton plus redoutable encore, vous
« ne voulez pas plier vos superbes genoux!
« Que mon Dieu vous enseigne donc lui-
« même qu'il est tout-puissant, et que,
« suivant les paroles de son prophète,
« les dieux qui n'ont point fait le ciel
« et la terre doivent périr sous le ciel,
« et être exterminés de la terre [1]. » Ayant
« dit ces mots, j'adressai au Seigneur
« une courte et fervente oraison, le sup-
« pliant qu'il se manifestât par quelque si-
« gne éclatant à ces enfants d'incrédulité.
« Aussitôt vous eussiez entendu un bruit
« effrayant agiter la forêt, les arbres trem-
« bler de leurs cimes jusqu'en leurs racines,
« et s'entrechoquer les uns les autres: puis

[1] Jérémie, chap. x, v. 2.

« cette idole, à la taille immense, s'écrou-
« ler, et frapper en tombant celle de leurs
« femmes de qui la main s'était levée pour
« accomplir le sacrifice. Après quoi le bruit
« cessa tout soudainement : je les vis tous
« plongés alors en une stupeur immobile ;
« moi-même étant étonné, et n'attendant
« pas qu'un tel miracle fût opéré par le Sei-
« gneur pour confirmer sa vérité que je pu-
« bliais. Cependant je recommençai de par-
« ler : « Adorerez-vous maintenant mon
« Dieu qui a confondu ainsi votre idole ? Et
« faudra-t-il que je lui dise de vous frapper
« tous de son foudre, comme il a fait de
« votre sorcière impure ? » Je n'eus pas
« soin de parler davantage, et un même
« mouvement les ayant fait tous tomber sur
« leurs genoux, ils implorèrent leur par-
« don, et demandèrent à croire au Dieu
« puissant. Leur nombre était de six cents
« environ : tous je les baptisai en ce même
« torrent qu'ils avaient consacré à leur
« culte idolâtre, et dont je purifiai les eaux
« au nom de la très sainte Trinité. Trois
« mois durant, je restai parmi eux, afin de

« confirmer leur foi par la connaissance de « la parole céleste; j'édifiai dans leurs fo- « rêts plusieurs oratoires; j'ordonnai deux « d'entre eux prêtres de Jésus-Christ; et « en ce jour, ces mêmes peuples seraient « trouvés plus assidus à marquer leur front « du signe de la croix, à réciter les saintes « paroles de la prière, à entendre le service « divin, que d'autres chrétiens qui les ont « précédés de loin dans le sein de l'Église.

« C'est en cette manière, très illustre « Pepin, que j'ai rempli tes volontés sur « les peuples idolâtres, et ainsi t'apporté- « je la nouvelle que tu m'as demandée de « l'ouvrage qui a été fait par mes mains. Ce « qui s'est accompli par mes pieux compa- « gnons depuis que j'ai été séparé d'eux, je « l'ignore. Toutefois on m'a raconté qu'E- « vermar a été glorifié par les palmes du « martyre : bien qu'il me fût affectionné « selon la terre, le Seigneur en soit loué ! « Notre frère l'évêque de Sens, suivant ce « que j'ai entendu, n'a pu recueillir nulle « moisson au pays de Frise, et le duc Rad- « bod siége, encore païen, en ce plaid. O

« aveuglement et confusion ! quoi, chef su-
« perbe, deux prêtres du Seigneur sont allés
« te visiter tour à tour, et tu les a rejetés !
« tu t'es élancé vers tes faux dieux, hors
« du saint baptistère ! tu as choisi d'aller
« brûler en enfer, pour y rencontrer les
« ames damnées de tes pères ! Mais que la
« corne de ton orgueil ne s'exalte pas trop
« haut : car, sache-le, en vérité, le minis-
« tre de Jésus-Christ sera plus opiniâtre que
« toi. Oui, duc Radbod, tu me reverras
« parmi les tiens ; tu entendras, malgré
« toi, de tes oreilles, la parole de vie ; les
« menaces du fer et du feu n'écarteront
« pas de tes terres le soldat de la foi, et ton
« front superbe s'abaissera à la fin pour re-
« cevoir l'eau du salut. Non, non, chef des
« Frisiens, tu ne m'échapperas pas, je te le
« dis et te le redis ; et alors, comme il est an-
« noncé, la religion du Christ victorieuse
« égalera le cours du soleil. Amen. »

Durant ces derniers mots, tous les regards s'étaient tournés vers le duc Radbod, qui, comprenant trop peu la langue romaine, ne savait ce que lui voulaient les

discours de l'évêque, non plus que les yeux de l'assemblée. Et comme Grimald lui eut enseigné ce qu'avait dit Willibrod, il se prit à sourire en une dédaigneuse façon d'indifférence, avec un signe de tête qui marquait que le saint homme se trompait. Mais bien autres furent les sentiments du reste des assistants : chacun était ému d'admiration et de respect pour une piété si fervente et une si merveilleuse force d'éloquence. On se demandait si jamais des paroles semblables étaient sorties de la bouche d'un homme, et si tel n'avait pas été autrefois le langage des apôtres. Combien eussent désiré de se trouver en la place du duc Pepin, alors qu'il embrassa le vénérable évêque, et se prosterna devant lui pour recevoir sa bénédiction ! Beaucoup de laïques, peu soigneux jusqu'alors des choses du ciel, méditèrent en cet instant là des pensées de conversion ; comme aussi plusieurs clercs, enflammés d'une immense ardeur de suivre la trace du glorieux prédicateur, décidèrent qu'ils iraient désormais porter l'Evangile aux infidèles. Enfin il se

passa un long intervalle de temps, durant lequel toutes les ames donnèrent le cours à leurs émotions, sans qu'on pût revenir aux affaires publiques qui restaient pour occuper cette journée.

Cependant, le silence ayant été rétabli, parurent les députés des nations alliées ou tributaires du royaume des Francs. Ceux des Slaves, des Vénèdes et des Huns apportaient au duc Pepin quelques présents en signe d'amitié, et ils en reçurent d'autres non moins magnifiques. Waning, de la race illustre des Agilolfingues, envoyé par Hucbert, duc des Bajoares, offrit deux cents pièces d'or et cent chevaux, qui étaient le tribut de sa nation. Baldéric, le nouveau comte des Thuringiens, établi par Pepin en la place de Bertoald, père de Chlodsinde, se vint présenter lui-même, paya le nombre de bœufs et de vaches qui lui était imposé, et reçut avis qu'il eût à veiller à ce que ses peuples ne retombassent plus en leurs damnables idolâtries. Ce fut alors le tour de Radbod, et tous le connaissant haut et superbe de cœur, étaient curieux de

voir en quelle façon il se viendrait acquitter d'un tel acte de soumission. Mais Pepin commença lui-même de l'interroger : « Duc « des Frisiens, lui dit-il, te confesses-tu « tributaire, toi et ton peuple, du royaume « des Francs ? — Du roi des Francs, répon- « dit Radbod avec un rire d'insolence; oui : « léger sera le tribut. — Et ce tribut, re- « prit le duc Pepin, sera-t-il de troupeaux « ou d'argent ? — Que paies-tu à Childe- « bert, toi, Pepin, comme duc des Austra- « siens ? — Te veux-tu jouer de nous, « Radbod ? Souviens-toi mieux de ta condi- « tion de vaincu. » Et Radbod continuant de railler : « Ce n'est point ici que je l'ou- « blierai, depuis quatre jours que je « m'ennuie à entendre toi et tes prêtres. « Mais écoute ceci, qui sera sérieux. A toi je « ne te dois rien, puisque je donne ma fille « à ton fils, et que je la livre à ton Dieu. « Quant à celui-ci (en montrant Childebert), « il est hôte trop libéral pour ne me point « tenir quitte du tribut en cette année. « — Mais le paieras-tu l'année prochaine ? « — Bien des choses se feront en douze

« lunes, et mes forêts me porteront con-
« seil. Mais, à ce propos, toi, Grimald,
« que donneras-tu à ma fille? — Ce ne
« sont point là, reprit Pepin en un air
« d'impatience, affaires qui regardent le
« royaume des Francs, et entre nous nous
« les saurons traiter. Parle seulement ici
« du tribut. — Eh bien! s'écria fièrement
« Radbod, puisqu'il te faut une réponse,
« entends la mienne, aussi libre que si je la
« faisais aux bords du Mein. Je ne suis
« point venu ici comme tributaire, mais
« comme allié, et ôtage sur ta foi. S'il y a
« tribut à te payer, quelqu'un de mon peu-
« ple sera bon pour t'en entretenir, non
« Radbod. Que ces discours cessent, ou je
« quitte ton plaid comme j'ai quitté la cuve
« d'eau de tes prêtres. Je ne fais point ce
« que n'eût fait nul de mes aïeux. » Et ayant dit ces hautaines paroles, il se rassit.

Pepin, doué comme il l'était d'un esprit rusé, s'abstint de tout discours qui eût ému quelque scandale, et détournant ailleurs l'attention des peuples : « Tous nos tribu-
« taires se sont ici présentés, dit-il, hormis

« les Allemands. Nous ne souffrirons pas « qu'ils méprisent notre domination, et ce « sera chez eux que tout à l'heure nous « irons porter la guerre. Hommes Francs, « ceci vous plaît-il ? Consentez-vous à me « suivre contre les Allemands ? » Tous répondirent en poussant leur cri de guerre, qui retentit au loin avec un fracas épouvantable. Alors le duc Pepin reprit son discours : « Comme notre Dieu veut être ap-« pelé le Dieu des batailles, et que toutes « armes sont faibles sans son assistance, « nous demanderons que quelques saints « prêtres nous veuillent accompagner en « notre expédition, afin de soumettre « à la foi du Christ ceux que nos épées « auront domptés. Car ainsi doit-il être de « toutes nos guerres contre les peuples « païens, afin que le Seigneur les regarde « d'un œil favorable. Vous cependant, ducs « et comtes, que nous laissons en notre « absence pour maintenir la paix et faire « fleurir la justice, veillez à ce que ne se « commettent nulles choses honteuses pour « le royaume des Francs. Que les biens des

« églises et des monastères soient respectés, « que les veuves et les enfants délaissés « soient couverts de votre tutelle, et que le « rapt ne s'exerce pas contre les servantes « du Christ. Voilà ce qu'ordonne le roi « Childebert. Vous, hommes de guerre, « je vous attends tous ce soir en un festin, « et à la trentième nuit qui doit suivre, « dans les murs de Worms, avec vos armes « et vos provisions pour une campagne. »

Ayant ainsi dit, il se leva, et les prélats, aussi-bien que les nobles hommes et les seigneurs, s'empressèrent en cortége autour de lui, pendant que le vulgaire des Francs, joyeux de la guerre prochaine, remplissaient l'air de leurs chansons de bataille, qui ressemblaient moins aux sons de la voix humaine qu'à des mugissements de taureaux, ou au bruit des flots de la mer, venant battre le rivage en une nuit de tempête.

CHAPITRE VII.

Du festin où les plus illustres d'entre les Francs furent réunis par le duc Pepin : des paroles violentes qui y furent dites par le roi Childebert, et comment je fus relégué en l'abbaye de Saint-Julien.

Après que se furent écoulés tous ces flots de peuple, et que nous fûmes rentrés au palais, me trouvant seul avec le roi Childebert, je me pris à lui demander ce qu'il lui semblait des choses résolues cette année dans l'assemblée du Champ-de-Mai, et s'il pensait qu'elles fussent salutaires au royaume des Francs. Je puis en attester le Seigneur, qui sait que ma langue ne fut jamais menteuse; je ne croyais aucunement lui déplaire en lui tenant ce discours. Mais lui, perdant tout ce que naguère il avait eu de mansuétude à mon égard, s'élança vers moi, et me saisissant à la gorge d'une main furieuse, « Veux-tu aussi rire de moi, « prêtre? me dit-il. Mais tu n'es pas le duc

« Pepin, et je te saurai châtier; » puis me lâchant tout d'un coup: « A quoi bon m'irriter *contre ce vieillard imbécile?* Retire-« toi de moi, et que je n'aperçoive plus ta « face. — Mais, seigneur roi, lui répon-« dis-je en un ton doux et humble, je n'ai « point voulu provoquer ta colère, et ne sais « comment je la puis avoir méritée. — En « te faisant clerc, ils ont donc donné bien « peu de subtilité à ton esprit! Et com-« ment m'oses-tu appeler roi, lorsqu'il « vient d'être manifeste à chacun que je ne « le suis pas? Comment me parles-tu des « affaires de cette assemblée, lorsque je « n'y ai été qu'un jouet et une risée pour « tous? — Il n'en est point ainsi, Childe-« bert, puisque c'est à toi que l'on a ap-« porté tous les présents, que tu as reçu « tous les honneurs, et qu'en ton nom se « sont faites toutes choses. — Me railles-tu « encore, ou es-tu plus stupide qu'un âne, « de ne rien comprendre de ce qu'ont vu « tes yeux? — Mais s'il est arrivé quelque « chose d'insolite, c'est que tu as changé « l'ordre usité depuis longues années en

« de telles circonstances. — Il est beau « que toi aussi tu me blâmes! reprit-il « alors avec une sorte de rire amer. En « essayant de me montrer roi, j'ai sans « doute péché envers le ciel, selon la façon « dont tu me parles chaque jour. Serf ro- « main, que t'ont payé tes maîtres pour « m'instruire en ces pratiques de servitude « dont tu as rempli mon esprit? Réponds, « que t'ont-ils payé? — Tu m'es bien con- « traire aujourd'hui. répliquai-je, à moi « qui ai soigné ton enfance! Eh! que de- « vais-je t'apprendre, sinon les œuvres de « piété qui forment les grands rois? — Hon- « te! honte! s'écria Childebert, je suis en « effet un grand roi! Royales leçons, en vé- « rité, que ces contes de paradis et d'enfer « que tu chantais à mes oreilles, ces orai- « sons qui m'instruisaient à plier le genou! « Tu m'as fait propre à être un moine, à « cela seul. » Et il s'arrêta, inclinant tristement sa tête sur sa poitrine. Puis la relevant: « Chlodsinde! Chlodsinde! tu « étais un bien meilleur maître! Oui, tu « me disais vrai : quelque jour ils raseront

« ma tête, ou ils me retrancheront ma viri-
« lité. » Comme j'allais ouvrir la bouche pour lui répondre quelques mots capables d'adoucir l'aigreur de son ame : « Tais-toi, « me cria-t-il, langue d'esclave! Je te hais, « toi et tous tes prêtres. Ont-ils été assez « lâches! poursuivait-il se parlant à lui-« même, et frappant du pied la terre; ils « ont applaudi à ses paroles! ils m'ont dé-« laissé pour lui! Moi qui prenais leur cause « contre ce Grimald à la face de chien! » Puis se promenant à grands pas : « Que « leur ai-je fait à ces Francs, pour qu'ils « me méprisent? Suis-je bossu ou boiteux, « pour choquer leurs regards? M'ont-ils « connu sans cœur, moi qu'ils n'ont vu ja-« mais en une bataille? Je leur ai crié que « j'étais leur roi, et ils m'ont rejeté! Eh! « que suis-je donc? Elle me le disait : une « effigie de roi, et qui ne puis devenir « autre chose! » Là-dessus il se prit à pleurer et demeura un moment en silence. Bientôt après, la colère renaissant en son cœur, il vomit des imprécations contre Pepin, contre Grimald, demandant ce

qu'il y avait en eux de si grand pour qu'ils fussent ainsi honorés des peuples. « Ces « Romains, reprit-il, m'ont bien accueilli « par leurs applaudissements, mais ils ne « sauraient que psalmodier pour moi des « oraisons en leurs églises. Pas une seule « hache pour ma cause en tout ce royaume ! « O mes pères, malheur sur vous, qui « avez laissé votre fils en cet abandon ! « Malheur sur moi ! Malheur sur toute notre « race ! » Et il s'arrêta une autre fois, comme si ses paroles ne pouvaient plus suffire à sa douleur et à son indignation. Pour moi, craignant de l'irriter davantage, je me tenais en un silence immobile, gémissant dans mon cœur sur l'état misérable où je voyais ce jeune roi, qui m'était si cher, et regrettant gravement qu'il me pût accuser d'avoir aidé ceux qui l'avaient avili. Comme cependant un peu de calme commençait à rentrer dans son ame, je lui demandai s'il avait dessein de se rendre à ce festin où étaient conviés tous les plus considérables hommes d'entre les Francs. « Assurément, me répondit-il avec une

« feinte apparence de gaieté. Pour que ce « soit un festin royal, il est nécessaire que « j'y aille. Là du moins serai-je son égal, « à moins qu'il ne me conteste de boire ou « de manger à mon aise ! »

Ce ne fut point un ordinaire repas que celui où fut réunie en ce jour toute l'élite du royaume des Francs. Le duc Pepin, festoyant de cette sorte une seule fois en chaque année, était désireux de frapper les regards par un étalage singulier de richesse et de magnificence, non moins que de rassasier les appétits par le choix exquis et la succulence des viandes. C'est pourquoi il avait ordonné que de toutes parts, tant parmi ses domaines que ceux du roi, on recherchât ce qu'il pouvait y avoir de meilleur en bœufs et moutons, daims et sangliers, et autres animaux qui se placent sur les tables. Il avait aussi pris soin que fussent ramassées d'innombrables amphores de vins différents, soit de ceux que l'on recueille au pays des Éduens, en Aquitaine, ou en Espagne, soit de ceux que produisent les vignes non moins précieuses qui bordent les rives du

Rhin. Ces derniers étant très agréables aux hommes de Germanie, et Pepin en possédant une quantité fort grande en ses celliers, on les vit abonder au repas, beaucoup plus que tous les autres.

Pour cette solennelle occasion, le riche trésor des rois de Neustrie fut ouvert, et l'on en tira tout ce qui était de nécessité et d'ornement en une telle pompe de festin. Plusieurs luminaires d'argent, semblables à ceux qui brillent dans les plus éminentes basiliques, furent distribués parmi les salles diverses où devaient manger les convives. La perfection du travail qui s'y faisait rèmarquer prouvait bien que c'étaient ouvrages fabriqués au temps du très illustre roi Dagobert, et peut-être de la main même de saint Eligius. Il en était ainsi des siéges qui, en signe d'honneur, furent réservés aux plus puissants : c'étaient merveilles de l'art que nul ne saurait égaler aujourd'hui. Mais que dire de ce plat immense en argent, du poids de cent soixante et dix livres, conservé depuis le temps du roi Gontran, ainsi que de ce bassin d'or de cin-

quante livres, que le Néron Chilpéric avait fait fabriquer pour honorer la nation des Francs? Toutes ces choses furent étalées à la table royale, et éblouirent les yeux de ceux-là même à qui le spectacle de la richesse était accoutumé. Mais comme il eût été possible que l'avarice de quelques-uns s'excitât en contemplant cette opulente splendeur, et que leurs mains rapaces s'étendissent vers une proie si belle, le comte Gislemar, dont l'esprit était avisé en sa prévoyance, aposta plusieurs esclaves fidèles, qui, sous promesse d'ingénuité, furent chargés de ne détourner pas un moment leurs yeux de tout ce qu'il y avait de précieux en l'ameublement ou la vaisselle. Ce qui fut soigneusement accompli, le trésor n'ayant perdu en cette occasion que deux ou trois objets de modique importance.

Il n'y eut point au-delà de soixante convives qui furent admis à s'asseoir avec le roi et le duc Pepin. Les autres, au nombre de plusieurs centaines, furent régalés en des salles moins splendides pour la décora-

tion, mais où ils trouvèrent la nourriture et les vins en la même abondance que sur la table royale. A celle-ci furent invités les hommes de principale distinction, tant parmi les laïques que parmi les prélats, ces derniers toutefois étant en moindre nombre que les premiers. Et si, humble ministre du Seigneur, enchaîné à la loi de l'abstinence, je me trouvai parmi de tels personnages, à un aussi fastueux banquet, c'est que la place en laquelle j'étais auprès du jeune roi me faisait siéger d'ordinaire à côté des puissants du royaume. D'où j'ai pu voir de mes propres yeux et ouïr de mes oreilles les choses qui y furent faites et dites, et que je vais rapporter.

Comme chacun venait de s'asseoir, des esclaves apportèrent sur la table les mets qui les premiers devaient être exposés à la faim des convives. Ce qui surtout y frappa ma vue, fut un sanglier tout entier, avec différentes volailles à l'entour, lequel fut servi dans l'énorme plat du roi Gontran. Brodulf, qui remplissait la fonction de trancher les viandes royales, aidé d'officiers de

rang inférieur, coupa cet animal en diverses parties, pour qu'il pût être mangé. Il en fit de même d'un daim et de plusieurs autres pièces, dont il ne manquait jamais d'offrir les morceaux les plus recherchés d'abord à Pepin, puis au roi, puis au duc Radbod et à Grimald, ce qui déplaisait singulièrement à Childebert, comme il me fut aisé de le remarquer : et sans doute il se fût échappé en de violentes paroles, pour redemander ses honneurs de roi, s'il ne se fût souvenu des risées publiques qu'il avait essuyées au Champ-de-Mai. Ainsi qu'il arrive toujours en ces circonstances, un assez long temps se passa sans que personne proférât un seul mot, l'unique occupation de tous étant de rassasier leur appétit. Le bruit des dents qui broyaient les aliments, et des coupes d'argent que les esclaves remplissaient de vin, était le seul qui se fît entendre dans la salle. Ce fut le duc Pepin qui le premier rompit ce silence; s'adressant à Radbod, qui était placé auprès de lui : « Que te semble de ce repas, notre « hôte? Aimes-tu la chair de ce sanglier,

« qui fut tué dans les bois de notre domaine
« d'Herstall ? » Radbod continuant de
« manger, lui répondit avec un signe de
« tête. Et ces vins d'Aquitaine et du Rhin
« plaisent-ils à ton palais ? — Ce sont bien
« insipides boissons, lui dit Radbod con-
« tractant sa bouche en une sorte de gri-
« mace qui signifiait le dégoût. Elles pas-
« sent dans le gosier sans presque s'y faire
« sentir. Nous tirons de notre froment une
« bien plus forte et plus suave liqueur.
« — Cette liqueur nous est connue, reprit
« Pepin, mais elle nous semble quelque
« peu grossière, et ne se boit point aux jours
« de solennités. Te plairait-il qu'il t'en fût
« apporté ? » Et après quelques mots dits à
un esclave, plusieurs coupes de ce breuvage
furent versées à Radbod, qui les avala avec
une avidité incroyable. Pendant ce temps,
Pepin, accoutumé à prendre peu de nourri-
ture, promenait ses regards de côté et d'au-
tre, aimant à voir comme ses convives
jouissaient de son hospitalité, et donnant
ordre que chaque mets fût porté devant
celui qui n'y avait point goûté encore. De

temps en temps il fixait particulièrement ses yeux sur le jeune roi, dont la voracité extrême lui paraissait causer quelque étonnement. Mais celui-ci, bien qu'il le touchât presque de son coude, ne faisait à cela nulle attention, étant tout occupé de ce qu'il mangeait.

Cependant un certain tumulte commença de succéder au silence qui s'était fait durant les premiers instants du repas. Les mâchoires étant fatiguées ainsi que les estomacs remplis, quelques paroles furent dites, presque toutes grossièrement facétieuses, et suivies de bruyants éclats de rire. Puis, la vapeur du vin échauffant de plus en plus les têtes, le bruit devint universel. Aucun ne se retenait de dire ce qui lui venait dans l'esprit, et c'étaient, en vérité, discours de païens et d'hommes d'entre le vil peuple, plutôt que de chrétiens et personnes de distinction. Celui-ci, à cause que le vénérable Willibrod avait mangé quelque peu des mets placés sur la table, en étant pressé par le duc Pepin, se mit à rire des jeûnes que le saint homme avait endurés,

ajoutant que sans doute il garnissait son ventre pour les futures abstinences. Un autre se répandait en railleries insolentes sur Childebert, demandant à son voisin si jamais il avait vu un jeune pourceau de telle gourmandise, et faisant voir que le vin et les sauces avaient sali sa tunique royale. Il en fut qui, plus damnables encore dans leurs propos, s'entretenaient de scandaleuses impuretés, soit qu'ils parlassent d'aller se reposer cette nuit près de la femme de quelque Romain de la cité de Paris, soit qu'ils projetassent, en se rendant à Worms, de visiter quelques monastères dont ils déshonoreraient les saintes filles. Et tout en rapportant ces choses honteuses, que l'on sache bien que je m'abstiens de redire les paroles exécrables dont ils usaient, et qui maintes fois m'engagèrent à marquer mon front du signe du salut.

Bien que le duc Radbod, en véritable homme de Germanie, eût englouti une quantité énorme de nourriture, et vidé d'innombrables coupes, néanmoins il ne paraissait pas que cela eût jeté sa raison en

aucun trouble : sa voix seulement avait quelque chose de plus haut et de plus bruyant que d'ordinaire. Ce que remarquant le duc Pepin, qui dédaignait les discours ignobles et impurs, il se mit à parler avec lui sur des choses honnêtes et sérieuses : « Ce m'est grand plaisir, Radbod, « que nous soyons maintenant amis, dit-il « en lui prenant la main de la sienne, et « que nous ayons ici soupé à la même table. « Mais seras-tu désormais fidèle à notre « alliance? car plus d'une fois déjà tu l'as « rompue. — Je l'ai juré par les os de mes « pères, et en outre j'unis ma fille avec ton « fils. Que souhaites-tu davantage? — Ta « foi me serait bien plus assurée, si tu « avais consenti d'adorer notre Dieu et de « recevoir notre baptême. Or, apprends-« moi pour quelle cause tu t'y refuses d'une « volonté si opiniâtre. » Radbod, pendant que Pepin prononçait ces derniers mots, ressemblait à un homme de qui une mouche tourmente les oreilles et la face par son bourdonnement et ses piqûres. Rapprochant ses sourcils d'un air d'impatience :

« N'a-t-il pas déjà été assez parlé de ces cho-
« ses? répondit-il. Je ne puis changer d'ancê-
« tres, je ne changerai pas de dieux. — Mais,
« Radbod, ce que tu ferais a été fait par bien
« des nations de Germanie ; et elles n'ont
« pas trouvé leurs bras moins forts ni leurs
« armes moins victorieuses dans les com-
« bats. Tout au contraire, notre Dieu par
« cent miracles manifeste qu'il est le vrai
« Dieu des armées. — Tu veux rire, Pepin,
« et dis ici ce que tu ne saurais croire
« toi-même. Non, tu ne crois pas que
« ce soit par le chant de tes prêtres que
« tu as vaincu mes hommes de guerre.
« — Je te renverrai tes propres discours,
« reprit Pepin. As-tu foi par hasard en ces
« informes simulacres que tu honores dans
« tes forêts? — Mes forêts sont plus saintes
« que tes temples. Mes dieux y sont bien
« plus présents que le tien sous tes voûtes
« de pierre. Mais à quoi bon toutes ces pa-
« roles entre nous, qui ne sommes pas gens
« discoureurs ? Encore un coup, garde tes
« Dieux, moi les miens : c'est le plus sûr
« pour que nous restions amis. — Tu me

« promets donc que tu garderas toujours « notre alliance, et seras loyalement soumis « au royaume des Francs. Cela sera d'une « grande utilité pour nos peuples comme « pour les tiens. — Les miens en jugeront « à leur guise, et tant qu'il leur plaira « d'être contents, je le serai. — Tu les con- « duiras donc encore à la guerre contre « nous, s'ils veulent cette guerre ? — Et « pourquoi suis-je leur chef, sinon pour les « guider dans les batailles ? — On voit bien « en effet que parmi vous ce sont les soldats « qui traînent après eux leurs chefs, et de « là vient que toutes vos guerres sont insen- « sées. Qu'avez-vous jamais retiré des in- « jures que vous avez faites à la nation des « Francs ? Il y a grande sagesse à refuser un « tribut de quelques troupeaux dont vous « n'êtes pas plus pauvres, à entreprendre des « combats sans y pouvoir rien gagner que « quelques têtes de bétail. — Tu es un « homme de beaucoup de ruse, Pepin, et « qui te réjouis à prendre des villes pour y « commander. Nous, ce que nous chéris- « sons, c'est de n'être commandés par per-

« sonne. Quand nous avons marché en « guerre contre toi, ç'a été pour que tu ne « fusses pas maître en notre pays. Vraiment, « il t'en coûterait aussi d'obéir à un autre, « toi qui as mis sous tes ordres celui qui « s'appelle ton roi. — Parle plus bas, de « peur que tu ne troubles ce petit ivrogne « en sa digestion. Mais réponds à ce que je « te vais demander : ne trouves-tu pas équi- « table que j'agisse ainsi, et que le plus « haut en courage et en pouvoir tienne sous « son obéissance ceux qui, étant rois, ne « sont bons qu'à servir? Tu ferais de même, « toi qui as aussi le cœur élevé. » Radbod secoua ici la tête d'un air qui exprimait le doute : « En vérité, Pepin, reprit-il, je ne « le crois pas. Je ne saurais en la manière « dont tu le fais exercer le commandement. « Je n'en jouis qu'aux journées de bataille. « Pousser mes hommes dans la mêlée, faire « hennir mon coursier devant tous les au- « tres, prendre pour moi les premiers « coups, c'est là ma joie; mon cœur en « bondit : mais toutes ces affaires que tu dis- « poses avec tant de soin et de prudence, je

« les ignore. Je coucherais mes nuits sur la « neige pour y attendre le sanglier ou l'ours, « plus volontiers que je ne siégerais mes « journées en tes assemblées de Mai. Nous « avons aussi les nôtres, où nous écoutons « nos vieillards ; mais elles sont courtes, « et le bruit de nos boucliers et de nos lan-« ces les a bientôt terminées. Règne sur « tes Francs, Pepin, cela est juste ; mais « laisse Radbod libre chez lui. — Par le roi « des cieux, s'écria le duc Pepin, tu es un « vaillant homme, plus encore que je ne le « pensais en te voyant abattre mes soldats « avec ton glaive, et je m'honore grande-« ment de mêler mon sang avec le tien. « — Tu me viens de rappeler, dit alors le « chef des Frisiens, ce qu'il est important « que nous traitions en nos discours. Thu-« sinde sera unie à ton fils, ainsi que je « l'ai promis. Mais, par les os de mes pères, « qu'il n'oublie jamais ce que je lui donne « en lui donnant ma fille. Sais-tu, Pepin, « que j'ai souvent regretté qu'elle fût née « de moi, ne la pouvant pour cette cause « mettre en mon lit? Chaque fois que je re-

« venais des combats, je tressaillais de la « voir ornée de quelque nouvelle beauté. « Que m'importait le butin qui me venait « en lot après la victoire? Les embrasse- « ments de Thusinde m'étaient bien plus « chers. J'ai pleuré quelquefois sur ses « joues. Je te le redis, Grimald, elle sera « tienne : mais aie soin de la chérir digne- « ment et de l'honorer; car il n'en est point « une semblable sous le ciel, pas même la « mère dont le ventre l'a engendrée. Sur- « tout que je n'entende jamais que tu l'aies « outragée par tes paroles, ou frappée de « tes mains; car, j'en jure par ma tête, « tes membres déchirés en mille pièces, « ceux de ton père, ceux de tous les tiens, « ne rassasieraient pas ma fureur. »

Comme il venait de dire ces mots d'une voix non moins éclatante que le bruit de la foudre, ils frappèrent l'oreille du roi Childebert, qui, étant rempli de nourriture, continuait néanmoins, ainsi que bien d'autres, à boire de larges coupes où se perdait sa raison. « Oh! oh! cria-t-il alors presque « balbutiant, voilà le grand Radbod qui

« querelle notre maire Pepin. Duc des Fri-
« siens, que t'a fait cet insolent ? Je te ren-
« drai justice contre lui, moi le roi. » Il se fit alors de tous côtés un grand éclat de rire : mais le jeune roi, tant ses esprits étaient aveuglés, s'imagina qu'on avait ri du duc Pepin, et se tournant vers lui : « Vaillant homme, lui dit-il, tu te fais
« honnir de chacun pour être plus inutile
« qu'une femme dans un repas. Veux-tu
« combattre contre moi en buvant ? Je te
« défie. » Et ces paroles excitant de plus en plus les rires, Childebert emporté par sa joie, croyait qu'il triomphait de son ennemi, tandis que celui-ci, la tête tournée du côté de Radbod, ne le semblait pas écouter. « Nobles Francs, reprit-il alors,
« d'une voix que son ivresse rendait à demi
« sanglotante, votre grand chef a peur
« d'une cruche de vin du Rhin. Et toi, aux
« sourdes oreilles, continua-t-il en secouant
« violemment l'épaule de Pepin, veux-tu
« m'entendre ? » Et comme le duc s'était promptement retourné, et le regardait d'un œil en lequel étincelaient les menaces

terribles d'un courroux à grande peine contenu. « Ah ! reprit le roi, assassin de fem-
« mes, crois-tu m'assassiner avec ton re-
« gard ? Tiens, puisque-tu ne veux point
« combattre avec le vin, je te combats avec
« la coupe, » et en même temps il le frappa de la sienne au visage. Nul ne saurait peindre l'immense rumeur qui se fit sur ce coup parmi tous les convives. Grimald s'était élancé pour percer d'un couteau le jeune roi, mais Pepin l'avait arrêté, et la main portée à la poignée de son glaive, il allait peut-être lui-même venger son injure, si Childebert, chancelant sous l'effort que son bras avait fait, n'eût entraîné à terre le siége où il était assis, et n'eût roulé pesamment sous la table. Ce que voyant le duc Pepin, il parut dépouiller toute sa colère, et se contenta de dire avec un geste de froid dédain à quelques esclaves : « Ramassez
« donc ce roi des Francs. » Ce qui fut aussitôt accompli.

On peut dire que cela mit fin au repas, quoique plusieurs ne quittèrent point encore la table, étant avides de boisson outre

mesure. Mais le duc Pepin avec son fils, Radbod et les principaux, se retirèrent, parlant tous ensemble à très haute voix et au milieu d'un tumulte extraordinaire. On voyait que l'outrage fait à leur chef était vivement ressenti de tous ces hommes, et leurs cerveaux étant échauffés par le vin qu'ils avaient bu, ils exprimaient leur courroux avec une violence immodérée. Quant à ceux qui demeurèrent en la salle, parmi lesquels deux ducs, plusieurs comtes et un prélat que je m'abstiendrai de nommer, rien ne les put déranger de leur opiniâtre ivrognerie. Pendant que les esclaves enlevaient de la table les vaisselles précieuses, ils n'en continuaient pas moins de boire coupe sur coupe, et de demander de nouveau vin, se réduisant en un état plus vil que celui des bêtes immondes. Il est superflu que j'ajoute qu'ils passèrent le reste de la nuit, endormis parmi les flots de la liqueur qu'ils avaient répandue, et que le lendemain cette salle de festin qui avait brillé d'une splendeur d'opulence royale, n'offrait plus aux regards qu'une saleté hi-

deuse, digne d'être comparée à celle des chenils et des étables. Il en fut ainsi des autres endroits où avaient mangé des hommes de rang inférieur : on peut même dire que les choses furent pires ; car leurs grossiers hurlements se faisaient entendre encore après le lever du soleil, et retentissant au loin, allèrent troubler et scandaliser en plus d'une église les clercs qui chantaient l'office du matin.

On rapporte que le duc Pepin étant encore dans sa chambre de repos, et n'ayant même pas quitté son lit, Grimald y entra, l'esprit agité des choses de la veille, et que la porte ayant été fermée avec soin, ils eurent ensemble ce singulier entretien : « Mon « père, dit Grimald, mes yeux ne se sont « point fermés toute cette nuit. Je n'ai « songé qu'à notre affront. Ta vénérable « face en est marquée encore : as-tu pré- « paré ta vengeance? » Pepin ne lui répondit que par un signe de tête. « Et elle sera « éclatante, sans doute, reprit Grimald. Il « périra, ce chien furieux qui aboie contre « nous et nous ose mordre. Car il n'y a que

« le sang qui lave de tels outrages. Je t'en
« conjure donc, mon noble père, que ce soit
« moi qui le frappe. — Tu vas bien vite et
« bien loin, lui répondit tranquillement
« Pepin, prudent en ses ruses comme il l'é-
« tait toujours. Notre vengeance n'a pas
« besoin de sang. Il est mal sûr de répan-
« dre celui des rois. — Mais est-ce donc un
« roi, que cette bête enragée? Et les Francs
« ne l'ont-ils pas répudié hautement? Vois
« aussi qu'en délivrant de lui ce royaume,
« tu te pourras mettre en son lieu, et élever
« ta race. — Grimald, le laboureur ne
« prend sa faucille qu'après que les mois-
« sons ont été bien mûries par le soleil. Au-
« trement ce qu'il recueillerait ne lui serait
« de nul profit. Sache-le bien, tes voies ne
« sont pas bonnes. — Mais, mon père, si
« ce n'est pour régner, que je le frappe au
« moins pour nous venger. Il est d'ancien
« usage que la hache du Franc s'enfonce au
« front de son ennemi. — Tu es bien jeune
« en ce vieux monde, mon fils, et ne sais
« point quelle clameur s'exciterait au meur-
« tre d'un roi. La mémoire d'Ebroïn est

« toute proche de nous; il convoitait ce « que nous convoitons. Mais il ne res- « pecta ni le sang royal, ni celui des pré- « lats, il voulut arriver violemment au « règne; et il périt dans sa route, et son « nom est noirci d'infamie, chargé de malé- « dictions. Oui, Grimald, si ce chien fu- « rieux, comme tu l'appelles, périssait par « nos mains, nous serions exécrables aux « peuples, et chacun se retirerait de nous. « Dans le ciel, sur les eaux, sur la terre, « il n'y aurait nul naturel événement que le « vulgaire ne tournât en prodige, et dont « il ne fît un signe de la réprobation d'en- « haut contre nous. Chaque coup de vent « serait une tempête, chaque maladie une « peste, chaque débordement d'eaux un « déluge, et tout cela passerait pour l'œu- « vre de notre iniquité. Faisons que les « rois tombent en oubli, mais ne les tuons « pas, mon fils. Le grain pourrit dans la « terre pour qu'on le recueille : ce vieux « tronc des rois Merwings aura pourri bien- « tôt, et alors notre race recueillera les « fruits de la puissance. » Ces discours

artificieux retinrent quelque temps en silence l'impétuosité du jeune homme. Mais elle se ralluma soudainement, et il s'écria avec autant de violence qu'il avait fait d'abord : « Tu as parlé très sagement, mon « père ; et cependant ton visage a été « meurtri ! et nous ne serons pas vengés ! « et il vivra ! et il règnera ! et cet audacieux « Radbod aura ri de nous ! — Avec celui-là « le glaive est arme permise, s'écria fière- « ment le duc Pepin, et s'il riait aujour- « d'hui, je saurais faire que demain il pleu- « rât. Pour ce misérable roitelet, ma ven- « geance sera qu'il soit enfermé dans une « plus étroite prison, où peu à peu il se dé- « truira lui-même. Il a fait comme les tor- « ches de pins de nos forêts : il a voulu « jeter quelques flammes : qu'il s'éteigne « lentement et en silence. C'est à quoi je « pourvoirai. » Et il sortit de son lit pour mettre ses vêtements. Puis, après quelque réflexion : « Tu nous as entendu, Grimald : « n'entreprends rien contre Childebert, « sous peine de notre implacable courroux. « Mais il est quelqu'un que j'ai à châtier,

« c'est ce prêtre infidèle à qui j'avais com-
« mis le soin de son enfance. Fais qu'il me
« soit envoyé. »

Bien que je n'eusse fait rien de mauvais, et ne sentisse en ma conscience aucune chose qui me pût être reprochée, toutefois je ne parus pas sans un grand tremblement devant cet homme redoutable, en les regards duquel j'apercevais de fières menaces. Mais dès qu'il m'eut vu, changeant en mépris la dureté farouche de ses traits : « Par
« saint Arnolf, me dit-il, tu es bien inepte
« pour un homme d'Eglise, toi qui as fait
« le contraire de ce qui t'était demandé. »
Et comme je remuais les lèvres pour former quelques paroles : « Ne réplique rien,
« continua-t-il, et songe aux affronts qui
« m'ont été faits par ce roi que tu as ins-
« truit. Si je n'étais miséricordieux envers
« les clercs, je te citerais devant un synode
« de saints évêques, comme complice de
« cette Chlodsinde, la vile courtisanne. Mais,
« va-t-en, va-t-en bien loin de nous, et du
« roi Childebert : va te repentir de tes fau-
« tes en quelque couvent, et crains que ja-

« mais je rencontre ta face. Car je la cou-
« vrirais de confusion. » Et en achevant ces mots, il me poussa rudement hors de sa chambre.

CHAPITRE VIII ET LE DERNIER.

De ma retraite dans le monastère de Saint-Julien, en la ville de Brivæ : et de quelle manière le roi Childebert acheva, encore jeune, son règne et sa vie.

Ce me fut une bien grande amertume d'avoir essuyé de si dures paroles et un traitement si immérité. Hélas! il m'avait pu à bon droit imputer quelques torts, ce jeune roi que j'avais tenu en l'ignorance des vertus et de la renommée guerrière de ses aïeux. Mais que pouvait-il me reprocher, ce Pepin de qui j'avais servi les volontés en toutes choses? Rien, en vérité, rien. Mais sans doute le Seigneur me voulut punir d'avoir trop bien servi ses desseins perfides contre la race illustre des rois Merwings, comme aussi d'avoir ambitionné par cette voie mondaine les saintes fonctions de l'épiscopat. Il faut que je le confesse, bien que mon front s'en couvre aujourd'hui de rou-

geur, je fus grièvement contristé, et je versai des larmes sur mes espérances déçues. Larmes qui furent bientôt effacées par d'autres plus pures et plus dignes d'être offertes à mon Dieu.

Cependant j'eusse bien souhaité, avant que de partir à toujours vers ma demeure d'exil, voir encore une fois et saluer Childebert, que j'aimais d'une vive tendresse, et que je gémissais de laisser en inimitié contre moi. Pareillement, il me coûtait beaucoup d'abandonner en la maison de Mamaques toutes les choses qui m'étaient précieuses, à savoir les chartes de mes deux domaines de Villodunum et de Triocala, un petit coffre renfermant des pièces d'or et plusieurs joyaux, et enfin quelques saintes reliques que je tenais en extrême vénération. Mais la crainte du duc Pepin était si forte dans mon ame, que je n'osai, en contrevenant à ses ordres, risquer d'encourir sa formidable colère. Qui sait si ses méchants satellites n'avaient point reçu commandement de me frapper de mort, ou au moins de m'outrager par des coups? Je

pris donc le parti, pauvre et presque dénué, comme j'étais alors, de me mettre en route vers le lieu que je destinais à ma retraite.

Litorius, le frère de ma mère, homme d'insigne piété, tenait depuis six années le bâton abbatial, en la basilique de Saint-Julien à Brivæ. Ce fut auprès de lui que je décidai d'adresser mes pas, afin de vivre parmi les frères placés sous sa discipline. Ce pieux refuge m'éloignait d'ailleurs du duc Pepin, qui ne se montrait guère aux peuples du midi, et dont je désirais vivement n'entendre plus l'odieuse renommée. Je me recommandai donc par mes prières au saint dont j'allais habiter la demeure, et qui dans le ciel intercède pour le voyageur infirme ou égaré. Puis, ayant commencé mon chemin, j'allai séjournant de ville en ville chez quelque prêtre du Seigneur, de qui l'hospitalité fraternelle fournissait à mes nécessités et soulageait ma lassitude. Ce fut de cette manière qu'il y a vingt-quatre années, j'arrivai en cette vénérable abbaye, dont les frères m'accueillirent avec affec-

tion, et m'adoptèrent en leur communauté. Depuis ce temps j'ai lavé par une pénitence sincère le péché de ma sotte convoitise, et j'espère que le Dieu tout-puissant me daignera prendre en son infinie miséricorde.

Mais ne voulant pas raconter l'histoire de ma propre vie, trop indigne qu'en soit conservé le souvenir, je me hâte de retourner à mon seigneur, le roi Childebert, et d'accomplir la narration de ses faits et gestes, pour l'enseignement des rois qui naîtront dans la suite des siècles. Toutefois, ne redirai-je plus, ainsi que je le faisais tout à l'heure, des choses que j'ai recueillies moi-même de mes yeux et de mes oreilles : ce qui fait que je n'userai pas de longs discours. Bien peu de lignes en effet sont écrites sur les registres de notre monastère, touchant les événements qui se sont passés en ces années, la rumeur publique ayant été presque muette. Et si j'ai appris quelque chose au-delà de ce qui a été su du vulgaire, c'est que le bienheureux Plehelm, traversant naguère cette ville de Brivæ,

pour aller évangéliser chez les Wascons, m'en a instruit de sa bouche. Il n'y a donc point à douter que cette fin soit aussi véridique que le commencement de mes récits.

Aussitôt que Pepin eut quitté la cité des Parisiens, ce qu'il fit le jour même où je fus si maltraité de lui, on emmena à la fois de cette ville le jeune roi, qui fut conduit en la maison de Compendium, où il avait séjourné déjà durant ses premières années. Mais sa condition fut bien changée de ce qu'elle avait été auparavant, et quoique l'ombre de la royauté lui fût laissée encore, il ne jouit ni des honneurs auxquels on l'avait accoutumé, ni de la liberté de porter ses pas au dehors pour se récréer par le plaisir de la chasse ou tout autre amusement. Une garde nombreuse et vigilante fermait toutes les avenues de sa demeure, observait chacun de ses mouvements, et le tenait enfermé dans une véritable prison. Cette dure captivité sembla d'abord irriter fortement son impatience, et durant plusieurs jours il se consuma en vaines imprécations de fureur contre le tyran audacieux qui portait

à un tel point l'insolence et la méchanceté. Mais, soit qu'il se lassât d'exhaler inutilement sa colère, soit qu'à la fin il prît habitude de cette déplaisante vie de prisonnier en laquelle on l'enchaînait, toujours arriva-t-il qu'après peu de temps il parut résigné à son sort, et recommença de vivre aussi tranquillement qu'il l'avait fait naguère.

On jugea toutefois que, pour remplir ses journées, ce n'était point assez du long sommeil et des longs repas qui étaient son unique occupation. Car, environ trois mois après son arrivée à Compendium, lorsqu'il touchait à sa seizième année, on lui annonça qu'il allait être marié. Comme c'était Gislemar, comte du palais, homme pour lequel il avait conçu une très grande haine, qui lui vint apporter cette nouvelle, au lieu de s'en réjouir, il l'accueillit avec apparence de dégoût. « La femme que vous m'allez donner, « dit-il, je ne la veux point, et ne serai pas « forcé sans doute de la mettre en mon lit. « Ce sera quelque odieux rebut d'entre les « courtisannes de Pepin; mais jamais avec « une telle compagne je ne voudrai procréer

d'enfants. » Gislemar lui répondit qu'il se trompait, que l'épouse destinée à sa couche était jeune, de noble sang, et de figure très élégante et gracieuse. « Je ne le croirai « si je ne l'ai vue, reprit Childebert; je ne « la prendrai pour mon épouse qu'après « qu'elle m'aura été connue. » Et comme on la lui eut amenée, il la regarda avec plaisir, et ayant été flatté par elle, consentit qu'elle lui fût unie en mariage. Or celle-ci était une femme d'origine franque, et de qui les parents avaient été véritablement très illustres : sa beauté était éminente, et son esprit très avisé en l'art de se choisir des vêtements magnifiques. Mais pour tout le reste elle était de sottise extrême. Son âge ne passait pas vingt-cinq années : néanmoins elle avait appartenu déjà à un autre mari, le duc Adalric, lequel, dit-on, l'avait répudiée pour son excessive impudicité. Et en effet, comme d'autres étudient de saintes et utiles choses, cette damnable Ragnetrude (car ainsi était-elle nommée) paraissait avoir étudié l'art du libertinage. Elle se montrait avide de plaisirs, jusqu'à

ce point qu'elle poursuivait le jeune roi de ses embrassements, même aux heures du jour, et presque sous le regard de ceux de la maison. Cependant, au commencement de la seconde année de leur mariage, elle mit au monde un fils, dont la naissance fut pour Childebert la cause d'une grande joie. Il le contemplait avec plaisir, de la même sorte que l'artisan glorieux contemple son œuvre. Cet enfant fut appelé Dagobert, et dans la suite régna le troisième de ce nom. Il était grèle de corps, et étant laissé aux mains de négligentes nourrices, ne sut atteindre à une robuste adolescenee. Il est superflu que je parle des esclaves auxquels le roi donna la liberté, suivant la coutume, pour célébrer cet événement fortune; car il fit cette chose presque sans le savoir, une charte d'ingénuité d'avance écrite lui ayant été apportée, afin qu'il la signât de son nom.

Le duc Pepin, qui, pendant ce temps, croissait en pouvoir par ses voies iniques, commit une fourberie insigne dans le plaid général de la nation des Francs, qui suivit

celui dont j'ai rapporté l'histoire. En effet, comme il craignait que le roi Childebert n'invoquât de nouveau les peuples par ses cris, et qu'en racontant l'état abject où on le tenait, il n'émût parmi les esprits quelque commisération, cet homme détestable ne voulut point qu'il se montrât cette année aux regards publics. Ainsi ne put-il recevoir les salutations ni les dons de ses fidèles, ce qui seul lui restait de sa royauté. La chose étant sans exemple, causa à tous un grand étonnement; quelques-uns même, parmi le clergé, murmuraient tout bas des paroles d'indignation, et le vulgaire des peuples de Neustrie commençait à dire que le jeune roi avait été enlevé par le poison. Ceci troubla le duc Pepin en sa joie orgueilleuse d'apparaître seul avec toute la plénitude de la puissance; et alors il inventa comme il suit, un artificieux mensonge. « Hommes Francs, dit-il, je suis gravement « affligé de siéger en ce Champ-de-Mai, « forcé de remplir l'office de roi. Mais notre « seigneur Childebert ayant été saisi d'une « fièvre violente, il y a peu de jours, et,

« gisant à cette heure malade en son lit, « il était impossible qu'il vînt ici. Or je « vous conjure tous d'unir vos prières avec « les miennes (ceci est surtout adressé à « vous, très saints prélats), afin qu'il se « rétablisse promptement en santé. » Ce discours fut cru et applaudi de tous. Et cependant Childebert n'était pas plus attaqué de la fièvre que Pepin lui-même. Mais les peuples ignoraient le sort de leur roi, et beaucoup commençaient même à n'en plus savoir le nom. Néanmoins, les années qui suivirent, il ne parut pas à ce tyran qu'il y eût aucun danger à ce que les Francs vissent et honorassent Childebert en l'assemblée du Champ-de-Mai. Car il était informé que l'esprit du roi s'émoussait chaque jour davantage, et devenait incapable de songer à nulle des affaires du royaume.

Il arriva pourtant que, parmi ces obscurcissements de la raison, ce malheureux roi laissa maintes fois échapper des indices glorieux de la justice naturelle que le Ciel avait mise en lui. C'est ainsi qu'il enrichit de donations plusieurs monastères, ayant

fait réciter en public les chartes dont il les gratifiait. Il advint même un jour que l'abbé de Saint-Denys étant devant lui en litige avec l'abbé Ermenoald, au sujet d'un certain domaine, il décida que, de peur de faire une chose déplaisante au très illustre martyr et au vénérable Chaïnon, sa sentence était portée en leur faveur : mais que ne voulant pas non plus renvoyer affligé de sa présence un homme qui lui était aussi cher que l'abbé Ermenoald, il concédait à son monastère le petit champ de Revolium. A quoi il ajouta que s'il eût été plus riche, sa libéralité eût été plus magnifique. Tous les assistants admirèrent la sagesse de ce jugement, et l'exaltèrent à l'égal de celui qui fut prononcé par le roi Salomon. Et de là fut donné à Childebert le surnom de *Juste*, dont les hommes honorent encore sa mémoire aujourd'hui qu'il a cessé de vivre.

Assurément c'est une douloureuse cause de regrets que d'autres actes de royauté n'aient pu être permis à un tel prince; et qu'au lieu de s'élever en vertus et en renom avec le cours des années, toute chose au

contraire n'ait fait que décroître en lui et s'affaiblir. Mais ainsi arrivait-il du vice de l'ivrognerie, qui s'invétérait chez lui, en même temps que les habitudes immodérées de la luxure. La fleur de son âge, qui avait relui d'un si bel éclat, se flétrissait de plus en plus, à ce point, dit-on, que pour ceux qui ne le voyaient pas d'ordinaire, il était devenu entièrement méconnaissable. Quelle source amère de larmes eût coulé de mes yeux, s'il m'eût fallu l'apercevoir en cette pitoyable apparence! Hélas! ce fut de la sorte qu'atteignant à peine la vingt-septième année de sa vie, il tomba en un état de languissante et décrépite vieillesse, pareil à celui des hommes qui ont accompli la plus longue carrière.

Durant quelque temps, il essaya de se livrer aux plaisirs qui lui étaient accoutumés, bien que s'y refusât la nature, et avec tous les signes d'une fin prochaine, on le voyait néanmoins encore avaler des flots de vin, et demeurer plusieurs heures à table. La reine Ragnetrude l'ayant honteusement abandonné, le malheureux roi, quand lui

survint sa dernière maladie, ne reçut aucun utile secours, et vit approcher la mort étant presque denué de toute consolation. Suivant ce qu'ont rapporté des esclaves qui seuls prirent alors quelque compassion de leur maître, il n'y avait en ce monde chose aussi triste que de le voir étendu sur son lit où il attendait, immobile, que se terminât sa vie. Sa belle et royale chevelure était tombée tout entière : une pâleur livide avait décoloré son visage : de temps en temps une toux dont il était incapable de soutenir l'effort, lui venait secouer violemment la poitrine, et le tirait de l'assoupissement profond où il paraissait enseveli. Ce fut en un de ces instants de souffrance qu'il sembla se ressouvenir des saints enseignements que je lui avais donnés autrefois, et prononça, aussi haut que le pouvait sa voix éteinte, le nom glorieux du Sauveur des hommes, puis le mien. D'où j'ai la consolation de croire qu'ayant adressé sa pensée dernière vers la céleste Jérusalem, et s'étant toujours montré très libéral envers les maisons du Seigneur, de même qu'envers

les pauvres et les affligés, il aura pu s'asseoir, avec les rois ses aïeux, parmi les béatitudes du paradis. Et assurément n'y a ura-t-il point vu entrer le duc Pepin, alors que celui-ci, trois années après, rendit son ame digne de damnation.

Cependant quand j'eus ouï cette affligeante nouvelle que le roi Childebert était enlevé à son royaume, ma douleur fut infinie, et mes pleurs coulèrent avec grande abondance. Les offices des morts furent chantés solennellement pour son ame dans notre sainte basilique, et chaque jour, pendant une année entière, j'offris en sa faveur l'auguste sacrifice de la messe. Il me sembla aussi convenable, pour que fût gardé le souvenir de ses vertus, de les rappeler en une épitaphe. Et bien qu'elle n'ait pu être gravée sur son tombeau en l'église de Cauciacum [1], où il fut inhumé, toutefois la rapporterai-je ici en terminant ce livre. Je mis à la composer un soin extrême, et si, par l'infirmité de mon esprit, les vers en sont

[1] Choisy, sur la rivière d'Aisne.

rudes de langage, ce sont néanmoins les plus réguliers d'entre ceux que j'aie jamais écrits.

« *Le roi Childebert, trouvé sage et juste* « *en toute chose, comme aussi en tous les* « *jours de sa vie, est enfermé dans ce tom-* « *beau, que personne se garde de le violer. Il* « *donna beaucoup de domaines aux moines* « *de Saint-Denys, enrichit les clercs et* « *consolait les pauvres, d'où un honneur* « *et une gloire éternelle lui seront conser-* « *vés*[1]. »

Ici finit ce livre, que j'ai élaboré avec une grande fatigue en l'abbaye du bienheureux Julien, où bientôt la mort viendra me visiter moi-même, mon âge étant déjà de

[1] Nous croyons devoir en offrir ici le texte même aux lecteurs, pour leur donner une idée de ce qu'était devenue en ce temps la poésie latine :

Rex Childebertus sapiens justusque repertus
Cunctis in rebus, necnon vitæque diebus,
Conditur hoc tumulo, qui ne violetur ab ullo.
Prædia multa dedit sancti monachis Dionysi,
Ditavit cleros, et solabatur egenos,
Unde æternus honos illi servabitur, et laus.

soixante-neuf années. Et celle où mourut le roi Childebert est la sept cent onzième depuis l'incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ, et celle où j'écris la sept cent vingt-deuxième.

FIN.

Note de l'Éditeur.

On lit dans notre avertissement ces paroles de M. F****as: « Une douzaine de lignes nous restent à peine dans toute « la collection des savants Bénédictins, sur les rois fai- « néants et leur présence aux assemblées du Champ-de- « Mai. »

Pour que le lecteur soit à même de juger la vérité de cette assertion, nous allons lui mettre sous les yeux tout ce qu'une recherche attentive nous a découvert à ce sujet. — Voici d'abord les paroles d'Éginhard, l'historien de Charlemagne.

« ..... Opes et potentia regni penes palatii præfectos qui « majores domûs dicebantur, etc.......... Omnia quæ vel « domi, vel foris agenda, vel disponenda, erant, præfectu « aulæ procurabat. » (*Eginhardi Vita Caroli Magni*, cap. 1, dans le Recueil des historiens de France, tom. V, p. 89.)

« Les richesses et la puissance du royaume étaient aux « mains des préfets du palais, que l'on appelait *Majores* « *domus*, et auxquels appartenait le soin suprême du com- « mandement. Rien n'était laissé au roi, que de se con- « tenter du nom royal, de s'asseoir sur le trône, avec de « longs cheveux et une longue barbe, et de représenter « l'image de celui qui domine. Il donnait audience aux am- « bassadeurs, de quelque lieu qu'ils vinssent, et leur faisait « à leur départ, comme de son plein-pouvoir, les réponses « qui lui étaient enseignées ou même commandées. A l'ex- « ception de l'inutile nom de roi, et des ressources pré- « caires de sa subsistance, que lui réglait le préfet du palais, « selon son bon plaisir, il ne possédait en propre qu'une « seule maison des champs, et encore d'un très modique « revenu, où il avait sa cour, composée d'un petit nombre « d'esclaves, lesquels lui rendaient les services nécessaires, « et lui prêtaient obéissance. Partout où il lui fallait aller, « il voyageait monté sur un chariot traîné par des bœufs, « et qu'un bouvier conduisait, à la façon des paysans. « Ainsi avait-il coutume de se rendre au palais et à l'assem- « blée publique de son peuple, qui se tenait une fois chaque « année pour l'utilité du royaume; ainsi s'en retour- « nait-il chez lui. Mais l'administration de l'Etat, et « tout ce qui devait se régler et se faire au dedans « comme au dehors, était remis aux soins du préfet « du palais. »

Un fait est seulement indiqué dans les Annales de Metz, qui ne se rencontre pas chez Éginhard :

« Le maire du palais, dit-il, annonçait à l'armée le jour « où elle devait se rendre au lieu par lui désigné, et pro- « clamait le décret accoutumé contre l'incendie et le pillage « des églises, et le rapt des veuves et des servantes du « Christ. »

« Qui rex dicebatur, *dit l'annaliste de Fulde*, plaustro « bobus trahentibus vectus et in loco eminenti sedens, « semel in anno populis visus, publica dona accipiebat, « stante coram majore domus, et quæ deinceps eo anno « agenda essent populis adnunciante. (Annal. Fuld., Recueil des Hist. de France, tome II, p. 751.)

« Celui qui s'appelait roi, porté sur un chariot traîné « par des bœufs, et assis en un lieu éminent, s'y faisait voir « une seule fois par an aux peuples, et recevait les « dons publics, en présence du maire du palais, qui an- « nonçait aux peuples les choses qui devaient se faire par « la suite en cette année. »

Erchambert, chroniqueur contemporain de Charles Martel, s'exprime ainsi sur les rois dits fainéants :

« Quibus tamen, ubi constitutum fuerat, victus fuerat « exuberans, custodiaque jugis erga eos habebatur, ne « quid jure potestatis agere possent. »

« Selon qu'il avait été établi, on leur donnait une abon-
« dante nourriture, et on exerçait sur eux une perpétuelle
« surveillance, de peur qu'il ne fissent quelque acte de
« pouvoir. »

Enfin le dernier et l'un des plus importants passages, est tiré de Sigebert de Gemblours, qui écrivait, il est vrai, à une assez longue distance des rois fainéants, au commencement du douzième siècle.

« Solo nomine regnantibus, quibus moris erat principari
« quidem secundum genus, et nil agere, vel disponere,
« quam irrationabiliter edere et bibere, domique morari,
« et kal. maiis præsidere coram tota gente, et salutare et
« salutari, obsequia et dona accipere et rependere, et sic
« secum usque ad alium maium habitare. »

« Ces rois ne régnaient que de nom. C'était leur usage de
« remplir le rang que leur donnait leur naissance, mais de
« ne rien faire ou résoudre, sinon de manger et de boire
« déraisonnablement, de demeurer en leur maison, de
« présider aux assemblées des kalendes de mai, en face de
« toute la nation, de saluer et d'être salué, de recevoir et
« de rendre des présents, et de la sorte d'aller vivre seuls
« jusqu'au Champ-de-Mai suivant. »

Y a-t-il dans tout ce que nous avons cité beaucoup plus

de douze lignes vraiment significatives, vraiment caractéristiques du temps? Nous ne le croyons pas, et partageons l'opinion de notre antiquaire.

FIN DE LA NOTE DE L'ÉDITEUR.

TABLE

DES CHAPITRES.

Pages.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.



